BIBLIOTHÈQUE

CHOISIE.

Vol. DLXXXXIX.

MONSIEUR

DE SAINT-BERTRAND

ÉTUDE

PAR

ERNEST FEYDEAU.

I.

PARIS, 1863.

NAUMBOURG, CHEZ G. PAETZ, LIBRAIRE-ÉDITEUR.

245-Fg.

LA BIBLIOTHÈQUE CHOISIE

Collection des meilleurs romans français

Format in-16. à 10 Ngr. ou 1 fr. 25 c. le vol.

Vol. 184 à 189. P. FÉVAL, Le Bossu. Vol. 1 à 6.
Vol. 190, 191. XAVIER EYMA, Le Trône d'argent. 2 vols.
Vol. 192. Mme. G. SAND, Les Dames vertes. 1 vol.
Vol. 193, 194. TH. GAUTIER, Le Roman de la Momie. 2 vols.
Vol. 195 à 198. P. FÉVAL, Les Compagnons du silence. Vol. 1 à 4.
Vol. 199, 200. P. FÉVAL, Le Bossu. Vol. 7, 8 (fin).
Vol. 201, 202. CH. MONSELET, Les ruines de Paris. 2 vols.
Vol. 203, 204. Mme. ANCELOT, Une Route sans issue. 2 vols.
Vol. 205 à 208. GUST. FLAUBERT, Madame Bovary. 4 vols.
Vol. 209. Mme. ANCELOT, Un nœud de ruban. 1 vol.
Vol. 210. TH. ANNE, Les deux Marquis. 1 vol.
Vol. 211, 212. HENRI DE KOCK, Les femmes de la Bourse. 2 vols.
Vol. 213. LOUIS ÉNAULT, La Rose blanche. 1 vol.
Vol. 214 à 218. P. FÉVAL, Madame Gilblas. Vol. 15 à 19 (3me Série).
Vol. 219 à 223. PAUL DE KOCK, Le Millionnaire. 5 vols.
Vol. 224 à 227. P. FÉVAL, Les Compagnons du silence. Vol. 5 à 8 (fin).
Vol. 228 à 232. HENRI DE KOCK, Le Médecin des voleurs. Vol. 1 à 5.
Vol. 233 à 236. Mme. G. SAND, Les beaux Messieurs de Bois-Doré. Vol. 1 à 4.
Vol. 237 à 239. J. SAINT-FÉLIX, Rosalinde et Rosemonde. 3 vols.
Vol. 240, 241. A. DE BERNARD, Le portrait de la Marquise. 2 vols.
Vol. 242. VRÉTO, Contes et poèmes de la Grèce moderne. 1 vol.
Vol. 243 à 247. A. DUMAS, Le Secrétaire de la Marquise du Deffand. Vol. 3 à 7 (fin).
Vol. 248 à 251. ADRIEN ROBERT, Les diables roses. 4 vols.
Vol. 252, 253. EUGÈNE SUE, Les secrets de l'oreiller. Vol. 1, 2.
Vol. 254, 255. A. DUMAS, Black. Vol. 1, 2.
Vol. 256. A. DUMAS, Histoire d'un chien et de onze poules. Vol. 1.
Vol. 257, 258. ALEX. DUMAS, Black. Vol. 3, 4 (fin).
Vol. 259. Mme. G. SAND, Les beaux Messieurs de Bois-Doré. Vol. 5 (fin).
Vol. 260 à 263. EUGÈNE SUE, Les secrets de l'oreiller. Vol. 3 à 6 (fin).
Vol. 264, 265. OCTAVE FEUILLET, Le roman d'un jeune homme pauvre. 4me édition. 2 vols.
Vol. 266 à 268. H. DE KOCK, Le Médecin des voleurs. Vol. 6 à 8 (fin).
Vol. 269, 270. ALEX. DUMAS, Ainsi soit-il. Vol. 1, 2.
Vol. 271 à 275. Mme. GEORGE SAND, L'homme de neige. 5 vols.
Vol. 276. A. DUMAS, Histoire d'un chien et de onze poules. Vol. 2.
Vol. 277 à 280. ALEX. DUMAS, Impressions de voyage en Russie etc. Vol. 1 à 4.
Vol. 281, 282. EDMOND ABOUT, Trente et quarante. 2 vols.
Vol. 283, 284. Mme. GEORGE SAND, Narcisse. 2 vols.
Vol. 285, 286. ERNEST FEYDEAU, Fanny. 2me édition. 2 vols.
Vol. 287, 288. ARSÈNE HOUSSAYE, Mademoiselle Mariani. 2 vols.
Vol. 289, 290. Mme. GEORGE SAND, Elle et Lui. 2me édition. 2 vols.
Vol. 291. ALPHONSE KARR, Roses noires et roses bleues. 1 vol.
Vol. 292. CHARLES HUGO, La bohème dorée. Vol. 1.
Vol. 293, 294. ALEX. DUMAS, Le Caucase. Vol. 1, 2.
Vol. 295, 296. ALEX. DUMAS, Impressions de voyage en Russie. etc. Vol. 5, 6.
Vol. 297 à 300. ERNEST FEYDEAU, Daniel. 4 vols.
Vol. 301 à 305. ALEX. DUMAS, Le Caucase. Vol. 3 à 7 (fin).
Vol. 306 à 308. CHARLES HUGO, La bohème dorée. Vol. 2 à 4 (fin).

MONSIEUR DE SAINT-BERTRAND.

MONSIEUR

DE SAINT-BERTRAND

ÉTUDE

PAR

ERNEST FEYDEAU.

I

PARIS, 1863.

NAUMBOURG, CHEZ G. PAETZ, LIBRAIRE-ÉDITEUR.

BIBLIOTHECA
REGIA
MONACENSIS.

BAYERISCHE
STAATS-
BIBLIOTHEK
MÜNCHEN

I

Un chapitre oublié dans le guide des bords du Rhin.

Baden-Baden est un *séjour enchanteur*, situé à quelques lieues de la frontière de France, à l'entrée de la forêt Noire, dans une vallée que baigne l'Oos, rivière pure. mais généralement peu pourvue d'eau. Ce que cette ville a de véritablement original, c'est sa physionomie particulière, qui ne ressemble à rien de connu en Europe, et lui a fait assigner une place à part dans les traités de géographie. En effet, elle ne présente pas, comme la plupart des capitales. une agglomération hybride de masures et de palais, et encore moins, comme un certain nombre de cités de second ou de troisième ordre, un assemblage pur et simple de bicoques moisissant au milieu d'un cloaque. Baden-Baden, au rebours de l'usage généralement admis qui veut que, dans toute ville civilisée, les demeures

des riches soient aux habitations des pauvres dans la proportion d'un à cent, Baden-Baden, dans toute son étendue, n'a jamais eu, en aucun temps, même au temps des Romains, même au temps des margraves, un seul toit qui pût être affecté à couvrir la tête des pauvres, car il n'y a jamais eu de pauvres à Baden-Baden, — si ce n'est les pauvres d'esprit.

Du haut en bas, cette jolie ville a spécialement été construite pour les millionnaires. On n'y voit donc que des hôtels et des palais. Il est vrai que ces palais manquent généralement de beauté architecturale. Mais ils sont vastes, bien aérés, et tous badigeonnés de la même teinte, d'un blanc cru, de la base à la gouttière. La plupart sont environnés de beaux jardins où dansent de petits jets d'eau au milieu de bassins très-propres; et même je crois bien qu'il y a quelques statues dans ces beaux jardins; mais ce sont toutes des statues *convenables*, c'est-à-dire des statues couvertes de draperies, badigeonnées, elles aussi, comme les maisons de la même teinte agréable à l'œil.

Le caractère le plus tranché de cette jolie ville, c'est la propreté. Tout y reluit, les portes des habitations, comme les trottoirs et les bornes-fontaines. Le pavé brille; il ne connait pas plus la boue que la poussière. Jamais *l'impur ruisseau ne l'a déshonoré* de ses eaux fétides. De mémoire de balayeur, nulle ménagère ne l'a souillé d'un trognon de chou. Et les boutiques qui le

bordent ne sont pas, comme on pourrait croire, de grossières boutiques de fruitier, de boucher, de boulanger, d'apothicaire, de marchand de vin. Non, ce sont des boutiques aristocratiques. On n'y vend que des bijoux, des dentelles, des étoffes de soie, de beaux meubles, des porcelaines. On y vend aussi de l'argent; car, par un esprit d'humilité des plus convenables, dans la noble cité de Baden-Baden, où le moindre passant est prince, vidame ou staroste, les banquiers, ne vous en déplaise, ne livrent pas à leur trafic au premier étage de quelque palais, comme chez nous; mais bien en de simples boutiques, ouvrant sur la rue, au rez-de-chaussée, comme s'ils étaient de vulgaires changeurs de monnaie — ou des épiciers.

Les *délicieux environs* de ce *séjour enchanteur* sont en rapport parfait avec lui. Ainsi les montagnes qui l'entourent n'ont rien de rébarbatif ni de sauvage. Dans la langue du pays on ne les qualifie pas même du nom de *montagnes*, On les désigne sous le nom plus aimable de *riants coteaux*. De même les rivières ne sont pas de ces rivières villageoises qui serpentent irrégulièrement au hasard des prés. Elles sont correctement alignées, partout d'égale profondeur, et coulent entre des talus gazonnés. Et les routes ne sont pas, non plus, de ces routes comme on en voit tant dans la France barbare, c'est à-dire bordées de terres cultivées; ce sont

des routes de parc, s'il vous plaît, décorées d'arbres rares, avec des bas côtés sablés à l'usage des promeneurs. Et, de distance en distance, on y découvre, — non pas de disgracieux champs de blé ou de pommes de terre — mais des massifs de fleurs, des bosquets et des boulingrins. Enfin l'œil n'y est pas offensé par la vue des rustiques étables et des maussades chaumières. Ce ne sont — dans toute l'étendue du bailliage de Baden-Baden — que kiosques, pavillons galants, colombiers, berceaux, chalets en bois de sapin découpé à jour, si propres et si luisants, que, de loin, on les prend pour des jouets d'enfant.

Quant au climat de Baden-Baden, — cette jolie ville étant une ville d'eaux thermales, spécialement destinées à rendre la santé aux gens qui l'ont perdue, — on pourrait croire qu'il est sain, et, sous un certain point de vue, on n'aurait peut-être pas absolument tort. Le climat de Baden-Baden est sain, en effet, en ce sens que la fièvre typhoïde n'y fait pas de malséantes apparitions, non plus que le choléra et la petite vérole. Cependant, comme en été il y fait excessivement chaud, durant tout le jour, et outrageusement froid dès que le soleil est couché; que d'ailleurs la rivière y entretient toute l'année une piquante fraîcheur, on y est assez volontiers exposé aux attaques soudaines de rhumatismes. J'en parle savamment, moi qui, faute de m'être enveloppé

de fourrures en pleine canicule, me suis débattu pendant un bon mois sur mon lit, criant à scandaliser les passants, au grand désespoir de l'aimable et savant docteur Guggert.

Mais ce qu'il y a de plus surprenant dans la nature baden-badenoise, c'est une particularité qui, j'en suis sûr, ne se rencontre en aucune autre localité dans toute l'étendue du globe terrestre, Partout ailleurs, le chant des oiseaux, le murmure des ruisseaux, les soupirs du vent dans les feuilles, invitent à la rêverie; et, selon que l'on est de complexion tendre ou religieuse, vous parlent de l'amour ou du bon Dieu. Là, pas du tout. Les oiseaux chantent, les ruisseaux murmurent, le vent soupire, — il soupire même très-fort dès le mois de septembre, — et, tout d'abord les gens naïfs seraient disposés à croire que la nature — à Baden-Baden — n'a rien de merveilleux et d'inattendu. Mais, si l'on est un tant soit peu observateur, et si l'on a l'oreille fine, on ne tarde guère à découvrir une chose vraiment extraordinaire, c'est que les oiseaux, les ruisseaux, le vent de Baden-Baden, ont un langage particulier, un langage à eux, unique, étonnant. Jugez-en:

Vous vous arrêtez sous un arbre où siffle un pinson. Vous croyez que ce pinson siffle là tout bonnement, et pour l'innocent plaisir de siffler. Non. Il parle. Il parle même très-distinctement. Il dit:

— *Rouge gagne et couleur.*

Cela vous étonne un peu, au commencement, parce que vous n'en avez pas l'habitude, d'entendre ce pinson s'exprimer ainsi; et, croyant à une hallucination de votre esprit, vous vous éloignez de l'arbre en haussant les épaules. Quelques minutes plus tard, par malheur, vous vous promenez au bord d'un ruisseau; et voilà le ruisseau qui gargouille. Comme je suppose que vous êtes une personne simple, vous n'entendez pas malice, dès le début, à ce gargouillis. Cependant, comme il s'accentue, vous prêtez l'oreille. Voilà le ruisseau qui parle à son tour.

— *Noire gagne*, dit-il, *et couleur perd.*

— C'est bizarre! vous dites-vous.

Et encore:

— Qu'est-ce donc que ces vocables que j'ai dans la tête?

Mais voilà le vent qui souffle, et vous boutonnez votre paletot. C'est prudent. Malheureusement, les paletots, qui prémunissent le corps contre le vent, n'en garantissent pas les oreilles. Et le vent parle aussi, et le vent dit:

— *L'impair a passé dix-huit fois de suite à la roulette!*

Et ce ne sont pas seulement les oiseaux, les ruisseaux et le vent qui s'amusent à bavarder ainsi dans le joli pays de Baden-Baden; c'est tout ce qui a une voix, exhale un son, produit

un murmure ou un bruit. Les roues de la voiture criant sur le sable, disent:

— *Vingt louis au billet.*

Le cheval qui hennit, hennit:

— *Rien ne va plus!*

Le chien aboyant, aboie:

— *Maximum!*

La poule glousse:

— *Refait!*

Le pigeon roucoule:

— *Mille francs à l'inverse!*

La cloche des hôtels, s'agitant pour annoncer l'heure du dîner, bourdonne:

— *La banque vient de sauter!*

Et vous sautez vous-même d'impatience. Mais ne vous avisez pas d'écouter les conversations des amis ou le dialogue des amants qui se rencontrent sous *les verts feuillages*; car vous entendriez des choses dans le genre de celle-ci:

— *Je suis décavé;* je m'en vais.

Et encore:

— Diable m'emporte si l'on me reprend au *trente-et-quarante!*

Et:

— Mon cher cœur, je suis bien content, *j'ai gagné cinquante florins* ce matin.

Et enfin:

— Oh! Marie (ou Agathe, le nom n'y fait rien)! aimez-moi bien, car, pour avoir *joué la série,* je n'ai plus ni sou ni maille!

Tout vous parle du jeu à Baden-Baden. Tout vous invite au jeu. Tout vous y mène. Vous ne sauriez faire un pas sans le rencontrer, ouvrir les yeux sans le voir, les oreilles sans l'entendre. Il trône là, railleusement. Il est partout, comme Dieu, jusque dans l'air. Avez-vous formé la fallacieuse résolution de l'éviter? Vous ne le pouvez, à moins de repasser immédiatement la frontière.

Voyez plutôt: la ville tout entière descend, d'un seul mouvement de terrain, vers la *Maison de conversation*, qui n'est autre que le temple du Jeu. Toutes les routes y aboutissent. Toutes les rues y convergent. Vous tournez bravement le dos à la ville, avec l'intention arrêtée de gravir quelque montagne. Vous marchez, vous marchez, et toujours tout droit devant vous. Tout à coup, comme si la montagne avait sournoisement pivoté sur elle-même, vous vous trouvez ramené à votre point de départ, c'est-à-dire au pied du temple. Avez-vous faim, le restaurant est à côté. Avez-vous soif, le café y aboutit. Voulez-vous fumer, les marchands de tabac sont en face. L'idée de lire un roman — ou les journaux — s'est-elle emparée de vous: le libraire loge porte à porte avec le dieu. Souhaitez-vous de contempler l'auguste demeure de Sa Majesté Très-Prussienne: elle touche à la demeure de Sa Majesté le Trente-et-Quarante. Aimez-vous la musique en plein air, l'orchestre est installé devant ses fenêtres. Préférez-vous la musique *de chambre*, le concert

se donne dans le plus beau salon de sa *maison*. La comedie a-t-elle pour vous quelque charme, le théâtre est monté dans un autre salon. Goûtez-vous les feux d'artifice, on les tire sur la pelouse, devant le péristyle. Avez-vous besoin d'un fiacre, la station longe cette pelouse. Recherchez-vous la société, on ne la rencontre que là. Vous plaît-il de lorgner quelques jolies femmes, ah! novices! ah! maladroites! elles se promènent de long en large devant le palais de leur rivale. Pendant le jour, le zéphyr ne souffle qu'aux environs de ce palais. Le soir, il est seul illuminé. Toute la vie, tous les plaisirs de Baden-Baden sont concentrés autour de ce monument terrible et charmant. On le fuit, alors on s'ennuie, et chacun se moque de vous. De guerre lasse, on y va comme les autres.

Tout le monde est heureux dans la jolie ville de Baden-Baden, même les joueurs qui perdent. Il y a dans l'air — malgré sa fraîcheur pernicieuse — je ne sais quoi de philosophique et de consolant. On a beau voir filer ses écus, il vous reste l'espoir de les rattraper, et cela fortifie toujours le cœur. D'ailleurs, tout le monde ne perd pas, au joli jeu de Baden-Baden. Il y a même des gens *nés coiffés* qui s'en vont, après un mois de séjour, emportant avec eux de beaux bénéfices. Ayez la chance! Il ne faut absolument que cela pour s'enrichir. La seule difficulté réelle, c'est d'avoir la chance pour soi.

Quand je dis que tout le monde est heureux dans la jolie ville de Baden-Baden, je commets une erreur. Entre les quinze mille personnes des deux sexes qui fréquentent ce lieu ravissant pendant l'été, il en est une, une seule! dont l'existence est pleine d'ennuis. En 1840, surtout, ses ennuis étaient excessifs. La personne dont je parle est le fermier des jeux. Comme, avec un esprit de libéralité des plus rares, il avait eu l'idée de rendre au public une somme de distractions et de plaisirs au moins égale à celle que le public laissait sur le tapis vert, il avait appelé dans la jolie ville de Baden-Baden des artistes de toute sorte: chanteurs, chanteuses, comédiens, comédiennes, musiciens, auteurs, compositeurs et tout le personnel que ces bonnes gens traînent à leur suite: régisseurs, souffleurs, comparses, habilleuses, coiffeurs; sans compter leurs nombreux serviteurs et leur famille. Et avec eux, nécessairement, étaient venus ces hommes terribles qui font et défont les réputations: chroniqueurs, correspondants des journaux, nouvellistes. Et derrière ces derniers une foule d'autres qu'on n'avait point appelés, et qui *brûlaient du désir* de se signaler devant un public aristocratique. De cette invasion de gens remuants et pourvus de très-peu d'amour-propre, il était résulté que le délicieux séjour de Baden-Baden avait pris un faux air de tour de Babel. Chacun chuchotait, complotait, cancanait, intriguait, qui pour jouer, qui pour chan-

ter, qui pour empêcher de chanter les autres, qui pour faire représenter sa pièce ou exécuter son opéra; et c'étaient des allées et des venues perpétuelles de la ville à la maison de l'infortuné fermier des jeux; si bien que, des vingt-quatre heures que Dieu fait ordinairement chaque jour, il n'en avait plus une seule à lui, et qu'il ne pouvait plus sortir de chez lui pour vaquer à ses affaires ou se promener, sans rencontrer des gens inquiets ou irritées qui l'attendaient au coin des rues, les uns pour lui parler de leur comédie, les autres de leur partition, d'autres encore des rôles qu'on leur avait donnés, qui ne leur plaisaient pas, et n'étaient pas, d'ailleurs, *dans leurs moyens* ou *dans leurs cordes.* S'avisait-il de tirer son mouchoir de sa poche, il en sortait en même temps des suppliques et des réclamations. Dépliait-il sa serviette pour déjeuner, il rencontrait sur son assiette des vaudevilles inédits qui ne demandaient qu'à *voir le jour.* La nuit, bravant les rhumatismes, entr'ouvrait-il sa fenêtre pour aspirer un peu d'air pur, il apercevait de tous côtés, dans son jardin, sortant des touffes de géranium et de rhododendron, des bras armés de menaçants rouleaux de papier, qui se tendaient vers lui avec des gestes convulsifs. On lui donnait des aubades pour lui prouver que l'on savait la musique. On déclamait des vers sur son passage pour lui montrer que l'on *possédait ses auteurs.* Les gazettes,

qu'il recevait par charretées, étaient pleines de ses louanges. On le comparait à Nabuchodonosor, qui était un prince généreux, et à Sennachérib, qui aimait fort les beaux-arts. Pourchassé, tracassé, envahi, tiraillé, l'infortuné fermier expiait durement son idée libérale. Le bien qu'il avait fait — très-réel — ne lui causait que des embarras, et, pour avoir voulu encourager quelques artistes et distraire les étrangers, il était devenu la proie d'une foule de gens qui manquaient de discrétion et de savoir vivre. Un jour, de désespoir, il planta un clou dans son mur, avec la résolution de s'y accrocher.

Cependant, il ne s'y accrocha pas, et il fit bien, car — lui parti pour l'autre monde — il y aurait eu, à Baden-Baden, bien des malheureux *dans la peine*. Je n'oublierai jamais, pour ma part, certaines bonnes actions que je lui ai vu commettre, sans qu'il s'en doutât. Et plus d'un, que je connais bien, se promène à Paris, la canne à la main, qui, sans lui, aurait fait prématurément la grimace entre les planches d'un cercueil.

Maintenant, si quelque curieux me demande pour quelles raisons j'ai écrit — en hors-d'œuvre — ce chapitre sur le délicieux séjour de Baden-Baden, je répondrai d'abord que *je l'avais sur le cœur*. Ensuite, qu'il n'était peut-être pas absolument inutile de donner au lecteur une faible idée de ce lieu ravissant, au moment où, trois

jours après le départ de Gaskell, le vicomte de Saint-Bertrand vient s'y installer pour trois mois, avec la charmante Barberine.

II

Une chaumière et son cœur.

Ce ne fut pas à Baden-Baden même que Saint-Bertrand alla demeurer. Comme tous les gens véritablement amoureux, pour la première fois de sa vie il se sentait attiré vers la solitude. Le monde ne lui rappelant guère que des choses tristes, il avait résolu de le fuir momentanément. Il choisit donc, à une demi-lieue de la ville, sur la route de Lichtenthall, un petit chalet élégamment meublé, qu'entourait un jardin plein de fleurs. La rivière bordait ce jardin d'un côté; de l'autre il était circonscrit par un sentier qui s'enfonçait, plus loin, dans la montagne. On n'aurait pu trouver un nid plus charmant et plus isolé dans tous les environs de Baden-Baden.

Pendant deux mois, Saint-Bertrand et Barberine vécurent là, aussi bien cachés qu'ils l'eussent été dans la vallée la mieux oubliée de la forêt Noire. Ils n'allaient jamais à la ville. Tapis sous

la tonnelle de pampres de leur jardin, ils voyaient passer devant eux la foule des oisifs se promenant sur la grande route. Mais nul ne les apercevait, et ne se doutait, en regardant, de loin, le toit de leur cabane mignonne, qu'il y eût là deux êtres jeunes et parfaitement heureux.

Pour être toujours seuls. ils n'éprouvaient aucun ennui. Chaque jour, quand le temps était beau, tantôt à pied, tantôt à cheval, ils parcouraient les forêts, gravissaient les montagnes, se dirigeant en dehors des routes battues, découvrant mille endroits charmants et déserts; et se sauvant à toutes jambes dès qu'ils voyaient de loin surgir à l'horizon la veste jaune des postillons badois, ou qu'ils entendaient résonner les grelots des chevaux de poste.

Entre tous les talents que possédait Saint-Bertrand, il y en avait un surtout qui rendait sa société précieuse à Barberine. Mieux que personne, il connaissait l'art mystérieux d'occuper la vie. Non-seulement il l'occupait, mais encore il savait la rendre agréable et facile. Avec lui. les heures s'écoulaient sans qu'on s'en doutât et sans fatigue. Sa causerie délassait, n'étant ni profonde ni superficielle, mais amusante, pleine de traits et de faits curieux. Il faisait tout ce qu'on voulait. Il était bien partout. Il ne se plaignait jamais. Que le temps fût clair ou maussade, qu'il eût peu ou longtemps dormi, qu'on le servît bien ou mal, il souriait toujours, et l'on trouvait tou-

jours en lui le même homme : tolérant, caressant, silencieusement satisfait. Les *histoires* qu'il connaissait étaient innombrables. Il avait une manière de les raconter fort originale, imitant la façon, le langage et jusqu'à l'accent des personnages, et mettant en relief, avec un instinct de comédien, les côtés ridicules de ses portraits. Barberine ne se lassait pas de l'entendre. Il avait l'air si gai, si heureux ! Il n'est pas besoin, au surplus, de violentes distractions entre deux êtres qui s'aiment. L'échange pur et simple de leurs pensées sera toujours pour eux le plaisir le plus délicieux.

Ils étaient donc toujours ensemble. Ils ne se quittèrent pas une seconde en deux mois. Saint-Bertrand ne se plaisait qu'avec Barberine. Barberine ne vivait que par Saint-Bertrand. Le matin, ils déjeunaient dans un petit pavillon à claire-voie construit au bord de la rivière. Ils mangeaient des truites du Rhin, du pain tendre assaisonné de cumin, et buvaient ce petit vin doré qui sent le caillou et qu'on nomme, je crois, *margraëfler*. Puis ils sortaient ; puis ils rentraient, et, le soir, ils erraient encore sous les arbres. On eût dit deux fiancés allemands, préludant par un amour platonique aux pures joies du mariage.

L'avenir apparaissait radieux à Barberine. Le passé était momentanément comme supprimé pour Saint-Bertrand. Ses calculs, ses projets, ses ambitions, ses mauvaises passions, ses fautes ; le

monde qu'il n'avait que trop fréquenté, et dont les tristes exemples avaient — à ses yeux — légitimé souvent sa conduite; sa jeunesse avec tous les secrets qu'elle enfermait; ses intrigues, jusqu'aux plus honteuses; ses anciennes affections, jusqu'aux plus dévouées, jusqu'à l'affection de Wanda, qui était, cependant, peu commune; ses haines — il en avait, et de profondes! on les connaîtra plus tard — tout cela était éparpillé, envolé, dispersé aux quatre vents du ciel. La passion de Barberine avait tout effacé de son esprit. Adorable puissance de l'amour! Il avait suffi d'un baiser à cette enfant pour faire un honnête homme de cet aventurier.

J'ai dit qu'il était heureux. Cependant — la conscience n'est donc pas une chose vaine? — il y avait parfois des moments où son front s'assombrissait tout à coup. Entre tous les endroits retirés qu'il fréquentait, il en préférait un à tous les autres, sans doute parce que son isolement était plus grand; et il y retournait souvent, surtout vers le soir, alors qu'il avait encore moins de chance d'y rencontrer personne; et Barberine, d'ailleurs, y voulait toujours revenir. Figurez-vous un pic isolé et sauvage, planté de vieux sapins, de fougères, très-élevé, où l'on n'entend d'autre bruit que le cri des écureuils. Ce pic porte le nom de Yburg. Il y a, je crois bien, quelques vestiges de ruines sur son sommet.

Quand on est parvenu à se hisser jusqu'à

ces ruines, on découvre, à cinq cents pieds au-dessous, une étendue de terrain tout plat et considérable, une immense vallée verdoyante, au milieu de laquelle, calme et majestueux, coule le Rhin. Nul objet ne tire les yeux dans cette vaste plaine. Elle vous apparaît, sous le ciel légèrement voilé de l'Allemagne, semblable à quelque steppe désert, avec un grand fleuve tout bleu, mollement allongé comme un long serpent d'un horizon à l'autre; et nul murmure, que celui du vent d'été, ne monte de la plaine vers ce pic isolé, qu'embaument, quand le soleil luit, des parfums de foins en fleurs. Saint-Bertrand, comme si le doigt de Dieu l'eût poussé en cet endroit, pour éclairer son esprit par la majesté de ses œuvres, y revenait presque chaque jour. Il choisissait une place, à l'ombre au pied d'un arbre, et, lorsque Barberine s'y était assise, il se couchait à son côté. Pendant le jour, il promenait longtemps ses yeux sur la vallée si paisible. Il regardait passer le soleil sous le crêpe troué des nuages, glisser dans l'azur ces nuages; et, de là, il se plaisait à suivre, sur le fleuve brillant, les bateaux aux flancs arrondis, qui descendaient lentement et sans bruit, se dirigeant vers quelque ville inaperçue, peut-être vers la vaste mer. Le soir, à ce moment où s'allument les étoiles; où la nuit, grave et recueillie, déploie ses voiles transparents; où la lune soulève à l'horizon son front charmant, puis se met à monter dans

le ciel comme une lampe d'albâtre, il s'efforçait de reconstituer dans son esprit les contours des objets qui semblaient grandir avec des formes indécises. Alors, surtout, si quelque lueur scintillait au loin, rouge comme un flambeau devant une vitre; si le vent se mettait à soupirer; si venait de la plaine, affaibli, mais distinct, le chant d'un oiseau, le jeune homme silencieux baissait la tête. L'image d'une certaine existence obscure se levait dans son âme, avec des séductions incomparables. On eût dit que *quelque chose parlait en lui.* Il hésitait, levait les yeux sur sa maîtresse interdite et attentive. On eût cru qu'il allait tout lui dire... Mais son orgueil le retenait. Il se levait avec un méchant sourire; puis, comme s'il eût voulu se délivrer des pensées qui l'obsédaient, il descendait la côte lentement, sans parler, sombre, et marchant à quelques pas devant Barberine.

Comment ne l'aurait-elle point aimé? Il était si bon, si tendre! Comment se serait-elle méfiée de lui? Il avait l'insouciance d'un enfant. Comment pouvait-elle craindre l'avenir? Certainement, son affection était sincère. Il ne trompait pas Barberine. Il ne se trompait pas lui-même. Il l'aimait bien réellement. Lui, si désillusionné, si sceptique, il s'était enfin laissé prendre à tout ce qu'il y a de candide et de purifiant dans l'affection d'une jeune femme. Il n'avait pas, d'ailleurs, grand mérite à cela: Barberine était belle;

le bonheur avait ajouté des grâces infinies à sa beauté ; elle s'était donnée à lui tout entière, sans arrière-pensée, avec tout son cœur. Dans l'âme de cet homme où les vices étaient associés à de brillantes qualités, on pouvait donc espérer qu'il ne restait plus rien de mauvais; on pouvait croire que l'amour avait opéré en lui une purification radicale.

Malheureusement, il est une fin à toutes choses, surtout aux meilleures. Saint-Bertrand, un beau jour, se lassa des promenades nocturnes, ou, du moins, parut regretter qu'il ne fût pas possible de les varier un peu plus. Il prolongeait ses stations dans le pavillon qui commandait la grande route où l'on voyait toujours circuler tant de monde. Ainsi que je l'ai dit, ce pavillon s'élevait au bord de la rivière; mais un étroit sentier les séparait l'un de l'autre. Il ne passait qu'un petit nombre de promeneurs sur ce sentier.

Cependant, parmi ces promeneurs, il y en avait deux qui revenaient assez fréquemment, et, qui, tous deux, connaissaient le vicomte. Le premier se nommait M. Grégoire. C'était un homme de cinquante ans environ, assez grand, au teint coloré, au nez fleuri, aux yeux gris et petits, pleins de bonne humeur. Il portait tous les jours, et dès le matin, le même costume : habit et pantalon noirs, gilet blanc, gants de peau, bottes vernies, chapeau reluisant. Ainsi paré, comme un mon-

sieur qui se rend à la noce, M. Grégoire flânait au bord de l'eau en homme qui n'est pas fâché de respirer le bon air, et, chaque jour, du plus loin qu'il apercevait Saint-Bertrand dans le pavillon, il lui faisait de profonds saluts, en personne bien élevée et cérémonieuse.

Un matin, vers midi, comme il passait, — Saint-Bertrand, déjeunant dans le pavillon avec Barberine, — le vicomte avait l'air un tant soit peu désœuvré ce jour-là, et puis le vin n'était pas bon, par extraordinaire! Il appela M. Grégoire par son nom, lui demanda de ses nouvelles, et, comme l'autre s'était arrêté pour répondre et saluer, il le pria de s'asseoir. M. Grégoire se fit d'abord un peu prier. Cependant, après force excuses, il consentit enfin à prendre un tabouret de jardin, au bord duquel il se posa modestement, tenant son chapeau à deux mains, fort honoré de se trouver en si belle compagnie; et la conversation s'engagea aussitôt entre les deux hommes, Barberine n'y prenant aucune part. Elle n'y comprenait absolument rien, mais elle l'écoutait de toutes ses oreilles.

— Eh bien, monsieur Grégoire, qu'y a-t-il de nouveau à Bade? demanda Saint-Bertrand.

— Oh! mon Dieu! monsieur le vicomte, répondit l'autre, fort peu de chose. Nous avons toujours un grand nombre de gens à système.

— Ah! ah!

— Oui. Et vous savez, monsieur le vicomte,

les systèmes... ça ne réussit jamais chez nous. Parlez-moi de la prudence, du coup d'œil, de la chance, — qui vient toujours tôt ou tard, — à la bonne heure! mais les systèmes, ça ne mène à rien que la ruine. Pendant dix ans, j'ai taillé le trente-et-quarante à Frascati. Alors, comme aujourd'hui, j'ai toujours vu les calculateurs s'*enfoncer*. C'est fatal!

— Et... la banque gagne-t-elle? dit Saint-Bertrand.

— Peuh!... pas trop! elle gagnerait davantage si nous n'étions pas si souvent volés.

— Ah! oui, volés!

— Monsieur le vicomte, ça fait des progrès tous les jours. Figurez-vous que, maintenant, ces brigands n'ont plus de pudeur. L'autre jour, il y en avait un devant moi: je le guignais de l'œil; je voyais bien sur sa figure qu'il n'avait pas dans l'âme grand'chose de bon. Je ne m'y trompe jamais, moi. Il était assis. Il avait devant lui, à la rouge, trois billets de mille francs et un rouleau de cinq cents. Il dit: „Tout va à la masse, or et billets.“ Remarquez bien, madame, *or et billets*; cela voulait dire qu'il jouait trois mille cinq cents francs d'un coup. Très-bien. C'était à la roulette. Je fais tourner la roue. La noire sort. Naturellement, j'allonge mon râteau pour rafler ce qu'il avait devant lui. Mais voilà mon homme qui se fâche. Il soutient qu'il n'a pas dit: *Or et billets*, mais bien: *Hors les billets.*

C'est-à-dire que, selon lui, il n'avait perdu que cinq cents francs, au lieu de trois mille cinq cents francs. *Hors les billets!* quel immoral jeu de mots, monsieur le vicomte!

Barberine regardait M. Grégoire en souriant de confiance. Tout ce qu'il avait dit était du grec pour elle. Il reprit:

— Et puis nous avons aussi les mendiants.

— Oui, oui, je sais, fit Saint-Bertrand.

— Par exemple! s'écria M. Grégoire, je dois dire que ceux-là ont fait aussi bien des progrès. Je connais surtout des Anglais qui excellent dans l'art de transfigurer. L'un d'eux, petit. sans barbe, et blond! remarquez bien, avait peut-être perdu deux louis, un matin. Le voilà qui s'en vient pleurnicher chez moi, disant qu'il avait laissé plus de quinze cents francs sur le tapis, qu'il n'avait plus de ressources, qu'il devait à son hôtel, qu'il ne pouvait plus retourner dans son pays. Enfin, un tas d'histoires! Je lui donne deux cents francs pour me débarrasser de lui. Très-bien. Deux jours après, un grand monsieur noir, moustachu, barbu comme un sapeur, vient à son tour se lamenter à mon domicile. Celui-là était Italien, disait-il; il avait perdu deux mille francs. Enfin, la même histoire, avec de légères variantes. Très-bien! je lui donne cent écus, pour retourner à Naples! Eh bien, monsieur le vicomte, il part, et, deux jours après, j'apprends qu'il n'avait pas plus perdu deux mille francs que vous et moi, et que c'était

mon Anglais de l'avant-veille, mon Anglais teint, postiché! grandi! déguisé! Canaille, va, si jamais je te rattrape!

— Vous dites donc que la banque gagne, monsieur Grégoire? dit encore Saint-Bertrand.

— Oui, un peu, monsieur le vicomte, mais ça ne durera pas. La *veine*, vous savez, ça tourne comme les girouettes.

— Et avez-vous quelques grands joueurs?

— Que trop! monsieur le vicomte, que trop! Entre nous, je vous dirai, madame, reprit-il en se penchant vers Barberine, que nous n'aimons pas ici les grands joueurs. Ces messieurs, voyez-vous, c'est bon pour Hombourg, où le maximum est de douze mille francs. Ici, ce que nous aimons, ce sont les gens riches, ne risquant que leur superflu, leur trop-plein, qu'une dizaine de mille francs perdus ne ruine pas, et qui jouent là, mon Dieu! comme à la bouillotte. Moi, je suis opposé au jeu, par principes. C'est étonnant, n'est-ce pas? pour un croupier. Eh bien, voilà! c'est comme ça! je suis opposé au jeu. Je n'aime pas le jeu. Excepté, comme je vous l'ai dit, pour les gens très-riches. Mais, pardon! voilà qu'il va se faire bientôt une heure, et il faut que je taille le trente-et-quarante jusqu'à l'heure de mon dîner. Je vous présente mes très-humbles respects, monsieur le vicomte et madame.

M. Grégoire partit, mais il revint souvent. Et toujours Saint-Bertrand le faisait asseoir dans

le pavillon. Et il racontait constamment les mêmes histoires.

Le second personnage qui se promenait également sur le sentier se nommait M. Ducroquet. C'était un petit homme dont le ventre pointu faisait saillie sur des jambes maigres. Il avait la tournure un peu roide des vieux militaires, la moustache grisonnante et taillée en brosse, portait un col de crin serré, qui l'obligeait à tourner tout le haut du corps avec la tête, et se coiffait, sur l'oreille, d'un petit chapeau aux bords cambrés. La démarche de celui-là n'était pas lente et majestueuse comme celle de M. Grégoire. Il marchait vite, en sautillant, et lançant les pieds en avant, comme s'il avait eu constamment des *inquiétudes* dans les jambes; et il gesticulait en marchant, comme s'il y avait eu deux hommes en lui, discutant perpétuellement l'un avec l'autre. Ce Ducroquet était un ancien capitaine d'infanterie, très-brave, n'ayant jamais bronché au feu, mais qui avait l'esprit un peu fêlé pour s'être prématurément et surabondamment livré à l'étude des mathématiques. Il calculait toujours, la nuit comme le jour, et ses calculs s'appliquaient à toutes choses. Il comptait, par exemple, tous les pavés d'une rue, toutes les tuiles d'un toit, toutes les mailles d'une chaussette. Il multipliait la somme de ces pavés par celle des tuiles, soustrayait le nombre des mailles du produit obtenu, — tout cela de mémoire, — et puis il se frottait les

mains et recommençait. A Bade, nécessairement, il ne manquait pas d'occasions pour se livrer à ses calculs. Le trente-et-quarante et la roulette lui en fournissaient à toute heure.

Il cherchait, disait-on, une martingale infaillible — à peu près aussi facile à trouver que le mouvement perpétuel. — Aussi se tenait-il constamment derrière les croupiers, surveillant le jeu de ses yeux de lynx, et ne laissant pas passer un seul coup sans constater ce qu'il rapportait ou coûtait à la banque. Vers cinq heures, il allait dîner, puis, avant de retourner à la *Conversation*, il faisait, toujours calculant, une courte promenade, du côté de Lichtenthall.

Un soir où, selon son habitude, il passait sur le sentier, Saint-Bertrand, qui dînait, l'appela, le fit asseoir et le présenta à Barberine. Le petit capitaine ne se fit pas prier pour entrer, et, tout en bavardant à sa façon, c'est-à-dire en coupant ses phrases d'expressions interjectives, il se mit immédiatement à multiplier le nombre des fourchettes par celui des couteaux qu'il voyait sur la table. Cette opération ne fut pas longue. Il allait en commencer une autre — c'était, je crois, une division, — quand Saint-Bertrand lui fit soudain lever le nez, en touchant sa corde sensible.

— Eh bien, monsieur Ducroquet, lui dit-il, avez-vous enfin trouvé votre *martingale infaillible?*

— Oui, monsieur, répondit le capitaine en gesticulant. Et il y a longtemps que je l'ai trouvée.

Écoutez! et je vais vous l'expliquer. Comprenez-vous? Ma martingale repose sur ce principe: *le hasard dompté par le hasard.* Écoutez! tout découle de l'observation. J'ai noté trente-trois mille coups; monsieur, comprenez-vous? Oui. Voici mes cartes. Ayez seulement devant vous cinq mille cinq cent cinquante-cinq francs: écoutez! Et maintenant, oui! Présentez-vous hardiment au trente-et-quarante. Proutt! Tirez de votre poche une de mes cartes, n'importe laquelle, comprenez-vous? et jouez le jeu qu'elle indique, en commençant par la somme de cinq francs, et doublant toujours, écoutez! Proutt! Après une taille, vous passez à une autre carte, à l'infini, comprenez-vous! Eh bien, monsieur, pour que vous perdiez, écoutez! il faudrait que, non-seulement, l'inverse, comprenez-vous? l'inverse de la figure de votre carte fût reproduit par le jeu, écoutez! mais encore que celui-ci, oui! comprenez-vous? c'est-à-dire le jeu coïncidât identiquement avec votre marche au même moment, écoutez! c'est-à-dire que le premier coup de l'inverse de la figure que vous suivez, comprenez-vous? oui! arrivât juste à l'instant, écoutez! où vous entamerez votre martingale, et se poursuivît jusqu'au bout; comprenez-vous?

— Oui, oui, je comprends très-bien, fit le vicomte en souriant.

— Proutt! c'est très-évident! oui! Eh bien, monsieur, écoutez! Il s'agit maintenant de pas-

ser à l'évaluation des bénéfices ; comprenez-vous ? Oui ! Ce calcul est fort simple. En une heure, vous rentrerez au moins quatre-vingts fois, écoutez ! Ces quatre cents francs de gain, comprenez-vous ? cela donne quatre mille huit cents francs par jour, huit cent quarante-quatre mille francs par mois, un million sept cent vingt-huit mille francs par an, cent soixante-douze millions huit cent mille francs en dix ans, écoutez ! Il est vrai que, pour atteindre ce résultat, il faut jouer douze heures par jour pendant dix ans, comprenez-vous ? Mais la chose en vaut bien la peine, écoutez ! Comprenez-vous ? Proutt ! Oui ! voilà !

Barberine mangeait sa serviette pour s'empêcher de rire. Quant au vicomte, il était sans doute habitué aux *proutt !* et aux *écoutez !* du petit capitaine, car il se contentait de sourire en dedans.

Le petit capitaine répéta cinq fois de suite l'explication de sa martingale infaillible, et Saint-Bertrand la trouva très-claire à la cinquième fois.

— Vous devez avoir fait une grande fortune, monsieur ? lui demanda Barberine.

— Non, madame, répondit le petit capitaine. Proutt ! il m'a toujours manqué les cinq mille cinq cent cinquante-cinq francs, comprenez-vous ? Je ne possède au monde que ma pension de retraite. Écoutez ! on ne va pas loin avec cela. Oui !

Le petit capitaine, lui aussi, revint souvent au pavillon. Il amusait Barberine autant, au moins,

que M. Grégoire. Le résultat de leurs visites eut cependant quelque chose de fâcheux. A force d'entendre parler du jeu, Barberine en eut la curiosité. On connaît le pouvoir de la curiosité chez les femmes. Saint-Bertrand résista d'abord, puis il résista moins. Enfin, un soir que Barberine le suppliait avec des câlineries de jeune chatte, il lui promit de la conduire à la *Maison de conversation* dès le lendemain.

III

Le dimanche à Baden-Baden.

Ce fut par une splendide journée de la fin du mois de juillet que Saint-Bertrand, marchant auprès de Barberine, se dirigea vers la *Maison de conversation*. Il pouvait être deux heures, l'air était chaud et embaumé; un grand nombre de promeneurs circulaient à pied, en voiture, à cheval, sur la route ombreuse, et, de loin, on entendait un bruit confus d'instruments de musique, comme à l'approche de quelque fête villageoise. Le bruit devenait plus assourdissant, et la foule se faisait plus grande, à mesure qu'on approchait de la ville. Barberine, vêtue d'une robe de crêpe

noir, le teint clair et les yeux brillants, le visage encadré dans un petit chapeau très-élégant, faisait déjà retourner toutes les têtes.

— Quelle est donc cette charmante femme? disait-on autour d'elle.

Elle rougissait de plaisir, et Saint-Bertrand paraissait flatté.

Quand ils furent arrivés à la hauteur des premières maisons de la ville, ils tournèrent à gauche, suivant une longue avenue perpendiculaire à la grande route, et, tout à coup, un spectacle des plus singuliers se développa devant eux. Les deux côtés de cette avenue étaient bordés d'échoppes construites en planches, et des marchandises d'une espèce particulière : verreries de Bohême, ou passant pour telles, menus ouvrages en bois de Nuremberg et de la forêt Noire, gants du Tyrol, toile de Saxe, agates en jais d'Allemagne façonné, s'entassaient sur les rayons de ces échoppes. Devant chacune d'elles était placée une table ronde, avec des fauteuils de paille tout autour, et sur ces fauteuils, assises en grande toilette, des femmes causaient entre elles en travaillant à l'aiguille, et les hommes qui passaient les regardaient.

Les modes de l'année 1840 n'avaient presque rien de commun avec les modes actuellement adoptées; mais elles n'en étaient pas moins excentriques. La crinoline n'avait pas encore fait sa gracieuse apparition dans le monde; aucun signe

même ne faisait alors prévoir qu'elle dût, tombant au ras du sol, jamais cacher autant de jolies jambes et de petits pieds. Ces adorables cages en fer, très-propres à balayer les rues, et qui font ressembler les femmes à des sonnettes, ne se balançaient point encore élégamment, comme aujourd'hui, pour tenter les personnes, aux devantures des boutiques; et l'on n'employait pas trente mètres d'étoffe pour faire une jupe; cinq ou six mètres suffisaient. Les femmes s'efforçaient alors de ressembler — non à des cloches — mais à des guêpes. C'était l'âge des corsets étroits, à bandes de fer. On se serrait à en mourir, et quelques-unes — les plus héroïques — en mouraient. D'autres, manquant de courage, se contentaient de boire du vinaigre pour se faire maigrir. D'autres, qui ne se sanglaient qu'à demi, avaient des cors sur les hanches, et des cors très-douloureux! produits par la pression du corset. Presque toutes étaient affligées de gastrites qui leur pâlissaient le visage; mais aussi, comme elles étaient minces! A la lettre, leur taille tenait dans la main. Leur costume, du reste, surtout leur costume de campagne était charmant! Elles portaient des robes de mousseline blanche, collantes et découvrant le bout des pieds; des manches tellement justes, qu'elles ne pouvaient plier les bras; de longs corsages en pointe, échancrés au sommet de la poitrine; pour ceinture, un large ruban, rose ou bleu, dont les bouts descendaient

jusqu'aux chevilles; et, pour préserver leur teint du soleil, elles se coiffaient d'un *chapeau de bergère*, en paille d'Italie, aux larges bords, assez semblable à celui des moissonneurs, qu'on fixait sur la tête avec de fortes épingles, et dont les brides, toujours dénouées, longues de quatre pieds au moins, flottaient au vent. Ainsi vêtues, serrées, étranglées; et dandinant un tant soit peu leur taille souple; malades, secrètement torturées; elles trouvaient le moyen de sourire — et de plaire! Il est vrai qu'elles plairont toujours, quoi qu'elles fassent pour s'enlaidir. Aujourd'hui, quelques-unes des plus jeunes et des plus jolies se plâtrent le visage! Pourvu qu'elles n'aient pas l'idée de se crever les yeux!

Donc, autour de chaque table, il y avait des femmes assises, et les hommes papillonnaient autour d'elles. Le costume des hommes, alors, valait celui des femmes — pour la singularité. Ils avaient tous les cheveux bouclés et bien pommadés, portaient de hauts chapeaux luisants, aux bords arqués; des habits à petit collet, aux manches étroites, et serrant la taille; des gilets bombés, découpés en cœur, étriqués, sanglés. Quelques-uns — eux aussi! — mettaient des corsets. Mais c'était dans la forme de leurs pantalons que se manifestait le goût suprême des tailleurs. Ces pantalons collants, à longues raies, rigoureusement tendus, en haut par les bretelles, en bas par de larges sous-pieds, couvraient les deux tiers de

la botte; et quelles bottes! Elles étaient petites! Elles étaient pointues! Elles avaient des talons de deux pouces! Elles brisaient les pieds, les enrichissaient de protubérances merveilleuses. Mais, aussi, comme on était bien chaussé! Et puis les pédicures étaient heureux.

Les hommes papillonnaient donc autour des femmes, et le milieu de l'avenue était encombré par la foule. Cette foule, je dois le dire, était un peu bariolée. On y voyait de jeunes officiers autrichiens à veste blanche, des officiers badois au casque de cuir, des paysannes de la forêt Noire, à taille courte, avec un gros nœud de cravate en taffetas noir sur la tête; et messieurs leurs époux en redingote, coiffés de ces tricornes que portaient autrefois les tabellions. Justement, ce jour-là était un dimanche, et il était venu beaucoup de paysans des environs. Ces braves gens regardaient les beaux messieurs et les belles dames, la bouche ouverte, interdits, et tournant leurs pouces. Ils avaient l'air de dire:

— C'est étonnant! ils sont riches! eh bien, ils ne semblent pas s'amuser beaucoup!

Mais c'était aux environs des derniers arbres de l'avenue que la foule ébahie était la plus grande. Là trônaient majestueusement, autour des tables, les membres les plus illustres de la noblesse de l'Allemagne, de l'Angleterre et de la Russie. Pas une femme qui ne descendît en ligne directe au moins d'un Witikind, d'un Harold,

d'un Ruryk. Pas un homme qui ne portât au-dessus de son écusson la couronne de duc ou de prince, et n'eût autant de quartiers de noblesse que de millions de revenus. Presque tous manquaient de santé — et de beauté, — ce qui étonnait encore les bons paysans. Ils sont si naïfs! Mais ils ne manquaient pas de morgue, s'estimant des êtres à part, dans les veines de qui ne coulait pas du sang, mais de l'ambroisie. Les hommes, bien qu'ils fussent assis, tenaient à la main, comme les femmes, des ombrelles ouvertes, afin de garantir leur teint du soleil; et tous avaient l'air sérieux, comme il convient à des gens de poids, qui s'ennuient.

Barberine, poussée par la foule de ce côté, voulut voir les particuliers que chacun contemplait, et elle fut un peu étonnée de les trouver faits comme tant d'autres. Alors Saint-Bertrand lui dit les noms de quelques-unes de ces personnes illustres: le prince de Sigmazusterflute-Vinemachtansoite; le duc de Thundertentronk, dont le château patrimonial fut célébré par Voltaire; le comte de Hildburgpatapince; le baron de Bergretchenforgiss-Gebenzimir: ceux-là étaient des Allemands. Parmi les nobles filles d'Albion, il lui fit remarquer les jeunes miss Whatfairfish, la marquise de Clackblackbagdog, la duchesse de Honeygraypretty-Castle. Parmi la noblesse russe, il lui désigna tour à tour: le prince Tzarevokokinskaïa, le prince Popostrogonoff, le prince

Atchikoumskoïkoustouk ; et, parmi les Polonais, il lui montra le comte Schweikochaneboguslaf, le comte Msçislawldroguépulltavi, et le comte Zsçit-tibabinowl. Barberine eut, d'abord, un peu de peine à se rappeler tant de noms aristocratiques; mais, comme elle ne manquait pas de mémoire, elle retint les premières syllabes de deux ou trois d'entre eux, et Saint-Bertrand, qui n'était point exigeant, s'en contenta pour le quart d'heure.

Cependant, les augustes personnages assis autour des tables, sous leurs ombrelles, ne tardèrent pas à remarquer le charmant visage de Barberine. On chuchota. Chacun poussa son voisin du coude. Bientôt, les dames, pour regarder plus commodément la nouvelle venue, s'armèrent de leur lorgnon, et les messieurs de leur binocle. Quelques-uns, qui se trouvaient placés un peu en arrière montèrent sur leurs chaises. Chacun s'entre-regardait donc, à loisir, jouant en même temps, dans cette représentation curieuse, le rôle d'acteur et de spectateur. Barberine fut enfin reconnue par quelques-uns des Russes et des Polonais qui l'avaient vue danser dans leur pays. Alors, ils se levèrent de leurs places sans fermer leurs ombrelles, la saluèrent, et lui firent fête. Mais les dames, aussitôt, prirent un air excessivement renfrogné. Cela les offensait, ces nobles filles issues des Pictes, des Hérules et des Varègues, que quelques-uns de leurs égaux daignassent, sous leurs yeux, serrer

le bout des doigts d'une cabotine — plus jeune et plus jolie que la plupart d'entre elles.

Cependant la musique *allait son train.* C'était — disait un Italien en l'écoutant — une *bien drôle de musique!* En effet, un monsieur, doué d'une originale imagination, s'était avisé de rattacher les unes aux autres des phrases prises à tous les opéras connus; et flûtes et violons, avec accompagnement de grelots, de pétards, et de hurlements humains, exécutaient, tant bien que mal, ce fort morceau d'ordre composite. Il fallait voir comme le public était heureux! comme il s'amusait! „A la bonne heure! disait-on autour de l'orchestre. Voilà enfin de la musique telle qu'il nous en faut! Ce n'est pas là de ces musiques sérieuses, auxquelles on ne comprend rien, et qui vous agacent les nerfs!“ Et les grelots grelottaient! et les pétards détonaient! et les hurlements montaient jusqu'au ciel!

Je n'ai pas besoin de dire que le morceau fut bissé! Quand l'orchestre l'eut exécuté pour la seconde fois, les musiciens consentirent à rester tranquilles pendant un quart d'heure; la foule se dispersa de côté et d'autre, et Barberine, prenant le bras de Saint-Bertrand, se dirigea vers la *Maison de conversation*, dont le péristyle élevé sur douze degrés, était encombré de monde.

Mais il était dit que tout les en éloignerait, ce jour-là. Au moment où ils allaient franchir

le seuil de la porte, un groupe d'hommes qui sortaient en discutant les entoura. Saint-Bertrand reconnut parmi eux le comte de Perche et son ami La Gruelle. Hector de Larocheforte-en-Terre les accompagnait, avec quelques-uns des habitués de la loge infernale. Ce furent des exclamations, des poignées de mains, des félicitations, et les compliments les plus flatteurs à l'adresse de Barberine. On proposa aussitôt de ne plus se quitter, de dîner ensemble, de réunir des fonds pour faire sauter la banque. La Gruelle surtout ne se possédait plus.

— Je vais écrire à Héloïse, dit-il au vicomte ; il faut qu'elle vienne ici, sur-le-champ. Nous ferons des *parties carrées*.

Cependant, comme ils étaient là, riant, parlant tous à la fois, gesticulant, et barrant la porte, un mouvement se fit au loin, au-dessous d'eux, dans la foule, et tous ensemble, ils se penchèrent sur la rampe du péristyle, pour regarder. Une femme avait quitté le cercle aristocratique et s'en venait lentement de leur côté. Chacun s'empressait de lui faire place. Elle marchait donc au milieu d'un espace vide qui faisait une sorte d'avenue bordée de monde, et elle ne semblait point gênée de tant de regards fixés sur les siens. On eût dit une reine habituée à voir tous les fronts se baisser devant elle ; et pourtant le sentiment universel qui se manifestait sur son passage tenait plus de la curiosité que du

respect. Saint-Bertrand, qui l'examinait avec attention, lui trouva un air étrange. Elle était de moyenne taille, bien faite; mais l'expression de son visage asiatique avait quelque chose de cruel. Avec ses cheveux noirs, son teint sale, olivâtre, — ce teint malsain, coloré plutôt par la bile que par le sang, — ses yeux verts, ses oreilles en saillie, ses pommettes renflées, son nez écrasé, sa grande bouche aux lèvres violettes et minces, elle apparaissait comme une créature à la fois attractive et irritante; mais, à la regarder froidement, elle n'était rien moins que jolie. Son pied était un peu long et maigre; sa main, petite; quant à son costume, il était irréprochable d'élégance et de simplicité.

Saint-Bertrand, après avoir curieusement étudié le visage de cette femme, se tourna vers le comte de Perche, lui demanda qui elle était, et pour quelle raison tout le monde la regardait.

Le comte prit aussitôt un air d'importance et de mystère. A l'entendre, il y avait bien des choses à dire au sujet de la princesse Mélédine! des choses pour! des choses contre! et, pour sa part, il ne se souciait pas de les raconter devant tant de gens. Alors Saint-Bertrand, laissant Barberine au milieu de ses admirateurs, entraîna le comte à l'écart, et voici ce qu'il en apprit.

On ne connaît pas la famille de la princesse Mélédine. Elle est née au Caucase. Elle est veuve et n'a pas d'enfants. Les uns disent qu'elle est

issue d'une Géorgienne, ou d'une bohémienne, et d'un grand seigneur. D'autres affirment qu'elle a du sang d'empereur dans les veines. On ne sait quelle est sa fortune ; il est certain qu'elle a de beaux revenus. Elle habite, à une lieue de Bade, du côté de Steinbach, un chalet situé à l'entrée d'une forêt de sapins. Elle y passe la plus grande partie de l'été, avec ses domestiques. Pendant l'hiver, elle voyage. On dit qu'elle est devenue veuve six mois après son mariage, et qu'elle a sur la conscience quelques scandales. Mais cela n'est pas prouvé. Elle est hautaine, impérieuse ; on la voit rarement en ville ; elle ne fréquente guère que les Russes, les Polonais et les Allemands. Elle vit seule, dans une sagesse apparente, presque austère, qui n'est peut-être que le résultat de la satiété. Parfois, on la voit passer à cheval, suivie d'un domestique ; parfois, dans une voiture basse, une sorte de traîneau monté sur des roues, attelé de chevaux furieux, qui vont comme le vent, et qu'elle conduit elle-même, en casse-cou, les fouaillant à tour de bras. Quelquefois, elle joue à *la Conversation*, non pour gagner, mais pour trouver des émotions. Elle lit tous les jours, et longtemps, des livres abstraits, dit-on. Sa maison est tenue par un juif de Riga, à barbe jaune, à l'air excessivement humble, qui porte le nom de Gugenheim. Ce qu'il y a de plus extraordinaire, de véritablement incroyable chez cette femme, c'est le régime

qu'elle suit. Elle ne se nourrit que de tomates, de concombres, de groseilles, de raifort, de citrons, de fruits verts ou gâtés, de bonbons, de confitures acides, de graines de sorbier. Elle ne boit que du thé, du vin du Rhin, du kwass, qui est une boisson aigre produite par la fermentation de la farine de seigle délayée dans l'eau; on dit aussi qu'elle boit de l'absinthe, et même du laudanum. Du moins, a-t-elle toujours dans sa chambre, sur un guéridon, deux grandes carafes, l'une pleine d'une eau verte, l'autre d'un liquide roussâtre qui exhale une odeur vireuse. Enfin, elle fume constamment des cigarettes de tabac turc ambré, et sa chambre comme ses vêtements sont imprégnés d'un parfum de musc et de tubéreuse. Voilà tout ce que l'on sait — du moins tout ce que l'on dit — sur son compte.

Cependant, tandis que le comte de Perche parlait, la princesse avait disparu, et Barberine, ayant congédié ses admirateurs, était venue retrouver Saint-Bertrand.

— Ne me ferez-vous pas voir le jeu? lui dit-elle.

Le vicomte, en entendant cette voix douce et fraîche qui contrastait délicieusement avec la fauve image de la princesse accentuée dans son esprit, laissa échapper un soupir de contentement; puis il se rendit au désir de la jeune femme, et, lui offrant le bras, il franchit avec elle le seuil de la *Maison de conversation*.

Le nouveau spectacle qui apparut alors à Barberine était beaucoup plus étrange encore que celui de l'*allée des boutiques*. Elle se trouvait dans une salle immense, de soixante pas de long, de quarante pieds de haut environ, au plafond soutenu par de grosses colonnes, et dont le parquet miroitait comme une glace. Les stores étant baissés devant les fenêtres, on avait peine à distinguer d'abord les objets. Ils étaient vaguement assombris dans une pénombre grise et froide; et un très-grand silence, à peine troublé, de temps à autre, par un petit bruit de pièces d'or, régnait dans cette salle, qui semblait déserte, et dont les dimensions étaient si vastes, qu'on s'y sentait rapetissé. Cependant, en portant les yeux vers la gauche, Barberine aperçut des hommes debout autour d'une table ovale. Ils étaient silencieux, attentifs, et regardaient la table, mais d'une façon particulière, comme si ce qui se faisait sur elle avait eu quelque chose de douloureux. Barberine ne voyait que les dos de ces hommes debout, et leurs profils. Ils étaient graves. Ils se baissaient un peu, allongeaient la main, se relevaient. C'est alors que l'on entendait le petit bruit de l'or accompagné de faibles murmures. Chose étrange que ces clameurs, cette joie, cette lumière, ce mouvement de fête au dehors; et cette obscurité, ce silence, ce groupe sinistre au dedans! On eût dit qu'un crime s'accomplissait là, qu'on y donnait la torture à un criminel. Mais... si l'on eût

torturé quelqu'un, on eût sans doute entendu des cris. Non. Ces hommes étaient trop graves! trop contraints! trop froids pour une scène de torture! On eût plutôt supposé qu'ils assistaient à une autopsie.

Ce n'était point cependant une autopsie qu'ils regardaient. En s'approchant, Barberine vit que, devant les hommes debout, il y avait d'autres hommes assis, et au milieu de la table, parmi des liasses de billets de banque et des rouleaux d'or, tournait une grande roue de cuivre, bordée de compartiments et de numéros. Des femmes, tenant chacune une épingle à la main, faisaient, à chaque repos de la roue, des piqûres sur des cartes. M. Grégoire siégeait à la plus belle place, armé d'un râteau d'ivoire; et le petit capitaine se tenait derrière lui.

Tout à coup, promenant ses yeux sur la galerie, Saint-Bertrand ne put s'empêcher de tressaillir. Devant lui, assise, les deux bras posés, sur la table, une femme le regardait. C'était la princesse Mélédine. Et, auprès d'elle, un tout jeune homme qui semblait familier avec elle, le regardait également. C'était le prince Rogatchef!

Et une singulière transformation s'était opérée en quatre mois, dans les manières de ce dernier. Ce n'était plus cet enfant timide qui tremblait sous le regard d'un ennemi vindicatif. Ce n'était plus cet efféminé implorant en même temps secours et pitié. N'ayant plus de major à craindre, se

croyant quitte envers Saint-Bertrand, voyant en lui, non un ami qui lui avait rendu un terrible service, mais une sorte de spadassin qui s'était mis un jour à sa solde et qu'il avait suffisamment rémunéré; voyant en lui, surtout, un témoin de sa couardise, un témoin qui ne pouvait parler sans s'accuser lui-même, il est vrai, mais un témoin, enfin, c'est-à-dire une preuve vivante de sa honte, son visage exprimait — non la reconnaissance et non plus la terreur — mais une sorte de hauteur assez inattendue et peu motivée, comme si ce lâche grand seigneur eût redouté je ne sais quelle familiarité malséante de la part de cet intrépide aventurier.

En apercevant inopinément ces deux personnes: l'une, si différente d'elle-même, et secrètement associée à lui par un meurtre, l'autre qui, à première vue, lui était apparue comme une créature funeste; et le Jeu entre eux! le Jeu vertigineux qui l'avait entrainé déjà au bord de tant d'abîmes, Saint-Bertrand se rejeta subitement en arrière, avec un geste de désespoir. Il lui semblait qu'un démon l'avait amené là, pour triompher de ses résolutions et lui arracher du cœur son amour, depuis deux mois sa sauvegarde. Cependant le prince l'avait salué poliment, mais froidement, comme une connaissance de passage. Et, tandis que la Mélédine le regardait, lui Saint-Bertrand, et fixement cette fois, de ses prunelles d'un vert faux, le prince attachait ses beaux yeux

orientaux, noirs et brûlants, sur Barberine. Et Barberine souriait, regardant innocemment tourner la roulette.

Devant cet étrange croisement de regards, le cœur de Saint-Bertrand se serra, et ses genoux se choquèrent sous lui. On eût dit qu'il avait entendu retentir à ses oreilles je ne sais quelle prédiction pleine de menaces. Cependant, Barberine, qui souriait toujours, prenant au jeu terrible un plaisir d'enfant, lui dit, se penchant à son oreille avec une grâce enchanteresse :

— Arthur, je voudrais seulement risquer vingt francs. Faut-il ?

Ce mot eut pour effet de rendre toute sa présence d'esprit à Saint-Bertrand. Il s'éloigna de la table, entraînant Barberine.

— Allons-nous-en, lui dit-il. Vous ne jouerez pas. Je ne le veux pas !

Barberine le regarda avec surprise. Il était toujours très-pâle. Elle le suivit, toute confuse, se demandant ce qu'elle avait fait de si mal ! Cependant, quand ils furent exposés à la forte lumière du dehors, elle aussi tressaillit. Son amant, qu'elle avait trouvé d'abord un peu bizarre, lui fit soudain l'effet d'un homme tenté de commettre une mauvaise action et qui s'en défend de toutes ses forces.

IV

Les caprices de la rouge et les tergiversations de la noire.

Barberine retourna chaque jour, vers deux heures, dans l'*allée des boutiques*. Son amant s'étant fatigué des promenades champêtres, elle retrouvait là de nombreux sujets de distraction. Elle s'asseyait devant une table, comme la plupart des autres femmes, et passait ses après-midi à regarder le *beau monde*, à écouter de loin les concerts en plein vent, et à broder. Elle eut bientôt autour d'elle une petite cour. Le comte de Perche, en homme un peu froid et parfaitement convenable, lui disait des *riens* en la regardant à la dérobée. La Gruelle l'entretenait de ses infortunes; il ne tarissait pas en imprécations et en menaces formidables à l'adresse de la superbe Heloïse, qui ne répondait point à ses lettres; et il jurait ses grands dieux de ne la revoir de sa vie! Hector de Larocheforte-en-Terre parlait chiens, chevaux, chasses, steeplechase et *stud-book*, selon son habitude. Les abonnés de la loge infernale causaient entre eux de l'Opéra; et tous lui adressaient de grands compliments sur son talent, ce

qui ne laissait pas de la flatter; car, ainsi que tous les artistes, elle était fort sensible à la louange.

Elle portait invariablement le même costume. Une robe de barége noir doublée de taffetas faisait valoir les contours harmonieux de sa taille. Cette robe, que lui imposait son deuil, avait un prix tout particulier. Le jour où Gaskell força Barberine de prendre les soixante mille francs, — reliquat de leur association, — ne sachant, inexpérimentée comme elle était, quel usage en faire, elle ne trouva rien de plus prudent, pour bien garder ces précieux billets de banque, que de les coudre aux poches de sa robe. Elle employa une demi-journée à cette invention d'enfant.

De temps à autre, chaque jour, elle portait les mains sur ses poches pour voir si les billets étaient toujours à leur place.

Quelquefois, ses admirateurs voulaient la faire jouer. Mais elle résistait, malgré son secret désir, pour ne pas contrarier son amant. Alors les plus aimables d'entre eux allaient risquer quelques louis pour elle. Le plus souvent, elle gagnait, et riait aux éclats quand on lui apportait sa part de bénéfices, ce qui faisait froncer les sourcils au vicomte. Ses amis, le croyant jaloux, le raillaient. Il n'était pas jaloux, cependant; mais il aurait voulu que Barberine ne prît pas goût au jeu, sachant par expérience à quelles actions le jeu vous mène.

Il arriva un jour où Barberine observa cer-

tains changements inquiétants dans sa conduite. Il paraissait l'aimer toujours ; mais il s'assombrissait, devenait rêveur, et la négligeait quelque peu. Depuis une semaine, il sortait chaque jour, après avoir déjeuné, vers midi, disant qu'il allait lire les journaux, ou s'exercer au tir au pistolet. Ses amis se regardaient avec des airs cachotiers quand on prononçait son nom ; et le petit capitaine, et M. Grégoire, avaient cessé leurs visites. Un mercredi matin, entre autres, le vicomte avait l'air tellement soucieux, que Barberine le crut souffrant et parla d'envoyer chercher le médecin ; mais il la rassura en souriant du bout des lèvres, et sortit, lui disant qu'il irait la retrouver à la promenade vers trois heures. Barberine, ce jour-là, se demanda pour la première fois s'il était fidèle ; si son trouble, ses rêveries, ne cachaient pas quelque trahison. A la douleur qu'elle ressentit alors, elle put mesurer l'étendue de son amour. Accablée par le doute, elle résolut aussitôt d'éclaircir ses soupçons. Elle quitta donc le chalet une demi-heure après lui, et, décidée à *tout savoir*, elle se dirigea vers la *Maison de conversation*.

Elle avait remarqué qu'il sortait de là, chaque jour, lorsqu'il venait la retrouver dans l'*allée des boutiques*, et que la princesse Mélédine en sortait également, quelques instants après lui. La première fois, Barberine lui avait demandé s'il avait joué. Il lui avait répondu non, mais d'un

air assez maussade. C'était donc pour rencontrer cette femme qu'il allait au jeu? D'abord, elle le chercha dans l'avenue. Il n'y était point. Elle rencontra La Gruelle, lequel lui dit ne l'avoir pas aperçu. Elle continua à marcher, traversa l'*allée des boutiques*, passa, repassa plusieurs fois de suite devant le péristyle de la *Conversation*, et, retenue par une sorte de fausse honte, n'osant pas entrer seule dans la salle de jeu, espérant vaguement qu'il n'y était pas, et qu'elle allait le voir arriver, sans penser à mal et flânant, elle s'assit au pied de l'orchestre situé vis-à-vis de la porte, et, afin de se donner une contenance, tira d'un petit sac qu'elle portait au bras son *nécessaire à ouvrage*, et se mit à travailler. Mais elle était trop agitée pour manier adroitement son aiguille; sa main tremblait en coupant son fil, et elle se piquait les doigts. Les gens qui passaient la regardaient. On ne comprenait pas qu'elle fût là toute seule. Il y eut un jeune homme, entre autres, qui, tournant de loin autour d'elle, attachait sur elle, à la dérobée, des regards ardents et timides: c'était le prince Rogatchef. Irritée de la curiosité dont elle était l'objet, dépitée de ne rien apprendre, elle se décida enfin à avoir *le cœur net* de ses soupçons; et, replaçant son nécessaire et sa broderie dans son petit sac de cuir, elle se leva, fit quelques pas au hasard, et, tout à coup, avec

la résolution de la jalousie, elle entra dans le grand salon.

Il y avait, comme d'habitude, un grand nombre d'hommes debout autour de la table de roulette. Elle s'approcha ; on lui fit place. Elle enveloppa le groupe d'un regard : son amant n'était pas là. Elle sentit alors son cœur se dilater voluptueusement, se reprocha ses doutes, et, souriant, fit quelques pas vers la porte. Mais un murmure confus, qui venait d'une seconde salle communiquant avec la première, attira son attention. Il y avait aussi une table de jeu dans cette salle, et beaucoup de monde allant et venant de côté et d'autre. Elle y entra.

Elle le vit aussitôt. Il se tenait debout auprès de M. Grégoire, qui, les cartes en main, taillait gravement le trente-et-quarante. Il avait le poing appuyé sur la table, à côté d'une petite liasse de billets de banque. La princesse Mélédine, assise en face de lui, le regardait. Mais lui, préoccupé, les sourcils contractés, suivait de l'œil anxieusement les cartes que le croupier jetait sur la table. Plus vite que le capitaine Ducroquet, debout à son poste, il comptait, au fur et à mesure de leur émission, le nombre des points. Et, quand il avait perdu, et que son enjeu, attiré par le râteau, allait s'enfouir dans la *masse* de la banque, il souriait d'un sourire amer et poussait une sourde exclamation.

Barberine sentit s'envoler ses soupçons. Il

lui avait suffi d'un coup d'œil pour tout voir et tout comprendre. C'était le jeu qui avait attiré là Saint-Bertrand, et non la princesse. Dans sa joie, et poussée aussi par le désir de voir jouer, — on sait qu'elle éprouvait une enfantine curiosité pour cette chose attractive, — elle s'approcha de son amant, lui toucha le coude, et passa familièrement son bras sous le sien. Pour lui, il s'était à demi retourné au contact de la main de la jeune femme; mais il ne parut point étonné de la voir. Il était tout au jeu. Il ne lui parla pas. Il avait commencé par gagner; maintenant il perdait; et, comme il jouait le maximum, c'est-à-dire six mille francs par coup, M. Grégoire lui adressait des regards de reproche et levait les épaules. Mais le vicomte paraissait s'en soucier peu.

Une chose intéressait la galerie: c'est que la princesse Mélédine jouait contre Saint-Bertrand. Elle pontait six mille francs par coup, comme lui, attendant qu'il eût placé son enjeu sur une couleur, pour poser le sien sur la couleur opposée. L'argent que Saint-Bertrand perdait ne profitait donc pas à la banque, mais à la princesse; et, froide, patiente, avec son masque de bronze et sa bouche fermée, elle attachait implacablement sur lui son œil de *jettatore*, comme si elle se fût senti le pouvoir de *lui porter malheur*. Saint-Bertrand, cependant, mal à l'aise sous cet œil faux, cherchant en vain à l'éviter, y revenait

toujours et lui renvoyait des éclairs de haine. Ou eût dit une hyène et une panthère posant la griffe sur une même proie, et se regardant.

Barberine comprit bientôt que la partie était sérieuse. — Si elle n'avait pas vu les billets de banque entassés sous la main de son amant s'envoler rapidement, les uns après les autres, sa pâleur lui aurait montré surabondamment le supplice qu'il endurait. Elle demeura, d'abord, comme interdite. L'expression du visage de la jeune femme était celle d'un enfant qui, avançant la main pour cueillir une fleur, aperçoit tout à coup la tête affreuse d'une vipère se dressant au-dessus du calice. Alors, elle voulut fuir, arracher celui qu'elle aimait au danger qui était là, présent, menaçant! Mais lui, débarrassant son bras avec un geste de fatigue, lança de nouveaux billets sur la table. Elle sentit que toute représentation était inutile, et, terrifiée par ce qu'elle voyait, elle ne bougea plus.

Le hasard, en ce moment, s'amusait à dérouter les calculs des joueurs. La noire passait, puis la rouge. Impossible de rencontrer une seule série, même de trois coups. Saint-Bertrand, gêné par le regard de la princesse, jouait sans méthode, poursuivant une réussite insaisissable. *Il courait après son argent*, comme on dit en argot de tripot. Quelquefois, pour tâter la chance, il se contentait de risquer un louis. Il gagnait alors. Aussitôt, se croyant enfin sur la piste d'une

série, il mettait devant lui six mille francs, et perdait; et la galerie s'exclamait. A mesure que la liasse de billets s'amincissait devant lui, celle de la princesse enflait à vue d'œil. Ce combat muet que se livraient ces deux ennemis, par-dessus la tête des croupiers qui s'en irritaient, avait des péripéties assez étranges. Ainsi, trois fois le vicomte fut réduit à son dernier billet de mille francs, et trois fois, en quelques minutes, il regagna ce qu'il avait perdu. La dernière fois, il éprouva la tentation soudaine de se retirer. Barberine l'en sollicitait d'une voix suppliante. Mais l'orgueil du vicomte était engagé. Il voulut triompher de cette femme si calme, qui gagnait et perdait avec une égale indifférence. Alors, comme un soldat blessé qui retourne au feu avec l'impétuosité de la rancune, il rejoua, lutta dix minutes, et perdit tout ce qu'il possédait.

Pendant tout le temps que dura ce duel singulier, le bon Grégoire, désespéré, faisait des vœux secrets pour Saint-Bertrand. Mais ses vœux étaient superflus, et ce fut lui qui, finalement, consomma sa ruine de ses propres mains. Tout en tirant ses cartes, il adressait à Barberine des regards de pitié qui disaient: „Il va tout perdre. Emmenez-le donc!“ Quant au petit capitaine, il poursuivait, à part lui, sa martingale idéale, et, calculant qu'il avait déjà hypothétiquement gagné trente mille francs, il grommelait entre ses dents: „Que ne m'a-t-il écouté! notre

fortune, à tous deux, serait bientôt faite!“ La Gruelle, qui venait d'arriver là, jouait aussi et gagnait. Il en était de même du prince Rogatchef. Ce dernier, tout en jouant, attachait ses yeux sur les yeux de madame Mélédine. On eût dit qu'ils avaient un intérêt commun à ruiner le vicomte. Le fait est qu'au moment où ses derniers billets furent entraînés par le râteau, ils échangèrent un regard de triomphe. Mais personne ne le remarqua.

Cependant Barberine avait fini par deviner l'antagonisme de son amant et de la princesse. Ne sachant à quelle cause l'attribuer, et la jalousie lui rentrant au cœur, elle s'imagina qu'il y avait eu entre eux, autrefois, une intrigue; que la princesse avait été quittée par Saint-Bertrand, et qu'elle s'en vengeait. La haine qu'elle avait vouée à cette femme s'en accrut. Elle prit, en quelque sorte, pour son propre compte une part dans le duel, et, au moment où elle vit Saint-Bertrand, suivant de l'œil son dernier enjeu et tâtant vainement ses poches, un étrange projet lui vint à l'esprit, et, se dégageant de la foule, elle se retira à l'écart, dans un coin de la première salle, pour le mettre à exécution.

Les cartes étant épuisées, il y eut dans le jeu une sorte d'entr'acte. Cependant Saint-Bertrand demeurait debout à sa place. Il savait qu'il ne possédait plus rien, et il n'attendait rien du jeu, ni des autres, ni de lui-même; mais, comme

un homme foudroyé, il restait là où le tonnerre l'avait frappé; un nuage était devant ses yeux, et il eût suffi du doigt d'un enfant pour le faire tomber sur la table. Tout le monde le regardait en silence. On se demandait s'il allait jouer encore, s'il avait encore de l'argent, si la banque lui ferait crédit. Tout à coup, M. Grégoire, ayant fini de mêler les cartes, les fit couper à son voisin, et, promenant leurs regards autour d'eux, les croupiers prononcèrent la phrase traditionnelle:

— Messieurs, faites le jeu.

Justement, en ce moment, Barberine rentrait dans la salle du trente-et-quarante. Il ne lui avait fallu que deux minutes pour tirer ses ciseaux de son nécessaire à ouvrage, couper les fils qui fermaient les poches de sa robe, et regagner sa place derrière Saint-Bertrand. Le vicomte était toujours debout en face de la princesse. Il avait encore une main appuyée au bord de la table, son autre main pendait à son côté. Le joueur *décavé* est toujours un peu ridicule, et il le sait. Il souffre dans son amour-propre autant, au moins, que dans sa cupidité. Perdre, c'est être vaincu, c'est se montrer inférieur à celui qui gagne; et avoir l'habitude de perdre donne au joueur une sorte de honte. Il se sent alors dans la piteuse situation d'un renard qui se serait fait prendre, plusieurs fois de suite, au même piége. Aussi le plaint-on peu, et raille-t-on sa déconvenue.

La galerie souriait donc en regardant Saint-Bertrand, qui ne bougeait pas, tandis que les autres joueurs faisaient leurs mises. Tout à coup, au moment où M. Grégoire soulevait la première carte, le vicomte sentit une liasse de papiers soyeux glisser dans sa main. Il se retourna, contractant les doigts, éperdu, avec une étrange dilatation de cœur, et rencontra le regard de Barberine. Il frémit alors et comprit; mais il n'hésita qu'un instant.

— Maximum! s'écria-t-il au moment où la carte tombait sur la table.

Et il plaça les billets de Barberine sur la rouge. Ils étaient justement au nombre de six.

— Maximum! dit en même temps la princesse.

Et elle mit son enjeu sur la noire. Le croupier retourna d'abord trente-huit pour la noire, puis quarante pour la rouge. Saint-Bertrand perdit le premier coup.

Mais cela ne le découragea pas. Il avait déjà dans les mains d'autres billets. Sans réfléchir à l'action qu'il commettait, n'ayant plus dans le cœur qu'un désir, celui de triompher de son adversaire il était ivre de fureur, bien que son maintien fût très-calme, et il eût certainement offert sa vie comme enjeu, si la banque en avait eu que faire et si Barberine ne lui en eût fourni un meilleur. Pâle, comme si tout son sang se fût échappé de ses veines en même temps que l'argent de ses doigts, les narines dilatées, les yeux

cernés, la bouche sèche, il éprouvait une rage froide qui l'eût tué sur place, s'il avait été moins robuste et si son indomptable volonté ne l'eût soutenu. Barberine, espérant toujours qu'il finirait par *se rattraper*, lui donnait constamment de nouveaux billets de banque.

— C'est moi qui l'ai entraîné là, se disait-elle, c'est à moi de le sauver.

Cependant elle se désespérait de voir ses poches se vider avec tant de promptitude. Trente mille francs avaient déjà passé de ses mains dans celles de madame Mélédine, et elle voyait approcher avec terreur le moment où il ne lui resterait plus rien.

La fin de la partie fut intéressante. La Gruelle, le comte de Perche, Hector, le prince Rogatchef, et d'autres personnes encore, jouant toutes le même jeu que madame Mélédine, la banque se ruinait en même temps que Saint-Bertrand. Le petit capitaine poursuivait toujours son infructueuse martingale infaillible, et lui aussi continuait à gagner — hypothétiquement — des sommes folles. Tout le monde rayonnait donc de sourires autour de la table, excepté le vicomte et les croupiers. Le malheureux, de moins maître de lui-même, pontait toujours au hasard, désespéré par les caprices de la rouge et les tergiversations de la noire. Il était dit qu'il ne rencontrerait pas une seule série ce jour-là. Les deux couleurs se succédaient avec une sorte de régularité rail-

leuse ; et la princesse, comme un Indien sur une piste suivant son ennemi pas à pas, profitant de toutes ses fautes, l'acculait lentement au bord de l'abîme. Mais elle ne sourcillait pas, et, le regardant toujours dans les yeux, elle empilait tranquillement devant elle les débris de sa fortune.

La situation devenait critique, car Saint-Bertrand perdait de plus en plus. Dix-huit nouveaux billets de mille francs étaient sortis des poches de Barberine. Mais, comme s'il eût jugé son trésor inépuisable, le vicomte lui tendait toujours les deux mains. La pauvre enfant avait un peu envie de pleurer en assistant à ce désastre. Son visage avait d'abord été rouge, puis il était devenu très-pâle. Elle apprenait à ses dépens, et cruellement, qu'il ne faut pas toucher au jeu. Le petit prince ne la perdait pas un moment de vue. Il soupirait en la regardant, comme si, seul dans toute l'assemblée, il eût su que l'argent qu'elle donnait à Saint-Bertrand n'était pas à lui, mais à elle. Quant à La Gruelle, il frappait la table à grands coups de poing, et riait à se déchirer les poumons. Hector avait l'air ahuri. Le comte de Perche demeurait calme. Et les croupiers se regardaient entre eux, consternés, comme des gens habitués à battre les autres et qui se sentent roués de coups.

Saint-Bertrand perdit six mille francs de plus, et Barberine lui passa ses derniers billets, sans rien dire. Il les plaça sur la noire et perdit

encore. Alors il lui tendit les mains, fiévreusement, comme s'il eût été certain que la noire allait passer cette fois; les croupiers attendaient; la princesse regardait; il se fit un très-grand silence, et l'on entendit Barberine qui disait:

— Je n'en ai plus.

Le comte de Perche les emmena. Quand ils furent arrivés sous le péristyle, la lumière qui les aveuglait leur fit fermer les yeux à tous les deux. Les paupières de Saint-Bertrand étaient enflammées comme au contact d'un fer rouge; celles de Barberine étaient humides. Ils s'en allèrent cependant, essayant de faire bonne contenance; mais ils ne traversèrent pas l'*allée des boutiques*, plus que jamais encombrée de monde. Ils prirent l'avenue de gauche, où ne passe personne. Et pendant qu'ils cheminaient vers leur maison, sans parler, madame Mélédine se levant, les mains pleines de billets de banque, disait au prince Rogatchef:

— Maintenant, aidez-vous, mon cher, et le ciel vous aidera!

V

La même cause produit des effets différents.

Pendant la durée du trajet de Bade au chalet de Lichtenthall, Saint-Bertrand ne prononça pas une syllabe. Il était littéralement écrasé. Barberine lui avait pris le bras et le regardait en silence. Le désespoir de son amant lui avait déjà fait oublier sa propre mésaventure. Elle soupirait à petit bruit.

— Ah! mon Dieu! mon Dieu! se disait-elle, qui m'aurait fait prévoir cela ce matin? C'est moi qui suis la cause de ce désastre. Mais pourquoi se désole-t-il? Ce n'est que de l'argent perdu, après tout!

Puis elle réfléchissait en marchant, et recommençait à discuter avec elle-même.

— Jamais je ne l'aurais cru capable d'un tel accablement. Il est donc ruiné? Il n'a donc plus rien à lui, comme on l'avait dit à Gaskell? Mais alors que va-t-il devenir?

Et soudain, elle se mit à le plaindre et à l'aimer davantage. Que d'autres, à sa place, se seraient trouvées plus à plaindre que lui!

Elle n'osait lui parler. Il avait l'air de tant souffrir, qu'il lui faisait peur. Terrifié surtout

par la répétition d'une même catastrophe, et ne se sentant plus, comme au bal du comte de Perche, sous les yeux du monde, au lieu de réagir orgueilleusement, de faire bonne contenance, il s'abandonnait lâchement. L'expression de son visage n'était pas celle d'un malheureux que l'on torture, mais celle d'un homme qui se sent devenir fou. Il allait devant lui, machinalement, ne sentant ses pieds ni ses jambes. Barberine espéra que la marche finirait par le distraire, et elle reporta sa pensée sur les circonstances de l'événement.

— Comme elle le haït, cette femme! se disait-elle. Et pourquoi? que lui a-t-il fait? Et ce prince qui semblait s'entendre avec elle... Pourquoi donc me regardait-il ainsi?

Quand ils furent arrivés au chalet, Saint-Bertrand alla se jeter sur un divan, et, là, pâle, les yeux secs, renversé sur le dos, une main contractée dans les cheveux, sous la tête, l'autre pendante, il demeura silencieux; mais son silence était plein de menaces, et les pensées tourbillonnaient follement dans son cerveau. Barberine s'approcha de lui, s'assit à terre sur un coussin, lui prit la main, et, se décidant enfin:

— Arthur, parle-moi, lui dit-elle. Je t'en supplice, ne te désole pas ainsi. Je le vois bien, c'est à cause de moi que tu souffres. Mais cela n'en vaut pas la peine. Qu'est-ce que cela me

fait, cet argent! Je n'y tenais pas; je n'en ai pas besoin. Tu le sais bien.

Et elle osa ajouter, avec un courage de femme:

— Sois tranquille: j'aurai bien vite regagné ces soixante mille francs. Il ne me faudra pour cela que quelques pirouettes. Tu vas voir comme je vais travailler! Quels succès je vais obtenir! Va, *nous* ne manquerons jamais de rien. Et, d'ailleurs, reprit-elle en rougissant de sa hardiesse, c'est bien fait! le bon Dieu m'a punie. Tu as fait ce que tu as pu pour m'empêcher d'aller au jeu, toi. Mais je suis une sotte! j'ai voulu jouer. Eh bien, j'ai perdu; me voilà corrigée, je ne recommencerai plus. Toi, tu as perdu aussi *ton* argent; mais c'est moi qui ai perdu le mien. N'était-ce pas pour moi que tu jouais? J'aurais joué sans toi. J'ai joué, déjà, sans que tu le saches. Ainsi, ne te fais pas de reproches, mon cher Arthur.

Disant cela, elle se leva et lui jeta les bras au cou.

Mais il ne lui rendit pas son baiser. Il avait toujours l'air égaré.

— Elle aussi! se disait-il. C'était pourtant assez de Wanda et de Rogatchef...

Et il la regardait avec stupeur, presque avec colère.

En effet, elle aussi maintenant lui représentait une honte. Et son orgueil saignait d'autant plus qu'il comprenait la délicate intention de ses

paroles. Il l'aurait volontiers battue, si elle avait pu comprendre cette action.

Un autre, un honnête homme, accidentellement détourné de la probité, s'il avait été à sa place, se serait dit:

— Je suis puni par mon propre vice. A chaque pas que je fais, je m'enfonce dans un bourbier. Tout est leçon pour moi. Rien ne me profite. J'ai voulu vivre d'une existence que j'avais à peine le droit de souhaiter. Existence inutile aux autres, sans honneur pour moi, n'engendrant que la satiété et le dégoût de moi-même! Existence stupide! Et, pour goûter les plaisirs enfiellés de cette vie de brute, je me suis vu forcé de déployer cent fois plus de courage, de patience, d'habileté qu'il ne m'en eût fallu pour conquérir une place honorable parmi les heureux... Les heureux ne sont pas ceux qui luttent perpétuellement pour atteindre un but honteux ou puéril: qui passent leurs jours à ruser comme des lièvres, ou à convoiter bêtement comme des envieux. Les heureux sont les gens qui obéissent au devoir, qui ne font pas de transactions avec leur conscience, et peuvent aller partout, le front haut, sans craindre de rencontrer un de ces terribles regards qui vous disent: „Tu as mal agi!“ Non-seulement j'ai donc manqué d'honnêteté, mais j'ai manqué d'intelligence. J'ai semé le mal, croyant moissonner le plaisir, et c'est le désespoir que j'ai récolté.

„Mais je suis homme, et ne manque pas de courage. Il n'en faut que bien peu à celui qui veut racheter son passé. Efface donc ton passé. Change de route, misérable! Pour la première fois de ta vie, tourne la face du côté qui n'a jamais vu que tes talons. Regarde cette chose qui te causait une peur d'enfant: le travail. Le travail sans lequel l'existence humaine n'est rien qu'ennui, dégoûts, satiété, maladie. Travaille donc. Et sévèrement. Sois patient! Apprends quelle est la valeur d'une pièce d'argent honorablement gagnée. Connais le plaisir de manger un morceau de pain bien acquis. Et sache souffrir. La souffrance est à l'âme comme sont les amers au sang de l'homme: elle la purifie. Ces facultés que la nature t'a données, qui jusqu'ici n'ont servi qu'à l'assouvissement de tes passions, dirige-les dans le sens du bien. Tu ne jouiras plus alors, il est vrai! Tu ne brilleras plus dans la troupe des oisifs! Ces gens désœuvrés, de peu de mérite, qui sont aux sociétés humaines comme les frelons aux ruches des abeilles, ne te citeront plus comme un modèle de goût, d'élégance, de bon ton. Et aussi on ne te verra plus, charmant mannequin, t'accouder à l'angle d'une loge de spectacle, pour te faire regarder par les jeunes femmes! Et enfin, tu ne seras sans doute plus un objet d'admiration pour les sots. Mais tu te délivreras à jamais de ces angoisses qui te torturent, et, à leur place, tu connaîtras cette satisfaction qui console de tous

les chagrins, — qui console de la vie elle-même: — l'estime de soi."

Malheureusement, la conscience humaine n'est pas *une*. Elle varie en raison de l'éducation et du caractère de l'individu. Elle ne parle pas la même langue à l'âme élevée ou grossière, vaillante ou timide, éclairée ou bornée. Pour chacun, elle est une lumière; mais tous n'en peuvent soutenir l'éclat. Cette faculté, presque divine, par laquelle tout homme se connaît et se juge, pousse les gens à des actes bien différents. Aux uns, momentanément fourvoyés et qui ont l'âme droite, elle dit:

— Tu t'es trompé, retourne en arrière!

Aux autres, qui ont l'âme faussée, elle tient le stupide langage de la rancune.

Elle dit:

— C'est vrai, tu t'e strompé; mais il est trop tard pour t'amender. Poursuis ton chemin.

L'âme de Saint-Bertrand était de ces dernières. Et il est bon de connaître la viduité de ces âmes. Quelles que soient ses qualités extérieures, le roué est toujours un pitoyable raisonneur. Le cœur droit seul fait le bon sens. Il se disait donc, s'excitant lui-même avec rage:

— C'est fini! tu es plongé trop avant dans la fange. Quoi que tu fasses, tu ne parviendras pas à t'en tirer. C'était assez de Wanda. C'est trop de Barberine. La mesure est comble. Accepte ta honte... subis-la, comme un accident.

„Et maintenant, sois conséquent. Mets d'ac-

cord ta conduite avec la fatalité qui te violente. Aimer est une chose noble. Cela ne t'est plus permis. Tu vas cesser d'aimer Barberine. Pas de transaction! pas de faiblesse! Tu ne l'aimes déjà plus.

„Réfléchis donc: malgré toi, tu remets toujours les pieds sur le même sentier. Tu es fait pour marcher là, et nulle autre part. Le jeu te tient comme un vice. L'exploitation des femmes, cette action, la plus basse, la plus méprisable, antisociale, antihumaine!... maintenant elle n'a plus rien d'effrayant pour toi. Elle est devenue pour toi *une habitude*. L'habitude, pour l'homme, c'est comme la glu pour l'oiseau. Plus il veut s'en débarrasser, plus il s'y empêtre. Tu ne sortiras pas plus de la glu de ton habitude que du filet de ton vice, pauvre bestiole! Et cet argent honteux, ce sale argent, ne te produit rien. Le jeu te l'a toujours repris. Il te le reprendra toujours. C'est le châtiment! Il y a un proverbe là-dessus: „Ce qui vient de la flûte retourne au tambour."

— Eh bien, après?

En proférant cette bravade, son âme se tournait tout entière vers le ciel, comme si, dans sa démence, elle eût compté sur un châtiment immédiat. Et, comme le ciel ne tonnait pas, il haussa les épaules et continua ses divagations:

— C'est un défi, se dit-il. C'est bon! j'irai plus avant. Jusqu'à présent, ma conscience, cette radoteuse, ne parle que de la mort d'un imbécile

et de l'exploitation de deux femmes. Je m'en vais lui fournir de plus belles occasions de discourir. J'accepterai tout, jusqu'aux moyens les plus ignominieux, les plus lâches! — en est-il donc de plus lâches, ô ciel! que ceux employés ici? — Eh! qu'est-ce que je veux, après tout, sinon de vivre! Tant pis pour moi, si je suis condamné à vivre ainsi!

C'est ainsi que, lui qui avait été jusqu'alors si maître de soi — il avait suffi d'un événement pour le faire sortir de son naturel — il s'enfonçait dans sa folie et dans sa rage. Mais, tout en divaguant, comme font les gens en colère, il demeurait très-clairvoyant. De même que l'ivrogne commence sa ridicule destinée par le vin et la termine par l'absinthe, après avoir débuté dans la vie par des méfaits, il entrevoyait devant lui des choses infâmes, des crimes peut-être, tout au bout; et il osait les regarder. Cependant, s'étant cuirassé l'esprit de sophismes, avec cette résolution qui ne lui avait jamais fait défaut, il se mit tout à coup à chercher le moyen de sortir d'embarras. Il se fit dans sa pensée une rupture violente et soudaine. Il ne s'excitait plus, déjà, à mal faire; il examinait froidement les causes de sa ruine, afin d'en conjurer les suites, s'il se pouvait.

— Voilà une singulière répétition du même événement! se dit-il. Aujourd'hui, comme il y a quatre mois, je perds tout ce que possède, en présence de ce Rogatchef. Mais il n'y a plus de

service possible entre nous. Il a tout oublié, lui; c'est naturel. Je lui parlerais du passé, il nierait. En effet, où est la preuve du passé? Et, d'ailleurs, le passé n'a-t-il point été payé? Mais quelle étrange chose que la haine de cette Mélédine! Je ne l'ai pourtant jamais vue. Elle me hait donc, comme cela d'instinct? Elle m'a donc ruiné, pour le plaisir? Non. Il doit y avoir *quelque chose* entre elle et moi. Mais quoi? Sa haine serait-elle de l'amour? Il est certain qu'on ne se met pas, sans motif, à regarder les gens avec des yeux de vipère. Mais quel est son motif, à cette buveuse de poison? Pardieu! c'est une sommation que sa conduite. Après son équipée de ce matin, elle doit m'attendre, j'en jurerais. Mais que peut-elle me vouloir?

Parlant ainsi, avec lui-même, il s'enfonça sur les coussins du canapé, ferma les yeux, rêva encore; puis il se dit:

— Ce soir, je le saurai.

Cependant Barberine, qui, le cœur gros, assistait aux atroces débats de cette pensée, sans les entendre, Barberine, soutenue par son amour et son dévouement, voyant son amant fermer les yeux, espéra que le sommeil allait calmer son désespoir. Alors elle se leva, tira les rideaux devant les fenêtres, et, se penchant sur sa face pâle, elle dit, avec un soupir:

— Comme il souffre!... Pauvre garçon!

VI

Qui va chercher de la laine s'en revient tondu.

Quand le soir fut venu, Saint-Bertrand, à qui il avait suffi d'une heure de sommeil pour rentrer en possession de lui-même, demanda à Barberine si elle était disposée à sortir. Mais la jeune femme éprouvait à son tour le contre-coup des émotions de la matinée. Elle se sentait maintenant sans force et sans courage.

— Va prendre l'air, lui dit-elle, cela te fera du bien. Moi, je garderai la maison.

Et, comme son amant lui tendait la main, elle se leva, et lui passant un bras autour du cou:

— Tu ne vas pas retourner au jeu, n'est-ce pas? ajouta-t-elle d'une voix suppliante.

— Enfant! comment veux-tu que je joue? répondit-il. La banque, ici, ne fait pas crédit aux joueurs.

Ces mots rassurèrent Barberine, et elle le laissa partir.

Il avait alors retrouvé son sang-froid. Humilié de s'être ainsi laissé dominer par les événements, il souriait avec mépris au souvenir de sa récente colère. Lentement, avec le calme qui

avait toujours accompagné ses actions, sans remords de ce qu'il allait faire, il se rendit, à pied, de Lichtenthall à la station des fiacres. Il faisait nuit quand il y arriva. Il monta dans un fiacre et dit au cocher de le conduire à Steinbach. Mais, avant de partir, le cocher se dirigea vers la première boutique de l'avenue pour allumer ses lanternes. Cette boutique était occupée par un marchand de dessins. Il y avait un jeune homme auprès du comptoir, caché aux regards par la devanture. Il s'occupait ostensiblement à feuilleter des albums, et, secrètement, à guetter les gens qui passaient. C'était le prince Rogatchef.

Il avait vu Saint-Bertrand monter dans le fiacre. Quand le cocher entra dans la boutique, il lui demanda „s'il allait loin?"

— Pas plus loin que Steinbach, monsieur, répondit le Badois d'un air simple.

Rogatchef, à ces mots, ne put retenir un sourire. Et quand le cocher, montant sur son siége, eut lancé ses chevaux sur la route de gauche, dans la direction de Steinbach, le prince quitta sa cachette et s'achemina, par la route de droite, vers le chalet de Barberine.

Nous accompagnerons d'abord Saint-Bertrand.

Après une demi-heure de marche, le fiacre dans lequel il était monté s'arrêta, et, dès qu'il eut mis pied à terre, le cocher lui indiqua, du bout de son fouet, une maison située à vingt pas de la route et à demi cachée sous les ar-

bres. Un grand jardin l'entourait. Il était bordé d'une haie vive, et, au milieu de son côté le plus étroit, s'ouvrait une porte en bois, à claire-voie. Au moment où le vicomte approcha de la porte, il tombait une petite pluie fine, la lune n'était pas encore levée, et l'obscurité s'étendait à travers le ciel et sur la terre. En touchant la porte des mains, il s'aperçut qu'elle était entre-bâillée. Alors il la poussa doucement et mit le pied dans le jardin.

Le jardin était planté de grands arbres, très-espacés, et entre chacun d'eux il y avait des massifs de fleurs. Il contourna quelques-uns de ces massifs, se dirigeant lentement et les bras tendus vers une lumière qui brillait au haut d'un perron, dans un large vestibule. Mais il ne voulait pas entrer dans la maison avant de l'avoir examinée. Il s'arrêta donc à vingt pas du perron, puis il tourna vers la droite, se tenant toujours à distance. Les murs étaient tapissés, du haut en bas, de plantes grimpantes, et, vers le milieu du côté que longeait Saint-Bertrand, une lueur affaiblie se jouait à travers les feuilles. Cette lueur l'attira. Il s'approcha. En écartant des mains les rameaux humides du lierre et de la vigne vierge, il vit qu'elle s'échappait d'une petite fenêtre grillée et placée à hauteur d'appui. Alors il s'approcha davantage encore, posa les coudes sur l'appui de la fenêtre, avança la tête. Voici ce qu'il avait devant lui:

Une chambre, mais une chambre singulière, plus longue que large. Les quatre murs, comme le plafond, étaient matelassés et recouverts d'un cuir souple, gaufré, d'une teinte blonde, et rehaussé de palmes d'or. Un tapis très-épais, de couleur sombre, s'étendait sur le parquet. En face de la fenêtre, une couchette de maroquin, large et très-basse, avec des coussins orientaux, ronds, brodés également en maroquin, était accotée au mur. Et sur cette couchette la Mélédine allongée, le coude sur une pile de coussins, la tempe dans la main, les cheveux à demi défaits, fumait, en souriant, au souvenir de je ne sais quoi de cruel.

Son costume était bizarre et tout d'une pièce. Il consistait en une grande robe en satin d'un jaune mat, damassé, à palmettes en relief, qui lui serrait le cou et les poignets, de telle sorte qu'on ne voyait pas le moindre chiffon de linge ou de dentelle sur sa personne. Ses cheveux noirs et luisants s'appuyaient par grosses tresses sur le sommet de son corsage, et l'extrémité de ses jambes, chaussées de bas de soie bleuâtres, sortait de sa large robe. Elle avait les pieds découverts, ses mules de peau noire étant tombées sur le tapis.

La fumée de la cigarette qu'elle portait à ses lèvres l'enveloppait d'un nuage. Auprès d'elle, par terre, sur un plateau de laque rouge, il y avait deux carafons à monture d'argent, un go-

belet de vermeil, et une sébile chinoise remplie de tabac. Une haute glace de Venise, posée debout sur le tapis, en face de la couchette, reflétait son visage. Une table d'ébène, chargée de livres, s'élevait dans un angle de la pièce. Des siéges de cuir, peu nombreux, étaient disséminés à droite et à gauche, et la lampe de bronze qui descendait du plafond avec son immense abat-jour, projetait une vive lumière sur le tapis.

Un air chaud, fortement saturé de musc, émanait de cette chambre, et affadissait le cœur de Saint-Bertrand. Cependant il restait devant la fenêtre, étudiant avec attention le visage de la princesse, qui, ne se sachant point épiée, bâillait, se grattait la racine des cheveux du bout de l'ongle, portait sa cigarette à sa bouche et lançait par les narines des flots de fumée. Avec ses pommettes renflées, son nez écrasé, ses larges oreilles en saillie, ses yeux verts, son teint mat, et son costume oriental, elle avait l'air d'une statue d'or et de basalte étendue sur un tombeau. Les dents serrées, le corps immobile, les yeux mouvants, concentrée dans une violente méditation, elle fumait machinalement, — attrayante et terrifiante en même temps, — comme ces plantes exotiques dont les larges et belles fleurs recèlent un poison subtil.

Quand il l'eut attentivement examinée, Saint-Bertrand s'écarta de la fenêtre.

— Elle m'attend! se dit-il.

Il chercha aussitôt comment il pourrait pénétrer dans la maison sans être aperçu. Auprès de la fenêtre, il y avait sur le mur une place entièrement dégarnie de feuillage. Il s'approcha, se baissa, avança les mains, et toucha le panneau d'une porte. La clef sortait de trois doigts de la serrure.

— Elle a tout prévu! dit-il encore. Oh! c'est une femme très-intelligente!

Et il se mit à sourire avec amertume. Puis, posant la main sur la clef, il hésita un instant, et promena dans le jardin un long regard. Il ne vit rien que les arbres lentement remués par le vent. La lune s'était levée et projetait obliquement de grandes lames d'argent entre les troncs des sapins. La pluie avait cessé de tomber. Les feuilles s'égouttaient sur les herbes; et, de loin, on entendait les rumeurs confuses de la forêt, puissantes comme celles des flots traînés sur le sable.

La lueur de la lune frappait en plein le visage de Saint-Bertrand. Il tourna la clef doucement, poussa la porte, qui tourna sans bruit, sur ses gonds huilés, entra; le pêne claqua dans la serrure. A ce bruit, la Mélédine tressaillit, mais elle ne bougea pas. Ses yeux seuls se portèrent vers celui qui venait de pénétrer si cavalièrement chez elle. Pour lui, il se tenait debout sur le seuil, en souriant. Elle se mit à sourire aussi, avec une expression de triom-

phe. Puis, de la main, elle lui fit signe d'approcher.

Il s'avança, posa son chapeau sur la table, poussa du pied un tabouret auprès de la couchette, et s'assit un peu de côté, de telle sorte qu'il avait un genou à terre. Il ne restait alors plus rien, sur son visage, des angoisses qui l'avaient récemment torturé. Jeune, beau, souriant, l'air modeste et vainqueur, il se sentait à l'aise; il paraissait heureux. N'était-il pas certain de réussir? Qui lui avait jamais résisté? La Mélédine n'avait rien, d'ailleurs, qui sentît la pruderie. Elle le regardait, de tout près cette fois, en ouvrant faiblement sa bouche aux lèvres minces. On eût dit qu'elle l'admirait. En effet, jamais elle n'avait contemplé de plus belle image. Et il y avait tout un monde d'espoir dans ses yeux.

— Je viens... un peu sans façon, vous voyez, madame... mais enfin je viens pour faire ma paix avec vous, dit-il d'une voix douce et câline.

Elle rit de son rire méchant et répondit:

— Que n'êtes-vous venu plus tôt!

— Je ne regrette pas ce que me coûte cette visite, reprit-il après un moment de silence. Dieu m'est témoin que, s'il l'eût fallu, je l'eusse payée un plus haut prix.

Elle fit semblant d'être offensée, et, avec une voix un peu aigre:

— Comment, un plus haut prix?

— Je veux dire... payée de mon sang.

— Vraiment ? Vous êtes bien aimable.

— Non. Je dis ce que je pense.

— Êtes-vous donc de ces gens qui prennent feu tout de suite ?

— Mais... tout de suite... D'abord, il y a huit jours au moins que je vous connais, que je vous admire.

— Flatteur! Vous m'admiriez si bien, que vous n'avez pas eu l'idée de vous faire présenter à moi par Rogatchef.

— Je n'ai pas osé demander cette faveur au prince. Je le connais fort peu, d'ailleurs.

— Ah!

— Oui.

— Mais vous, madame, êtes-vous donc liée avec lui ?

— Moi ? Pas plus qu'on ne l'est, en pays étranger, avec un compatriote.

Disant cela, elle se renversa sur ses coussins et se mit à rire. Il y eut donc une petite pause dans la discussion. Ils en profitèrent pour s'examiner. Saint-Bertrand était un peu étonné déjà de voir que cette femme eût l'esprit si libre. Elle semblait n'éprouver d'autre désir que de le railler.

— Dites-moi donc, reprit-il tout à coup, croyant l'embarrasser par une apparence de brutalité, pourquoi vous vous êtes amusée à me ruiner ?

La riposte fut inflexible.

— Mais pour profiter de votre ruine.

— Bah! vraiment! pour cela?

— Oui.

— Je croyais, j'espérais du moins qu'un autre motif vous faisait agir.

— Voulez-vous pas que je vous dise que je vous ai gagné votre argent pour vous faire venir ici?

— Cela me ferait plaisir à entendre.

— Je ne vous le dirai pas cependant.

Il y eut ici une seconde pause. Ils se regardèrent encore.

— Il a l'air un peu déconfit, se dit-elle.

— Où diable veut-elle me mener? se dit-il.

Ce fut elle qui l'attaqua cette fois. D'abord, elle le regarda fixement, puis elle rit d'un air un peu méprisant, en levant les épaules.

— A quoi pensez-vous, madame? demanda-t-il.

— A ceci: que les Français ont la langue dorée!

— Ne croyez-vous pas au sentiment qui m'anime?

— Si fait!

— Eh bien, alors?...

— Nous ne sommes sans doute pas d'accord sur la nature de ce sentiment.

Il devint tout à coup sérieux; se crut joué, deviné, se méfia, et dit:

— Qu'entendez-vous par là, madame?

Mais elle lui glissa dans les mains comme un reptile, et, son regard démentant l'inoffensivité de ses paroles :

— Vous voulez me faire croire que vous m'aimez ? Moi, je crois à une simple curiosité de votre part.

Il se rassura aussitôt.

— Franchement, lui dit-il, vous avez tort.

— Comment, tort ?

— Sans doute. Ma curiosité, toute légitime qu'elle est, n'irait pas jusqu'à me pousser chez vous, sans que vous m'y eussiez invité.

— Alors, c'est donc de l'amour ?

— Mais... oui.

Il avait pris sa main et la caressait.

— Comment voulez-vous que je vous croie ? lui dit-elle. Avez-vous donc le cœur assez vaste pour y loger plusieurs amours ?

— Qui vous dit, madame, que je loge plusieurs amours dans mon cœur ?

— Mais quand ce ne serait que cette charmante sylphide qui ne vous quitte pas.

— Rien ne prouve que je vous aime toutes deux, fit-il en riant.

Sur ce mot, elle prit un air offensé.

— Vous êtes bien hardi, monsieur, de dire que vous me préférez cette femme.

— Je n'ai pas dit cela, madame. Il est certain que, entre elle et vous, il en est une que je préfère.

— Si ce n'est elle, c'est donc moi?

— Pouvez-vous le demander?

Elle l'écrasa d'un regard.

— Depuis que je vous ai ruiné, n'est-ce pas?

Cette parole amena une troisième pause. Saint-Bertrand commençait à trouver la Mélédine *un peu plus forte* qu'il ne l'avait d'abord supposé. Maintenant, il sentait bien qu'il ne pouvait plus être question de galanterie entre eux; mais il voulait savoir ce qu'elle attendait de lui. Il cherchait un nouveau moyen de l'étonner pour lui tirer son secret. Elle ne lui laissa pas le temps de le trouver.

— Ainsi, dit-elle avec une feinte compassion, vous n'aimez déjà plus cette pauvre demoiselle Barberine?

Saint-Bertrand répliqua durement. Le dépit commençait à le mordre, et, d'ailleurs, il éprouvait enfin un certain scrupule de conscience à renier Barberine, en songeant à ce qu'elle avait fait pour lui.

— Pourquoi ne l'aimerais-je plus? répondit-il.

Il croyait fâcher la princesse. Mais elle se mit à rire aux éclats. Il lui dit:

— De quoi riez-vous, madame?

— De vous. Du levain de sincérité qui vous reste au cœur. Je m'en doutais: vous n'êtes pas mûr pour le rôle de séducteur! Vous ferez bien de le quitter.

— Mais...

Elle l'interrompit.

— Allez! fit-elle avec un geste théâtral. Vous étiez fait, monsieur, pour l'existence honnête de la famille. Vous avez toutes les vertus de la bourgeoisie. Croyez-moi, épousez *votre* danseuse, et qu'il ne soit plus question de rien entre nous.

Saint-Bertrand se sentit piqué au vif. Il voulut faire cesser ce badinage. Il comprenait, mieux que jamais, que la Mélédine avait *autre chose* à lui dire, et il voulait le lui faire dire tout de suite. Il se leva et mit la main sur son chapeau.

Mais elle, voyant cela:

— Eh bien, où allez-vous donc? s'écria-t-elle.

— Je vais, madame, suivre votre conseil, épouser *ma* danseuse et faire preuve de vertu.

Elle le rappela:

— Allons, revenez ici. Ici, vous dis-je. Plus près. Là... où vous étiez tout à l'heure: à mes pieds.

Il hésita et reprit sa place.

— Comme vous êtes susceptible! dit-elle.

— N'est-ce pas?

— Oui. Aussi, je ne plaisante plus. La vérité, c'est que je ne suis pas jalouse de mademoiselle Barberine. Je vous crois trop bon goût, d'abord, pour me préférer une danseuse; et puis vous ne seriez pas homme, si vous ne donniez toujours la préférence à la nouveauté.

Ainsi, elle recommençait à le railler. Mais il était redevenu patient.

— Je suis heureux de voir que vous me jugez bien, lui dit-il.

— Tant mieux! Les hommes tels que vous ne sont pas faits pour vivre avec des femmes qui n'ont d'esprit que dans les jambes. Aussi, la... vrai!... ce n'est pas de mademoiselle Barberine, toute gentille qu'elle est, que je pourrais être jalouse. Si les renseignements que l'on m'a donnés sont exacts, et si j'étais assez simple pour vous écouter, j'aurais à redouter une bien autre rivale. Oh! une charmante femme, celle-là!

— Et qui donc? demanda Saint-Bertrand.

— Je parle d'une de mes amies, d'une de mes bonnes amies, de... Wanda.

Saint-Bertrand se leva comme s'il eût été mordu par un aspic.

— Une de vos amies! s'écria-t-il.

— Oui. Pourquoi cela vous étonne-t-il? Ne sommes-nous pas du même monde, presque du même pays?

— Mais... elle ne m'a jamais parlé de vous?

— Belle raison! C'est que, vous connaissant pour un volage, elle craignait que vous ne devinssiez amoureux de moi. Nous nous sommes beaucoup fréquentées à Varsovie, il y a deux ans. De plus, à la fin du mois de mars dernier, passant ici en retournant en Pologne, elle est venue loger chez moi pendant trois jours.

La princesse parlait avec tant de naturel, que Saint-Bertrand se sentit rassuré.

— Ah! vous êtes liées? dit-il.

— Oui, beaucoup. Wanda me fait toutes ses confidences.

Saint-Bertrand ne put dissimuler un sourire.

— Vous riez! dit la Mélédine. Voulez-vous que je vous le prouve?

— Je ne vous en empêche pas.

— Eh bien, approchez-vous, car ceci est grave... C'est Wanda qui est à la tête de la conspiration polonaise.

A ces mots, Saint-Bertrand se rejeta en arrière.

— Quelle conspiration? balbutia-t-il.

— Faites donc l'enfant! répondit-elle. Parce que je suis née en Russie, croyez-vous que je ne sympathise pas avec ces malheureux Polonais, si dignes d'estime? Nous autres femmes, nous ne sommes d'aucun pays, d'aucun parti, si ce n'est du parti des persécutés.

Mais son air démentait étrangement ses paroles. A la voir et à l'entendre, un observateur l'eût comparée à un serpent déployant au soleil sa robe bigarrée pour éblouir et attirer à lui un enfant placé hors d'atteinte.

Saint-Bertrand, sentant arriver un danger, résolut de ne plus parler.

— Cette preuve ne vous suffit-elle pas? reprit la princesse. En voici une autre. Wanda

est depuis quinze ans épiée par la police russe, et elle le sait. Si on a gracié dix fois son mari, ce n'est pas par esprit de charité évangélique. C'est parce que, en le laissant libre, on est sûr de saisir un jour entre ses mains tous les fils de l'éternelle conspiration.

— Vraiment?

— Oui. Mais je vois que cette preuve ne vous suffit point encore. Je vous en donnerai donc une troisième. Approchez-vous. Wanda, en passant ici, m'a dit avoir été fort embarrassée pour trouver une personne sûre qui voulût se charger de ses papiers. Elle eut l'idée de me les confier; mais elle n'était pas certaine de me rencontrer à Bade. C'est pourquoi, comme elle vous avait sous la main, elle vous a prié de les garder.

Le vicomte fit un haut-le-corps.

— Moi? cria-t-il.

— Eh bien, oui, vous.

— Vous êtes dans l'erreur, madame. La comtesse ne m'a rien confié.

— Bon! voilà que vous faites encore l'enfant.

— Mais non, je vous assure.

— Alors, qu'est-ce donc que ce portefeuille que vous portiez sous le bras en sortant de chez elle, la nuit qui précéda son départ?

Saint-Bertrand se dit aussitôt qu'il avait été épié, cette nuit-là, soit par un domestique de

Wanda, soit par une personne blottie dans un angle de la rue.

— Ce portefeuille! dit-il d'un air étonné.

Il se rappela que l'étui de cuir de Russie étant enveloppé de papier, on n'avait pu le reconnaître. Ce fait confirma ses soupçons.

— Ce portefeuille, reprit-il en souriant, c'était un châle de dentelles que la comtesse avait pris, *à condition*, chez Delisle.

La princesse se mit à rire:

— Allons! je vois que vous êtes discret! dit-elle. Mais cela ne sert à rien, car Wanda m'a tout appris.

Mais Saint-Bertrand sentait qu'il avait remporté un avantage immense sur la Mélédine. Il savait maintenant pourquoi elle avait cherché à le voir: c'était uniquement pour savoir s'il était le dépositaire des papiers de Wanda. Son amour-propre en souffrait un peu; mais il n'en laissait rien paraître. Et, voyant le danger grandir, il se tenait d'autant mieux sur ses gardes.

Cependant, après avoir un peu réfléchi, la princesse l'attaqua d'un autre côté.

— Maintenant que je vous ai donné des preuves de l'amitié de Wanda, lui dit-elle, revenons à moi.

— Je le veux bien.

— Vous dites donc que vous m'aimez?

— Mais, oui, madame.

Il la voulait toujours voir venir, mais il ne

pouvait plus, comme au début, mettre son air et l'expression de sa voix au ton de ses paroles.

— Comme vous dites cela, fit-elle.

— Je le dis sérieusement.

— Eh bien, je vous crois, vrai! D'abord, j'ai six ans de moins que Wanda. Et puis, Wanda étant partie, votre affection n'a pas dû résister à l'absence.

— Les hommes ne sont pas des anges, madame.

— C'est certain... Je vous crois donc, quoique vous n'ayez pas l'air très-épris, en ce moment, du moins. Cependant, vous pensez bien que je ne vais pas me contenter de votre parole.

— Que voulez-vous dire?

— Je veux dire que si, un jour, je dois vous montrer quelque faiblesse, c'est bien le moins que vous me donniez d'abord votre confiance.

— J'y suis tout disposé, madame.

— Tant mieux! mais je vous préviens que je vais mettre cette confiance à une rude épreuve!

— Faites.

— Versez-moi d'abord un peu de cette eau verte dans ce gobelet.

Saint-Bertrand laissa tomber dans le gobelet une partie du mélange d'eau et d'absinthe. Elle le but lentement, en la savourant. Puis, s'appuyant de nouveau sur le coude, elle regarda le jeune homme dans les yeux.

— D'abord, dit-elle en souriant, il est bien

entendu que toutes relations cesseront entre vous et mademoiselle Barberine.

— C'est trop juste, fit le vicomte.

— Ensuite, vous allez me promettre de ne jamais chercher à revoir Wanda.

— Je vous le promets.

— De plus... c'est là le point important, vous allez avouer, sur-le-champ, que vous êtes le dépositaire de ses papiers.

Il voulait toujours la voir venir.

— J'avouerai tout ce que vous voudrez, répondit-il.

— Très-bien. Vous voilà devenu raisonnable. Mais il est une dernière condition sans laquelle les autres ne sont rien.

— Si vous daignez me la faire connaître...

— Voici: comme je veux que vous me donniez une bonne preuve de confiance, j'espère bien que vous me croyez honnête femme, et incapable de trahir un secret, n'est-ce pas?

— Cela ne se demande point.

— Vous allez me confier ces papiers.

Le vicomte savait enfin ce qu'il voulait savoir. Il se leva.

— Oh! ne supposez pas, reprit-elle, que ce soit la curiosité qui me pousse. Je ne lirai pas ces papiers, je vous le jure. Je ne décachetterai même pas le paquet. Seulement, je veux le tenir

dans mes mains, pour voir si, réellement, vous m'aimez bien, comme vous dites.

Mais Saint-Bertrand, qui avait pris les papiers de Wanda uniquement pour avoir un moyen de la retrouver au besoin; Saint-Bertrand, qui était venu chez la Mélédine avec l'idée de commettre une certaine action qui, à ses yeux, passait — au plus — pour une peccadille amoureuse, fut révolté de l'infamie qu'on lui proposait. Toutes ses grandes, toutes ses sauvages résolutions de la matinée s'évanouirent devant l'ignoble réalité qui se dressait devant lui. Comme un malheureux qui a pris son parti du vol et qui se voit sommé de commettre un assassinat, il recula avec horreur. Cependant, il jugeait inutile de discourir. Allant donc prendre son chapeau, il s'avança vers la porte.

La Mélédine, voyant cela, se mit à rire.

Saint-Bertrand ne l'entendait même pas.

Il touchait la porte; il mit la main sur le bouton, le tourna, secoua la porte. Tentative inutile! Elle avait été fermée en dehors.

Alors, il fit volte-face. La Mélédine, accroupie sur la couche de cuir, dans sa robe jaune, était pâle et le regardait en serrant les poings.

Le vicomte fit un geste de dédain; puis, rassemblant ses forces, il se jeta contre la porte. Mais cette porte résista comme si elle eût été scellée à la muraille.

Et la fenêtre était grillée, et il n'y avait pas

d'autre ouverture apparente dans la pièce matelassée.

Pour le coup, Saint-Bertrand eut peur.

VII

Une leçon de philosophie expérimentale.

Quand il se vit ainsi prisonnier dans cette maison qui maintenant lui faisait l'effet d'un coupe-gorge, Saint-Bertrand prit stoïquement son parti. Trompé dans son espoir, blessé dans son orgueil, il éprouvait la rage froide du renard qui, sautant sur sa proie, est tombé dans une trappe et regarde celui qui vient l'achever. Debout, les bras croisés, la tête couverte, adossé au mur, il attendit le coup de grâce, se promettant, quoi qu'il pût voir et entendre, de ne pas prononcer un mot.

Cependant la Mélédine s'était levée. Elle avait chaussé ses mules de cuir, relevé ses cheveux et s'était avancée vers la table.

— Puisque vous n'avez pas voulu me comprendre à demi-mot, lui dit-elle, je m'en vais m'expliquer d'une façon plus claire.

Elle frappa du doigt sur un gong. A ce bruit, une porte masquée s'ouvrit dans le mur, un homme entra dans la chambre, et la porte se referma.

Cet homme était un petit vieillard au dos

voûté, qui portait le costume des juifs de Russie: culottes sombres, bas blancs, souliers grossiers, longue pelisse de soie noire maintenue sur les reins par une ceinture de laine où pendait un trousseau de clefs. Sa tête était couverte d'un enorme bonnet de fourrure; deux longues mèches de cheveux nattés descendaient le long de ses joues; et sa barbe jaune, inculte, se hérissait autour de ses lèvres.

Ses vêtements étaient usés, luisants, maculés. Le peu qu'on apercevait de ses pommettes et de son front présentait un bizarre enchevêtrement de rides. Il avait de gros sourcils, réunis au-dessus du nez par un bouquet de poils gris; et ses petits yeux étincelaient comme ceux du chat sauvage.

Il entra et se tint contre le mur, l'échine courbée, dans une attitude humiliée: mais ses regards semblaient voltiger autour de lui avec une expression d'inquiétude.

— Gugenheim, lui dit la Mélédine, va me chercher la cassette.

Le visage de Gugenheim exprima un étonnement naïf. Cependant, comme il était habitué à obéir, il sortit sans dire un mot et rentra au bout d'une minute, portant entre les bras un coffret de cuir à bandes de métal. Il posa ce coffret sur la table; puis, regardant encore la princesse avec crainte et Saint-Bertrand avec une surprise mêlée d'envie, il resta là, les bras ballants.

— Va-t'en, Gugenheim, dit la Mélédine.

Le juif sortit.

Alors la princesse, prenant entre ses doigts une petite clef de vermeil suspendue à son cou, ouvrit le coffre et rejeta le couvercle en arrière. L'intérieur du coffre apparut, plein jusqu'aux bords, de liasses de billets de banque.

Il y en avait pour près d'un million.

La Mélédine posa la main sur les billets empilés; puis, se tournant du côté de Saint-Bertrand:

— Combien voulez-vous vendre les papiers de Wanda? lui dit-elle.

Saint-Bertrand, toujours debout et les bras croisés, laissa tomber un regard sur la cassette: puis, relevant les yeux, il les arrêta avec mépris sur ceux de la Mélédine; puis il les reporta à ses pieds.

— Voyons, parlez, reprit-elle. Est-ce assez de cent mille francs? En voulez-vous deux cent mille?

Et elle jeta sur la table un monceau de billets de banque.

Saint-Bertrand ne disait-rien.

— Allons, faites un effort! ajouta-t-elle. Trois cent mille francs! voulez-vous?

Saint-Bertrand devint pâle et serra les lèvres.

Elle reprit:

— Nous irons, s'il le faut, jusqu'à quatre cent mille francs.

Et elle jeta sur la table un nouveau monceau de billets.

Saint-Bertrand leva les épaules.

Voyant qu'elle ne parviendrait pas à le tenter, la Mélédine remit les billets dans le coffre et ferma le couvercle avec violence; puis elle alla reprendre sa place sur le canapé.

— Monsieur a des scrupules! dit-elle avec un air de dédain.

Et, le regardant en face, elle ajouta:

— Vous oubliez que vous avez perdu le droit d'en avoir, depuis que vous avez accepté l'aumône de Wanda.

Saint-Bertrand tressaillit, mais il ne dit rien. Elle reprit:

— Quelle différence voyez-vous entre l'action que vous avez faite et celle qu'on vous propose? Il n'y en a pas. Allez! vous êtes fou de bouder votre désir. Vous n'en serez pas plus estimé pour cela.

Il ferma les yeux comme s'il avait craint que sa pensée ne fût trahie par son regard.

Elle éleva la voix.

— Croyez-vous qu'on ne connaisse pas votre vie?

Il tressaillit encore.

— Mais je vous ai dit, déjà, que la maison de Wanda n'avait pas de secrets pour nous. En y mettant les pieds, vous êtes devenu *notre chose*. Vous avez été épié, observé. Tout ce que vous

avez dit, ou fait, nous est connu. Nous savons tout de vous, depuis que, avec l'étourderie d'une mouche qui se joue parmi les toiles de l'araignée, vous vous êtes approché de nos intrigues. Et, si nous ne sommes pas remontés plus loin, et jusqu'au début, dans la recherche de votre existence, c'est que nous n'en avions pas besoin.

Saint-Bertrand respira.

— S'ils n'en savent pas davantage, se dit-il, ils ne savent rien.

— Ainsi, reprit la Mélédine avec une voix claire et vibrante, nous savons quel jour, comment, et dans quelle forme delicate la comtesse Wanda vous a doté d'un demi-million. Comment vous avez joué cette fortune. Comment vous l'avez perdue. Comment, un jour, à bout de ressources, criblé de dettes, vous vous êtes trouvé détourner sur vous une haine vouée à Rogatchef. Nous savons que vous avez tué son ennemi devenu le vôtre. Et, comme vous avez payé une partie de vos dettes quelques jours plus tard, il ne nous a pas été difficile de supposer que Rogatchef vous en avait fourni le moyen. Rogatchef nie le fait, il est vrai, mais qu'importe! Il ne vous restait rien de l'argent de Wanda. Donc, lui aussi a dû conclure avec vous un marché. Et, d'ailleurs, nous connaissons peut-être Rogatchef! — Maintenant, ce matin, on a vu votre Barberine, au jeu, vous mettre dans les mains des billets de banque. Le monde supposera que ces billets vous appar-

tenaient. Nous qui vous connaissons, nous affirmons qu'ils étaient à elle. Ils ne pouvaient être qu'à elle! Ainsi, jusqu'à présent, vous avez vécu des libéralités d'autrui. Qu'est-ce donc, alors, que vos scrupules?

Il ne répondait rien encore. Elle chercha le moyen de l'exaspérer, pour lui tirer un mot.

— Ah! vous croyez, s'écria-t-elle, que l'on commet impunément des actions pareilles! Vous avez beau faire, vous nous appartenez. Sans fortune, sans état, obscur aventurier, vous avez voulu tâter de la vie des riches. On ne parvient pas à cela, quand on n'y a nul droit, sans y laisser quelques bribes de son honneur. Et, quand une fois, pour son malheur, on a connu cette existence, on ne peut plus s'en passer. Il faut y retourner, coûte que coûte. C'est comme l'opium que vous voyez là: qui en a pris une fois en prendra toujours. Et, comme le corps s'habitue à ce poison, chaque jour, pour retrouver la même sensation, on est obligé d'augmenter la dose. Il en sera de même de vous. La *chose défendue* vous est venue trouver; séduisante d'abord, et facile. Vous n'avez pas eu à rougir quand Wanda vous a donné cet argent. Elle ne vous l'a pas mis dans la main, en vous regardant dans les yeux, comme un pauvre dont les haillons vous répugnent et dont on a peur. Non. Elle vous l'a envoyé! Vous ne vous êtes même pas cru tenu de la remercier. Vous ne lui

en avez seulement pas parlé, sans doute. La seconde fois, vraisemblablement, même délicatesse ou même prudence de procédés de la part de Rogatchef. Rien de dit. Rien de convenu. Un regard. Un fait. Mais déjà, voilà de l'argent moins facile à gagner, monsieur. Il vous a fallu d'abord exposer votre vie; puis vous avez dû prendre celle d'un autre. Chose atroce! On dort mal, avec *cela* dans ses rêves. Puis, la troisième fois, le fait n'est plus esquissé, sousentendu. Il n'est même plus terrible. Il est humiliant, voilà tout Accepter l'aumône des millionnaires, cela peut passer. Mais celle d'une malheureuse fille qui n'a, qui ne peut avoir d'autre argent à elle ; qui l'a gagné, cet argent, en donnant sa personne en spectacle! en faisant peut-être pis encore!...

Elle s'arrêta. Saint-Bertrand avait les yeux ouverts et la tête levée. Quelque chose qu'il voulait crier vivait dans sa gorge; mais, résolu à se taire, il se coupait la lèvre avec les dents.

— Eh! ne vous emportez pas! reprit-elle. Si cela n'est pas fait, cela se fera. Cela se fait peut-être, en ce moment! Et vous en profiterez, comme du reste!

Elle le regardait. Mais, comme s'il eût été cloué au mur et bâillonné, il ne dit rien, et ne fit pas un mouvement.

Elle admirait cette puissance. Cependant, elle espéra la fatiguer.

— Oui. Je dis que, si vous n'avez pas encore

commis de telles actions, vous ne pouvez les éviter ; vous y marchez tout droit, car vous êtes sur une pente. C'est la loi des progressions : le taquin devient méchant : la coquette devient coquine ; le finaud devient voleur ; le spadassin devient assassin ! Et vous qui avez fait ce que j'ai dit, vous êtes condamné à faire pis ! Prenez-en votre parti. Les mauvaises actions sont des fleurs dont les crimes seront les fruits. Tout se tient dans le monde moral.

„Direz-vous, reprit-elle en se levant et marchant par la chambre avec des éclairs dans les yeux, direz-vous que vous êtes instruit par l'expérience, et que vous allez redevenir honnête homme ? Je vous en défie ! On est, monsieur, ou on n'est point un honnête homme. Quand on a cessé de l'être, on ne le redevient pas. C'est une fatalité, cela. Qui a bu boira. Voyez plutôt : je passe pour une créature intelligente. Je suis jeune, riche, il ne manquerait rien, si je voulais, à mes passions. Eh bien, parce qu'une seule fois, pour m'étourdir, j'ai eu l'idée de toucher à ces poisons, je ne peux plus demeurer une demi-journée sans en prendre. Et je sais qu'ils me torréfient les entrailles. Honnête homme, vraiment ! cela fait rire. Mais les honnêtes gens, monsieur, quand ils naissent sans le sou, commencent la vie par le travail. Voyons que savez-vous faire ? Rien, que vous bichonner comme une femme ; piaffer comme un cheval de

sang; parader, comme un muguet de cour, devant les dames! Honnête homme! C'est dur, cela. Ne l'est pas qui le dit; et, surtout, ne l'est pas qui veut. Mon jardinier est un honnête homme, monsieur. Il gagne trois francs par jour et bêche la terre douze heures sur vingt-quatre.

Elle s'arrêta encore. Certes, il y avait bien des choses à reprendre dans sa logique. Ni elle cependant ni Saint-Bertrand n'étaient de ceux qui pouvaient s'en apercevoir. Elle lui répétait, sous une autre forme, ce qu'il s'était dit, dans sa démence, le même jour. Mais il était devenu sourd à tous les conseils, et n'écoutait que sa résolution. Pour elle, debout dans sa robe éclatante, les cheveux tordus sur la nuque, les prunelles dilatées, les narines effroyablement distendues, elle avait l'air de ces esprits du cauchemar qui torturent les rêves. Insolente, railleuse, elle exagérait sa colère pour mieux l'accabler. Elle l'avait bafoué. Elle lui avait jeté sa honte à la face. Elle lui avait proposé un marché infâme. Maintenant, elle lui faisait de la morale.

C'était trop.

— Accepterez-vous, à la fin! cria-t-elle en frappant du pied.

Il ne dit rien. Il conservait sa supériorité. Elle le sentit et sa voix devint grave, comme si elle se fût laissée aller à penser tout haut.

— Moi aussi, j'ai été une honnête femme, reprit-elle, et j'ai connu le bonheur de vivre en

paix avec soi. Mais un jour — je n'étais qu'une enfant volée je ne sais où, par des bohémiens — un grand seigneur me vit, m'acheta, et me jeta de plein bond dans les splendeurs d'un luxe effroyable. Je m'y fis. J'étais éblouie. Cela me ravissait de voir les jeunes hommes à mes pieds, de dormir sur un lit de satin brodé de perles. Cependant, au bout de deux ans, mon amant se lassa de moi. Il me chassa. Je voulus me venger. Il conspirait, lui aussi. Je le dénonçai. On l'envoya pourrir en Sibérie. Mais, moi, punie par ma délation, le souvenir de ma délation devint mon supplice. On peut pardonner à autrui : on ne se pardonne pas à soi-même. La conscience est impitoyable. Et d'ailleurs, à quoi m'eût-il servi d'étouffer ma conscience? En dénonçant mon amant, je m'étais livrée à des gens pour qui les créatures ne sont que les ressorts d'une immense machine impassible, et je ne m'appartenais plus. On me maria à un prince imbécile, une sorte de Rogatchef de soixante et dix ans qu'on tira de prison pour cette belle œuvre. Et, depuis, tout ce que j'ai convoité, je l'ai eu. La fortune, le luxe, un titre, les hommages, l'amour, les âpres satisfactions d'un pouvoir occulte: tout! Rien au monde ne m'a manqué. Excepté que je sais que je ne suis plus une honnête femme!... et que je ne peux pas le redevenir!

Elle s'arrêta dans sa marche. Elle était au-

près du plateau sur lequel miroitaient les carafons dans leurs cercles d'argent.

Elle posa la main sur eux.

— C'est alors, reprit-elle d'une voix rauque et tremblante, que j'ai cherché l'oubli dans ces poisons. J'y ai trouvé un nouveau supplice. D'abord, je ne puis demeurer toujours sous leur influence. Et puis ils me tiennent à leur tour, avec l'énergie du mal, car ils sont le mal, eux aussi! J'y ai touché. Je ne peux plus m'en passer. Buvez-en. Vous oublierez ce que je vous ai dit... Quoi! vous n'en voulez pas? Vous avez tort.

Ses insultes n'avaient pu venir à bout de Saint-Bertrand. Sa douleur le toucha.

Il desserra les lèvres.

— Pourquoi me haïssez-vous? demanda-t-il.

— Je ne vous hais pas, répondit-elle. Mais, désespérée comme je le suis, il me plaît de désespérer les autres.

Et, au bout de quelques secondes, elle ajouta:

— Je m'y suis mal prise, avec vous. Je vous avais mal jugé. Il paraît que vous avez encore une certaine pudeur. Tant pis. Vous en souffrirez...

Un peu plus tard, en souriant, elle dit encore:

— Oui, je m'y suis mal prise. J'aurais dû vous rendre amoureux de moi.

Et, pour voir s'il souriait, lui, elle le regarda de côté. Mais il n'avait même pas envie

de sourire. Alors, d'une voix plus douce, elle continua :

— Nous aurions mutuellement consolé nos remords ; nous aurions anéanti ce dépôt qui vous perdra ; nous nous serions sauvés si loin, et si bien cachés, qu'on ne nous aurait jamais découverts.

Elle le regardait encore ; mais son visage était impassible comme un masque de pierre. Elle vit qu'elle perdait ses ruses et son temps.

Alors, elle se plaça devant lui, et, tout à coup :

— Voulez-vous cinq cent mille francs? lui dit-elle.

Il ne répondit pas.

— Soit! fit-elle. Puisque vous tenez tant à ces papiers, gardez-les. Je vais vous laisser partir. Mais, d'abord, écoutez : si nous ne les pouvons avoir par vous, nous les aurons malgré vous. Nous les avons déjà, peut-être. Et, quand même nous ne pourrions vous les tirer des mains, ce qui m'étonnerait, quelque jour, avant peu, vous-même, en suppliant, vous viendrez nous les offrir. Mais alors, nous ne nous montrerons pas généreux, comme aujourd'hui. Vous nous les donnerez contre un morceau de pain.

Et, tout en continuant à parler, elle s'avança vers la table.

— Partez maintenant.

Disant cela, elle pressa du pied un ressort

caché sous la table, et la porte s'ouvrit toute grande.

Saint-Bertrand sortit à reculons.

VIII

Les deux timides.

La princesse Mélédine, afin d'être plus sûre de vaincre Saint-Bertrand, avait eu l'idée de le faire attaquer indirectement par Rogatchef, tandis qu'elle l'attaquerait en face.

Elle avait d'abord cherché à savoir si — comme le prétendait l'agent secret chargé de surveiller le vicomte, et qui avait trouvé moyen de se faire inviter au bal costumé du comte de Perche, — Saint-Bertrand s'était réellement fait insulter par le major Carpentier pour attirer sur lui le danger qui menaçait le petit prince.

Rogatchef niait ce fait avec l'énergie d'un poltron qui veut dissimuler son infirmité. Il se défendait surtout d'avoir aidé Saint-Bertrand de sa bourse. Mais il avouait avoir *entendu dire* que le vicomte n'avait rien à lui, ou presque rien, et vivait d'expédients, depuis quelque temps déjà, ayant perdu au jeu de fortes sommes.

Les dénégations de Rogatchef étaient faites avec tant de prolixité, qu'elles eurent pour résultat de fortifier les soupçons de la Mélédine. Elle s'avisa de questionner, après l'avoir convenablement rémunéré, *l'homme de confiance* du petit prince. L'homme de confiance — on n'est jamais trahi que par ceux-là — avoua ce qu'il savait: le voyage qu'il avait fait à Montmorency pour s'enquérir des résultats du duel, et la commission dont son maître l'avait chargé au moment de son départ pour Varsovie, qui n'était autre que la remise d'une lettre extraordinairement lourde et volumineuse entre les mains du vicomte. Ces deux faits semblèrent suffisants à la Mélédine. Elle savait que Rogatchef était avare. Il ne ferait donc plus le moindre sacrifice pour obliger Saint-Bertrand. Elle résolut aussitôt de le faire concourir au succès de ses desseins en le poussant à enlever Barberine, qui, dans sa pensée, représentait la dernière ressource du vicomte.

Elle avait remarqué que Rogatchef regardait beaucoup Barberine. Elle l'interrogea, le poussa, le plaisanta. Le prince avoua trouver la danseuse *fort à son goût*. Il y avait, disait-il, quelque chose d'étrange et de singulièrement attrayant dans la fixité de ses yeux. Et puis elle était si bien faite! — La Mélédine en convint, et, pour mieux aviver son caprice, elle lui vanta le talent de Barberine. Il ne faudrait, disait-elle, qu'une liaison de quelques mois avec une telle femme

pour *poser* convenablement un jeune homme de bonne famille. On l'y aiderait, s'il voulait. Cela n'était pas difficile. Le vicomte et la danseuse devaient *avoir assez* l'un de l'autre. La gêne de Saint-Bertrand avait dû refroidir beaucoup leur amour. Et puis Barberine devait s'ennuyer à Bade. C'était une occasion!

Afin de mieux exciter Rogatchef, elle le railla sur sa pusillanimité, soutenant qu'il n'oserait jamais entrer en rivalité avec Saint-Bertrand.

Le prince, de son côté, se voyant ainsi conseillé, crut que la Mélédine *avait du goût* pour le vicomte et voulait se servir de lui, Rogatchef, pour le séparer de Barberine. Il n'y était que trop disposé. Ce jeune homme, entre autres bizarreries de caractère, avait une singulière manie. Il lui était impossible de désirer une femme qui n'appartînt à personne. Les amants seuls avaient le privilége de signaler à ses yeux des charmes qui, s'étant déjà laissé vaincre, étaient plus ou moins tombés, selon lui, dans le domaine public. Cette infirmité d'esprit n'est pas rare chez les gens qui manquent d'initiative, et Rogatchef en était absolument dépourvu, comme on le sait. Au surplus, il n'admettait pas un moment que la danseuse pût préférer un aventurier à lui, prince, et cinquante fois millionnaire.

La seule considération qui l'arrêtât était, comme l'avait dit la Mélédine, sa pusillanimité. Et puis cela lui avait déjà bien peu réussi de pren-

dre la maîtresse d'un autre. Saint-Bertrand pouvait ne pas se montrer plus accommodant que le major Carpentier. Et, dans l'idée de ce couard grand seigneur, le vicomte apparaissait comme un homme terrible!

Cependant, en y réfléchissant, il se dit que Saint-Bertrand ne devait rien avoir de la farouche susceptibilité du major. Puis que, probablement, il ne lui serait sans doute pas désagréable qu'un ami le débarrassât de Barberine — qui devait *lui coûter gros*. — Le prince jugeait les liaisons des autres d'après les siennes. Puis qu'il y avait un très-bon moyen d'échapper à la colère du vicomte s'il prenait mal *les choses:* c'était d'enlever Barberine et de s'enfuir avec elle à Varsovie, où il avait un oncle assez puissant pour empêcher les gens vindicatifs de passer la frontière. Et que, enfin, s'il le fallait, s'il n'avait pas d'autre ressource pour réussir — le vicomte ayant déjà fait, à sa connaissance, *certaines choses particulières* pour de l'argent, — lui, Rogatchef, ferait un nouveau sacrifice afin d'apaiser sa rancune.

L'amour — ou le désir, du moins, mais un très-vif désir — achevait de pousser Rogatchef. Quand il eut assisté à la ruine de Saint-Bertrand, il n'hésita plus. Les seules choses auxquelles il ne songea même pas furent celles-ci: que d'abord il était *plus que vif* d'enlever la maîtresse d'un homme qui lui avait en quelque sorte sauvé la

vie; puis que Barberine pouvait fort bien éprouver un amour désintéressé pour le vicomte.

Mais Rogatchef, en homme habitué à n'estimer rien que l'argent, n'avait pas plus la vertu de la reconnaissance que la qualité du courage. Ce fut donc sans remords, comme sans arrière-pensée, que — lorsqu'il vit Saint-Bertrand se diriger du côté de Steinbach, — il s'achemina, lui, vers le chalet de Lichtenthall.

Rogatchef, cependant, avait un grand défaut qui devait toujours le gêner dans ses entreprises. Il était timide. Il savait, en temps et lieu, se servir de sa fortune, ainsi qu'on l'a vu; mais la force que cette fortune lui donnait ne lui faisait pas trouver d'aplomb. Elle n'avait jamais servi, entre ses mains, qu'à lui fournir le moyen d'esquiver les choses. Il avait invariablement recours à elle aussitôt qu'il se sentait embarrassé, comme à l'unique ressource pour tout dominer; mais l'expérience, parfois, lui prouvait que l'argent ne vient pas à bout de bout. Le soir où il devait s'embusquer dans l'échoppe du marchand de dessins pour y guetter le passage de Saint-Bertrand, il avait été d'abord chez le joaillier Mellerio, bien connu à Bade pour l'élégance de ses bijoux, et il lui avait acheté un bracelet orné de diamants de la valeur de dix mille francs, qui devait, selon lui, vaincre les scrupules de Barberine. Mais, tout en mettant l'écrin dans sa poche, il se demandait déjà comment il s'y prendrait pour l'offrir à la

jeune femme, et s'il n'aurait pas mieux fait de le lui envoyer avant de se présenter chez elle.

Il était huit heures environ lorsqu'il se mit en route, la main sur son écrin, et marchant lentement sous les arbres. Il se sentait perplexe, quoiqu'il eût été intelligemment *seriné* par la Mélédine.

— Comment ferai-je pour pénétrer dans la maison? se disait-il. De quel prétexte me servirai-je pour motiver ma visite? Barberine me recevra-t-elle? et que lui dirai-je pour débuter? Je ne peux pas lui donner mon écrin, comme cela, sans préambule. Et si Saint-Bertrand allait revenir? Ah! j'aurais bien mieux fait d'emmener quelqu'un avec moi pour mettre *en train* la conversation: La Gruelle, par exemple, qui n'est jamais embarrassé pour parler, ou de Perche, qui ne s'émeut pas plus qu'une souche!

Parlant ainsi, il continuait à cheminer. Tout à coup, comme il était arrivé à la hauteur de Stephanienbad, il se heurta contre un homme qui marchait en sens inverse. Le hasard lui envoyait le compagnon souhaité en la personne d'Hector de Larocheforte-en-Terre.

Il lui saisit le bras et lui fit rebrousser chemin. Cocodès, bon enfant comme on le sait, se laissa faire. Le prince lui dit simplement qu'il allait rendre visite à Barberine et l'emmenait. L'autre ne demanda pas d'explications, ne dit ni *si!* ni *mais!* ni *comment!* Aller à Lichtenthall

ou à la *Conversation*, c'était tout un pour lui. Il lui était même agréable de suivre Rogatchef chez une jolie femme.

Malheureusement pour le prince, Cocodès était au moins aussi timide que lui. Le secours qu'il pouvait lui apporter était donc à peu près nul. Cependant, il n'y songea point. Enchanté de tenir son ami sous le bras et son écrin dans sa poche, il allongea le pas pour abréger la longueur de la route.

Tout en marchant, aussi vite que le lui permettaient ses petites jambes, il dit à Cocodès qu'il *voulait faire un peu la cour* à Barberine, et qu'il comptait sur lui pour animer la conversation.

Cocodès, qui avait depuis longtemps sur le cœur certains mots gouailleurs attribués à Saint-Bertrand, et que la petite Azéma lui avait charitablement répétés — en les enjolivant — promit à Rogatchef de l'aider de *toutes ses forces*. Cette promesse — effrayante pour quiconque connaissait Hector — donna de la hardiesse au prince. Voilà donc les *mauvais sujets* bras dessus, bras dessous, franchissant la porte du jardin: l'un, sanglé dans sa petite taille, avec ses beaux yeux noirs et son air d'enfant maladif; l'autre, avec sa démarche de jockey, le chapeau planté en arrière et le nez au vent. On eût dit deux étourneaux en train de se fourvoyer aux environs du nid d'un faucon. Mais le faucon n'était point au

nid; ils ne songèrent même pas à lui; et ce fut avec des airs triomphants qu'ils entrèrent dans le vestibule.

Cocodès tira le cordon de la sonnette, et Barberine se présenta devant eux. Elle sortait d'un petit salon, situé à côté de la porte, où elle était occupée à broder. — Elle brodait gentiment, étant aussi adroite des mains que des pieds. Coiffée d'un bonnet flamand, tout plat, avec des barbes de dentelles, vêtue d'un peignoir de deuil, tenant sa broderie à la main, elle les regarda et parut surprise. Mais, comme elle connaissait Hector pour l'avoir rencontré à l'Opéra, et comme elle avait vu Saint-Bertrand saluer Rogatchef, elle démasqua la porte du salon, et n'hésita pas à les recevoir, se demandant pourtant ce que les jeunes gens pouvaient avoir à lui dire.

Telle était la situation: Hector croyait Rogatchef déjà lié avec Barberine. Rogatchef comptait sur Hector pour engager la conversation. Et Barberine attendait une explication.

Ils étaient aussi tous trois.

Barberine, elle, n'était pas timide. Aussi, après les premiers compliments:

— Puis-je savoir, messieurs, ce qui me procure l'honneur de votre visite?

Cocodès, à ces mots, leva le nez d'un air ahuri, et Rogatchef regarda le bout de ses bottes.

Cependant, comme il fallait répondre et que

Rogatchef ne trouvait rien à dire, Cocodès balbutia en rougissant:

— C'est le prince... le prince qui... qui...

Il avala le reste de la phrase.

Barberine s'était tournée du côté de Rogatchef. Au rebours de Cocodès, dont le visage avait la couleur du coquelicot, sa face était pâle comme la cire.

— Monsieur de Saint-Bertrand n'a pas été heureux au jeu aujourd'hui, dit-il enfin.

La nécessité lui avait fait trouver un trait de génie. Barberine, brusquement ramenée à la cause de ses chagrins, ne songea plus à parler aux jeunes gens du motif de leur visite.

Elle soupira:

— Non, il n'a pas été heureux!

Et aussitôt, avec un instinct de femme, pensant que le vicomte pouvait être soupçonné d'avoir accepté son secours, elle ajouta:

— Non-seulement il a perdu une trentaine de mille francs qu'il portait sur lui, mais soixante mille francs qu'il m'avait donnés à garder. Tout y a passé en une heure.

— Tiens! il avait disposé des relais de fonds! dit Hector. A la chasse à courre, on place sur le passage de la bête des relais de chiens.

Barberine, qui connaissait le faible de Cocodès, ne s'étonna pas de cette comparaison. Mais elle dit à Rogatchef:

— Vous n'avez peu à vous plaindre du jeu, prince.

— Oh! moi, fit Rogatchef, je n'ai pas gagné grand'chose. C'est madame Mélédine qui a eu les honneurs de la journée.

Second trait de génie — involontaire, comme le premier. — Barberine entendant prononcer le nom de cette femme, voulut savoir qui elle était.

— Vous paraissez lié avec elle? dit-elle à Rogatchef.

— Oh! lié! répondit-il. Je la connais un peu. Voilà tout.

— Ah!... Dites-moi donc ce que vous savez sur son compte.

— Eh bien, madame Mélédine est veuve. Elle est riche. Elle voyage, et se passe toutes ses fantaisies.

Barberine avait sur les lèvres une question qu'elle ne savait comment énoncer. Elle cherchait à lui donner une forme particulière. Elle ne trouva que ceci:

— Pensez-vous que M. de Saint-Bertrand la connaisse?

— Comment? s'il la connaît! s'écria Rogatchef. Mais il est chez elle en ce moment. C'est-à-dire, se hâta-t-il d'ajouter, je le suppose, ne le voyant point ici.

Et il pâlit de nouveau, se demandant avec effroi s'il n'avait pas fait une grande faute.

— Chez elle?... ce soir?... fit Barberine.

Et, songeant à ce qu'elle avait fait le matin même pour son amant, ses mains qui tenaient sa broderie tombèrent sur ses genoux.

— Il ne vous l'a donc pas dit, le sournois? demanda Cocodès.

Barberine répondit: „Non," d'une voix sourde.

Rogatchef, se rappelant enfin les conseils de la Mélédine, voulut exciter la jalousie de la jeune femme, mais il n'osait plus:

— Je regrette de vous avoir fait de la peine, balbutia-t-il.

— Vous ne m'avez fait aucune peine, monsieur, dit Barberine avec noblesse.

Et, stimulée par sa fierté, elle ajouta:

— Je suis sûre de l'affection d'Arthur.

— Tant pis!

— Comment, tant pis?

— Non, tant mieux! je veux dire.

Il y eut alors un moment de silence.

— Que diable faisons-nous ici? se disait Cocodès. *On* ne s'amuse guère!

Barberine se disait:

— Mes soupçons ne m'avaient donc pas trompée! Ah! je suis bien punie de mon dévouement!

Et Rogatchef se disait, lui:

— Comme elle est jolie! Comme elle l'aime! Quel malheur! Si je lui donnais mon écrin? J'ai envie de lui proposer cent mille francs pour l'enlever. Cela la tentera peut-être.

Et puis il avait la lâche idée de se sauver sans rien dire.

Ce fut Cocodès qui renoua la conversation. Il le fit avec son tact habituel.

— Si nous allions chez Weber? demanda-t-il.

Weber est le restaurant *à la mode* de Bade.

— Souper? fit Barberine surprise; pourquoi?

— Mais pour souper! dit Cocodès. Venez donc! Nous rirons! Nous ferons dire au vicomte qu'on l'attendra les pieds sous la table.

— Merci, monsieur, dit Barberine.

Elle ne savait si elle devait rire ou se fâcher.

Cependant Rogatchef, à force de s'exciter en secret, s'était décidé à faire un acte de courage.

Il tira tout à coup l'écrin de sa poche, et, pressant le ressort, il fit étinceler sous la lampe les diamants du bracelet.

— Mademoiselle, dit-il en tremblant, je voudrais vous demander un conseil. Voici: c'est un cadeau pour une dame. Un bracelet. Le trouvez-vous à votre goût?

Barberine prit l'écrin, souleva le bracelet, le mit à son bras, le regarda:

— Il est fort joli, répondit-elle.

Et, faisant jouer l'agrafe, elle replaça le bracelet dans l'écrin, puis elle le rendit au prince.

Le prince étouffait d'émotion. Certainement, il aurait remis l'écrin dans sa poche s'il n'avait redouté les railleries de la Mélédine.

Il fit un effort désespéré.

— Il est en si belles mains! balbutia-t-il. Mademoiselle, vous devriez me faire un plaisir.

— Lequel, monsieur?

— Ce serait de garder ce bracelet.

Barberine ne comprenait pas.

— Comment! le garder? demanda-t-elle.

— Eh! oui! fit Cocodès, Rogatchef vous prie de l'accepter. Vous voyez bien.

Lui aussi frémissait, faisant acte de hardiesse.

— L'accepter? dit Barberine.

— Oui, mademoiselle, dit le petit prince.

La jeune femme les regarda. Comme deux enfants pris en faute, ils rougirent et baissèrent les yeux.

Elle ne ressentit aucune colère, le bracelet étant fort beau, et l'offre étant faite poliment, quoique gauchement.

— Merci, monsieur, dit-elle enfin. Je ne puis accepter ce bijou.

— Pourquoi? fit Cocodès.

— Parce que je n'accepte de cadeau de personne.

— Ah! ben! dit Cocodès en riant, par exemple! vous avez tort.

Rogatchef tenait toujours l'écrin dans ses mains. Il fit un nouvel acte de courage en le posant sur le guéridon.

Mais Barberine le lui rendit.

— Gardez donc *votre* bracelet, monsieur, lui dit-elle.

Cette fois, elle fronçait les sourcils, car elle se rappelait les regards passionnés du jeune homme, et elle commençait à comprendre.

— Quel guignon! dit Hector, Rogatchef qui se faisait *une fête* de vous voir porter ce bijou! C'est pour vous qu'il l'a acheté! A qui le donner maintenant? Le joaillier ne voudra pas le reprendre! Et il ne peut pas le porter lui-même.

— Le prince peut l'offrir à madame Mélédine, répondit la danseuse.

— Ah! c'est très-méchant, ça! dit Cocodès. Et l'on voit bien que vous êtes jalouse.

Cependant Rogatchef se dépitait de voir *son affaire* si mal *embarquée*. Les railleries de la Mélédine, qu'il entendait par avance, le terrifiaient. Il fit un nouvel effort. Celui-là était l'effort d'un sot aux abois:

Il dit:

— Vous n'auriez pas la curiosité de voir Saint-Pétersbourg, mademoiselle?

— Je connais Pétersbourg, monsieur, répondit Barberine.

— Si vous vouliez, reprit Rogatchef, je pourrais mettre mon hôtel à votre disposition. Vous seriez là comme chez vous. Vous ne manqueriez de rien, allez!

L'imbécile, quoi qu'il fit, ne pouvait arracher un mot de son cœur ou de son esprit. Il ne savait, il n'avait jamais su que proposer des marchés: et même il ne les proposait pas ouver-

tement. Quand il aurait dû prendre un air protecteur, comme un homme qui ne peut être refusé, il avait l'air d'un pauvre qui n'ose demander l'aumône.

— Je vous remercie, monsieur, dit enfin Barberine, mais je n'ai pas envie de revoir la Russie.

Rogatchef, se sentant à bout de ressources, ne dit plus rien.

Cocodès, exaspéré par le silence de son compagnon d'infortune, ne trouva que ceci:

— Il fait bien chaud ce soir.

— Voulez-vous que j'ouvre la fenêtre? demanda Barberine.

Et tout à coup, revenant à sa première idée, elle leur demanda à quoi elle devait attribuer le plaisir de leur visite.

— Mais... nous passions, dit Rogatchef, nous nous promenions. Nous avons vu chez vous de la lumière...

— Alors nous sommes entrés! tous les deux! ajouta Cocodès.

— Nous voulions... je voulais du moins, reprit Rogatchef, vous faire mes offres de service.

— A moi? dit Barberine.

— Non. A M. de Saint-Bertrand.

— Je vous remercie pour lui, monsieur. Mais comment êtes-vous venu le chercher ici, sachant qu'il était chez madame Mélédine?

Rogatchef baissa les yeux et ne répondit pas.

Cocodès déchirait ses gants, aussi bien par dépit que pour se donner une contenance.

Alors Barberine, après les avoir attentivement examinés, hocha doucement la tête, comme si la vérité lui était enfin apparue. Puis elle se leva, et, soulevant la lampe:

— Il se fait tard, messieurs, et je voudrais me reposer.

Les deux timides se levèrent.

Barberine les précéda dans le vestibule. Arrivé là, le petit prince fit une suprême tentative:

— Ainsi, dit-il, vous ne voulez pas, mademoiselle?

— Quoi, monsieur?

— Me comprendre.

— Peut-être vous comprendrais-je si vous daigniez vous expliquer.

— Eh! c'est très-clair! fit Cocodès. Le prince est amoureux de vous. Voilà!

Barberine regarda d'abord Hector, qui, ayant remis son chapeau, avait l'air d'un palefrenier vêtu des habits de son maître. Puis elle regarda Rogatchef, dont les beaux yeux avaient alors une piteuse expression de déconvenue. Enfin, ne pouvant plus résister au ridicule de la situation, elle se mit à sourire, assez tristement, et, les poussant dehors:

— Messieurs, je vous souhaite à tous deux une bonne nuit, leur dit-elle.

IX

De Charybde en Scylla.

— On dirait qu'elle nous a mis à la porte! dit Cocodès à Rogatchef quand ils furent arrivés à l'angle de l'avenue.

Rogatchef leva les épaules. Il était horriblement mécontent de lui-même.

Les jeunes gens suivirent la route sans parler. Cocodès sifflotait un air de chasse, et le prince, en marchant, fouettait les herbes avec sa canne.

A la hauteur de Stephanienbad, Cocodès, qui continuait à s'amuser peu, tourna la tête et bâilla en regardant les vitres de son logis. Puis, prenant une subite résolution, il souhaita le bonsoir à Rogatchef.

— Je m'en vais me coucher, lui dit-il; je dois me lever demain de bonne heure pour essayer un cheval.

Et il alla se mettre au lit.

Rogatchef continua à marcher sous les arbres. Il n'y avait personne sur la route, zébrée en travers de rayons de lune. La nuit était belle, claire, un peu humide. Il ne faisait pas de vent, et l'on entendait de loin le murmure de la rivière.

Quand il eut fait trente pas environ, seul, et cherchant de quelle défaite il se servirait pour expliquer sa gaucherie à madame Mélédine, Rogatchef aperçut un homme qui s'en venait au-devant de lui. Cet homme disparaissait en passant dans l'ombre des arbres, et, quand il traversait les parties éclairées du chemin, on le revoyait tout à coup, pendant une minute; puis il disparaissait encore. A quatre pas, le prince le reconnut. C'était le vicomte de Saint-Bertrand.

Saint-Bertrand, en quittant le chalet de la Mélédine, était monté dans son fiacre. Mais, quand il fut arrivé à l'entrée de la ville de Bade, il mit pied à terre pour essayer de calmer ses émotions par la marche. Lui qui s'était mis en campagne avec le vague espoir de trouver un secours, et qui n'avait rencontré que périls et humiliations, il se sentait profondément démoralisé. Il allait devant lui, incapable de réunir deux idées. Il avait le cœur serré, l'âme toute sombre.

Il entendit le pas de Rogatchef, leva la tête et le reconnut. Il ne parut point surpris de le voir à cette heure — il était près de minuit — sur la route. Il salua machinalement, et voulut passer. Mais Rogatchef s'arrêta avec l'intention apparente de lui parler.

Une idée était venue au petit prince.

Jusqu'alors, ces deux hommes ne s'étaient jamais dit un mot. Il y avait entre eux un terrible secret; mais l'un n'avait jamais paru se

soucier d'en parler plus que l'autre. Et, s'ils se saluaient, c'est qu'ils se connaissaient de vue déjà, avant l'événement qui les avait tacitement liés. Saint-Bertrand fut donc surpris de voir le prince s'arrêter, et, quoiqu'il n'y eût personne auprès d'eux, supposant qu'il allait l'entretenir de ce qui venait de se passer entre lui et la Mélédine, il se tint sur ses gardes.

Après un court échange de politesses, Rogatchef rebroussa chemin, et les deux hommes se mirent à marcher côte à côte.

Rogatchef avait toujours une idée fixe: c'est que, Saint-Bertrand s'étant ruiné de nouveau, Barberine devenait une charge pour lui. De plus, il se croyait à peu près sûr de *l'entente cordiale* de la Mélédine et du vicomte. Ce dernier revenant à minuit de Steinbach, ne devait plus, dans sa pensée, tenir que bien peu à la danseuse. Tout cela l'enhardit. Et puis, l'obscurité cachant son embarras, il se sentait beaucoup moins timide. Et enfin, il était profondément dépité, et amoureux.

Il parla donc le premier. Il dit:

— Je viens de chez vous, monsieur.

— Vraiment? fit Saint-Bertrand avec surprise.

— Oui, continua le petit prince. Je vous ai vu perdre une forte somme, ce matin. J'ai pensé que vous pouviez avoir besoin de consolations, et même... pourquoi ne le dirais-je pas?... d'un peu d'aide.

Saint-Bertrand tressaillit. Depuis longtemps, il était si bien habitué à rencontrer chez les hommes l'indifférence, l'ingratitude, les mauvais sentiments, la trahison, qu'il éprouvait une grande stupéfaction d'en trouver un, enfin, qui se montrât reconnaissant et serviable. Cela le remua tellement, qu'il ne put prononcer un mot.

Et puis, en ce moment, il ressentait une sorte d'affaissement intellectuel, réaction de l'énergie qui l'avait soutenu en présence de la Mélédine.

Le prince reprit:

— Si cette pensée m'est venue, c'est que vous aviez l'air contrarié en quittant la *Maison de conversation*. J'ai dû croire que vous étiez momentanément embarrassé. Enfin, *nos anciennes relations* m'autorisaient à me présenter chez vous, en quelque sorte.

Il se tut.

— Le maladroit! se dit Saint-Bertrand. A quoi bon faire allusion à mon duel? Est-ce que j'en parle? Est-ce que j'ai l'air seulement de m'en souvenir? Il ne voit pas qu'il s'humilie en me le rappelant, et qu'il m'humilie avec lui!

Il ne trouvait rien à répondre. Le prince paraissant disposé à l'obliger, il aurait voulu qu'il s'y prît indirectement, comme la première fois.

Ils firent quelques pas sans rien dire.

Tout à coup Saint-Bertrand se rappela un fait qui l'avait frappé, entre autres, parmi tous ceux que lui avait révélés la Mélédine.

Il se tourna vers le prince.

— Est-ce que vous avez parlé de *cela* à quelqu'un? lui demanda-t-il en baissant la voix.

Rogatchef ne comprenait pas.

Il dit:

— Quoi, *cela*?

Saint-Bertrand craignit aussitôt d'avoir mal compris le petit prince, et il battit en retraite.

— Je veux parler, dit-il, de votre intention de m'obliger.

— Oh! non! fit Rogatchef.

Mais il rougit.

Ils firent encore quelques pas en silence. Le vent s'était levé et jouait dans les feuilles. On entendait crier doucement le sable sous leurs pieds.

— Vous êtes gêné, n'est-ce pas? dit enfin Rogatchef. Vous n'avez plus rien devant vous?

— Mais cela n'a pas de sens! se disait Saint-Bertrand. Est-il fou de me forcer à m'appesantir sur ma ruine! de m'obliger à lui demander un nouveau service! A quoi cela sert-il? Veut-il se faire supplier?

Cependant, il fallait répondre. Il dit en biaisant:

— Si le jeu me rendait ce qu'il m'a pris, je serais riche.

Rogatchef, désarçonné par cette façon d'éluder les choses, s'écria:

— Moi, je n'ai pas à me plaindre du jeu.

— L'eau va toujours à la rivière, se dit Saint-Bertrand avec amertume.

Rogatchef reprit un peu confiance. Ils marchèrent encore. Enfin :

— La chance se lassera peut-être de m'être défavorable, dit Saint-Bertrand. Alors je pourrai m'acquitter envers vous.

Il était écœuré de se voir obligé de parler ainsi, et il éprouvait une vive colère contre cet imbécile qui avait désappris à agir avec convenance.

Mais Rogatchef, qui n'avait pas la moindre intention d'obliger gratuitement Saint-Bertrand, pensa qu'il faisait allusion à l'argent qu'il lui avait envoyé le soir de son duel, et Saint-Bertrand lui parut par trop scrupuleux :

— Oh! ne parlons pas de *cela*, dit-il avec un air de bonhomie.

— Ce n'est pas malheureux! se dit Saint-Bertrand. Voilà la première parole convenable qui lui échappe. Mais pourquoi en parle-t-il, lui?

La situation était si scabreuse, que, malgré tout son esprit, Saint-Bertrand ne trouvait plus rien à dire.

— Savez-vous que mademoiselle Barberine est charmante! dit enfin Rogatchef.

— Bon! voilà que nous retournons aux choses oiseuses! se dit Saint-Bertrand.

Cependant, il répondit en souriant:

— Oui, je le sais.

— Elle est peut-être un peu susceptible, reprit Rogatchef. Trouvez-vous pas?

— Oh! susceptible! fit le vicomte, elle ne l'est guère plus que les autres femmes. Est-ce que vous l'avez vue, ce soir? ajouta-t-il.

— Oh! mon Dieu, oui. Je suis resté quelques instants auprès d'elle.

Tout à coup, un atroce soupçon traversa l'esprit de Saint-Bertrand. Il jugeait le prince si bête, qu'il le crut capable d'avoir commis une énormité.

— Est-ce que..., dit-il, vous lui auriez parlé de...?

Il ne savait comment achever sa phrase.

— De quoi? fit Rogatchef.

— De nos *anciennes relations*, dit le vicomte en appuyant sur les mots.

— Me prenez-vous pour un sot? demanda le petit prince.

Saint-Bertrand avait bien envie de répondre affirmativement, mais il se sentait rassuré. Il répondit:

— A la bonne heure!

— J'avais emmené Hector avec moi, dit le prince.

— Qui, Hector?

— Eh! Cocodès.

— Ah! oui, je sais, fit Saint-Bertrand. — Singulière idée, se dit-il, d'amener un témoin pour faire aux gens des offres de service! — Je pré-

fère, reprit-il à haute voix, que l'affaire se traite entre nous.

Rogatchef interpréta ce desir à sa manière.

— Oui, n'est-ce pas? Cela vaut bien mieux.

— Sans doute.

— J'étais sûr que nous finirons par nous entendre.

— C'est un prêt qu'il va me proposer, se dit Saint-Bertrand, un prêt garanti par une quittance, par un acte notarié, peut-être; il en est capable. Eh bien, j'aime mieux cela, après tout! Je referai fortune avec la somme qu'il me prêtera; je lui rendrai tout ce que j'aurai reçu de lui, et nous serons quittes.

Il dit à haute voix:

— Je vous écoute.

Alors, le petit prince, se croyant enfin certain du succès, recommença l'éloge de Barberine, un éloge long, diffus, mais passionné.

Saint-Bertrand était tout oreilles.

— Que diable la beauté de Barberine vient-elle faire ici? se disait-il.

Cependant Rogatchef continuait. Il avait perdu sa timidité. Et Saint-Bertrand écoutait toujours.

Il arriva un moment où, à sa grande surprise, il parut au vicomte que Rogatchef blâmait sa liaison.

— Quoi! se dit-il, est-ce que, avant de me prêter de l'argent, il voudrait m'engager à faire des économies? Voilà qui passerait tout!

Mais le prince, s'échauffant en parlant, devenait de plus en plus explicite. Et, comme il ne prévoyait plus d'obstacle possible, l'infâme proposition sortit enfin de ses lèvres.

Si, tout à coup, le sol se dérobant sous les pieds de Saint-Bertrand, eût ouvert devant lui un abîme, il n'eût pas éprouvé de plus grande stupeur. En entendant cet homme qui lui devait la vie, cet homme qu'il croyait vouloir l'obliger, lui proposer de lui vendre Barberine, il ressentit en même temps une telle colère et une telle humiliation, qu'il ne trouva pas un seul mot à lui répondre. Ce qui le stupéfiait, ce n'était pas qu'on lui offrît ce marché, c'était qu'on le crût capable de l'accepter. Il avait fait volte-face; il s'était arrêté devant Rogatchef. Pâle, les lèvres frémissantes, il serrait énergiquement les poings. Enfin, ne sachant quelles paroles employer pour protester, et sa fureur étant décuplée par son impuissance, il saisit le petit prince par les bras, et, rassemblant toute sa force, il l'envoya rouler à dix pas de lui, sur la route.

Rogatchef, convaincu que Saint-Bertrand en voulait à sa vie, poussa un cri lamentable. Puis, comme l'autre le laissait dans le ruisseau, il se releva, souillé, meurtri, et, sans prendre le temps de ramasser son chapeau, il se sauva à toutes jambes dans la direction de la ville.

— Que suis-je donc devenu? se dit Saint-Bertrand, pour que, deux fois de suite, dans la

même soirée, on me propose ainsi de tels marchés, à moi, face à face? Vendre les secrets d'autrui! Vendre une femme!...

Il fit une centaine de pas en trébuchant comme un homme ivre. Il y avait un banc dans l'allée. Il posa la main sur le siége et s'y assit, ou plutôt s'y laissa tomber. La lune avait disparu. Écrasé par le dernier coup qui l'avait frappé, sa pensée descendit au plus profond de lui-même. En une minute, il revit et jugea toute sa vie. Et alors, son orgueil laissant pour un moment parler sa conscience, il se dit:

— Ils ont raison. Après ce que j'ai fait déjà, leur conduite est très-naturelle. Ils me prennent pour le plus abject, pour le plus lâche des misérables... Je l'ai mérité!

Cependant, à l'autre extrémité du banc, étaient assis deux jeunes étudiants allemands qui, dans la solitude de la nuit, s'entretenaient de leurs amours. Ils avaient de longs cheveux blonds, les yeux bleus, et la veste de chacun d'eux, en velours vert, était boutonnée sur sa poitrine.

Ils crurent que Saint-Bertrand était un amoureux, lui aussi, qui venait méditer là. Ils ne lui parlèrent pas. Mais, après l'avoir un peu regardé, le plus jeune, parlant à demi-voix, continua ses confidences.

— Gretchen a maintenant vingt-deux ans, disait-il à son camarade. Il y a quatre ans que nous nous aimons. Dans trois mois, mes der-

niers examens seront passés. J'ai ma place toute prête à Mannheim, dans le comptoir du vieux Mathias. La première année, je gagnerai trois cents florins; six cents, la seconde. En montrant de l'application, j'en gagnerai bien mille la troisième. Alors, je commencerai à mettre la moitié de mes appointements de côté pour monter le ménage. Il me faudra deux ans pour tout acheter. Ainsi, dans cinq ans et trois mois, si rien ne vient déranger mes prévisions, j'épouserai ma Gretchen.

Saint-Bertrand avait l'oreille fine, et il comprenait l'allemand. Cette voix douce et contenue, exprimant cet espoir honnête avec une angélique résignation, lui sembla descendre du ciel. Il se leva sans dire un mot, et, marchant vite, cette fois, en dix minutes il atteignit le chalet de Lichtenthall.

Barberine l'attendait avec une fiévreuse impatience. Elle avait le cœur gros, trop plein. Elle voulait reprocher sa conduite à son indigne amant, le chasser et ne le revoir de sa vie. Mais, en l'apercevant, elle ne sut que se précipiter dans ses bras. Il comprit aussitôt que le prince avait dû exciter la jalousie de la jeune femme. Alors, lui serrant les mains, il lui dit:

— Ne t'effraye pas. Je t'ai trompée. J'ai voulu jouer. De Perche m'a prêté de l'argent. J'ai perdu. Mais je suis corrigé. Et, pour te le

prouver, nous retournerons à Paris, dès demain, et nous ne reviendrons jamais à Bade.

Barberine, ravie de ce triste aveu qu'elle n'attendait point, eut honte de ses soupçons. Heureuse, elle se mit à pleurer, doucement, incapable de prononcer une parole. Elle n'eut même pas l'idée que Saint-Bertrand pouvait mentir. En effet, le vicomte aurait-il eu cet air accablé, si, comme l'avait dit Rogatchef, il avait passé la soirée en tête-à-tête avec madame Mélédine?

X

Le bien est difficile à faire.

Montaigne décrit quelque part, dans son admirable livre des *Essais*, les souffrances que ressent un homme grièvement blessé, au moment où il reprend connaissance. Ces douleurs aiguës, succédant à l'engourdissement d'une syncope qui tient les sens affaissés, ne sont rien auprès de celles que devait endurer Saint-Bertrand essayant d'opérer une transformation radicale dans son existence. Tout lui semblait résister à ses efforts. Les événements les décourageaient. La force des choses leur opposait des obstacles qu'il

jugeait invincibles. Patient comme un malade qui se sent atteint dans les sources mêmes de la vie, et qui croit se guérir en obéissant scrupuleusement aux prescriptions du médecin, il luttait chaque jour, avec une égale énergie, aussi bien contre les mauvaises inspirations qui revenaient l'assiéger, que contre la malignité des circonstances. Mais plus il se roidissait contre le Mal, plus le Mal se faisait puissant. Le sceptique ne savait pas que la plus pure, presque la seule récompense du bien, n'est pas dans la réalisation des souhaits légitimes, mais dans la pratique du bien même. Parce qu'il voulait redevenir honnête homme, il pensait rencontrer toute sorte de facilités pour l'y aider, ne songeant pas que, s'il en était ainsi dans les choses du monde, la probité serait alors de peu de mérite, et que les mauvaises actions n'auraient plus de raison d'être. Il se disait, — comme se disent les hommes imparfaitement convaincus en pareil cas, — que *c'était une fatalité,* qu'il avait fait ce qu'il pouvait faire, qu'à l'impossible nul n'est tenu, et que, si cela devait continuer longtemps, il lui faudrait enfin se rendre. Cependant, la leçon qu'il avait reçue à Bade était si rude, qu'il lutta consciencieusement pendant plus de six mois pour se sauver de lui-même. Et Dieu sait que Saint-Bertrand ne manquait ni d'intelligence ni de courage.

Le jour même de son retour, il put juger

de l'acharnement de ses ennemis. Ses meubles avaient été forcés pendant son absence. Les gens qui avaient intérêt à s'emparer des papiers de Wanda ne s'étaient pas arrêtés devant une violation de domicile. Ils avaient poussé leurs recherches jusque sous les tapis, les parquets, dans la doublure des rideaux, l'épaisseur des siéges et le cadre des glaces. L'ameublement de Saint-Bertrand avait été passé en revue de bout en bout, et, en se retirant, les *curieux* avaient laissé toutes choses intactes, mais en dêsordre. C'était un avertissement qu'on lui donnait. Cela le fit réfléchir. Il ne dit rien, n'alla pas se plaindre à la police; mais, prévoyant qu'il allait être épié plus rigoureusement que jamais, et peut-être exposé à de nouvelles visites domiciliaires, il résolut de se débarrasser sur-le-champ, et coûte que coûte, du dépôt qui avait introduit dans sa vie une si grande cause de tourments et d'inquiétudes.

Avant de partir pour Bade, par suite d'une méfiance vague qui lui conseillait de ne pas se séparer de la correspondance de Wanda, il l'avait emportée avec lui, dans un double fond de sa malle. Non-seulement il ne songeait pas maintenant à conserver ce moyen de retrouver la comtesse, mais, voulant rompre jusqu'au dernier des liens qui l'attachaient à son passé, il avait formé la résolution de ne jamais la revoir. Il connaissait l'adresse du comte Wolski, à Paris. Le matin même de son retour, pendant qu'il changeait de

toilette, il fit atteler son coupé. Puis, au moment de se rendre chez le comte, pensant que, si on le voyait sortir portant sous son bras le portefeuille si bien connu, on le suivrait certainement pour savoir en quelles mains il l'allait déposer, il se décida à forcer la serrure de ce portefeuille ; et, partageant la correspondance en quatre paquets, il glissa deux d'entre eux dans les poches de sa redingote, et les deux autres dans celles d'un large pardessus dont il se couvrit. Les poches étant profondes et les liasses d'un volume assez exigu, il n'en paraissait rien au dehors.

Il monta dans son coupé et se fit conduire chez le comte Wolski. Une triste nouvelle l'y attendait. Le concierge de l'hôtel lui apprit que le comte était mort à Naples. Saint-Bertrand demanda quels étaient ses héritiers. On lui répondit que le seul héritier du comte était un petit-cousin arrivé à Paris depuis huit jours pour liquider les affaires de la succession ; mais qu'il allait bientôt retourner à Saint-Pétersbourg, étant rappelé par son service, car il avait le grade de général dans l'armée russe et remplissait les fonctions d'aide de camp auprès de l'empereur Nicolas. Saint-Bertrand, en apprenant cette dernière circonstance, abandonna l'idée qu'il avait eue de déposer les papiers de Wanda entre les mains de l'héritier du comte Wolski. Et, soudain, prenant son parti, il remonta dans sa voiture et se fit conduire chez l'agent de change qui avait

été autrefois chargé de vendre l'inscription de rentes de la comtesse, et à qui il redevait une vingtaine de mille francs. Là, il enferma sous un même pli les quatre liasses qu'il tira de ses poches. Puis il dit à l'agent de change que ce pli contenait des *valeurs* représentant le quintuple de sa dette, qu'il ne voulait pas les vendre, mais le priait de les lui garder, *et de n'en pas parler*, ayant de par le monde quelques créanciers qui, s'ils connaissaient l'existence de ce dépôt, pourraient bien avoir l'intention de s'en saisir.

L'agent de change, croyant avoir entre les mains des titres garants de sa créance, que toute autre créance — ne provenant pas, comme la sienne, de spéculations non reconnues par la loi — eût primée, lui promit de se taire et déposa immédiatement les prétendues *valeurs* dans un tiroir secret de sa caisse.

Saint-Bertrand, en mettant ainsi à l'abri les papiers de Wanda, s'était donné une peine bien inutile. La Mélédine, que le hasard avait poussée devant lui à Bade, au moment où elle allait venir l'attaquer à Paris, n'ayant pu se procurer ces papiers de gré ni de force, avait résolu d'amener le vicomte à les lui offrir de lui-même. Exaspérée par l'insuccès de sa tentative, cette femme, trop passionnée pour se conduire toujours avec l'adresse et le sangfroid nécessaires à la réussite de ses intrigues, avait fait de la possession de

la correspondance de Wanda une affaire personnelle. Elle s'était engagée envers le gouvernement russe à la lui mettre prochainement dans les mains, si *on la laissait faire*. Ce n'était plus maintenant l'espoir de triompher dans une mission difficile qui la poussait: c'était la volonté de prendre une revanche éclatante sur celui que n'avait pas ébloui son excentricité, et que n'avaient séduit ni l'offre d'une fortune, ni celle — chose mille fois plus mortifiante! — de sa personne. Et Saint-Bertrand, qui pressentait tout cela, ne voulait laisser les papiers de la comtesse chez l'agent de change que jusqu'au jour où il pourrait les rendre à elle-même; car il avait été tenté, et, bien que, une première fois, il fût sorti victorieux de l'épreuve, il se connaissait!

En effet, ce n'est jamais vainement que l'on offre une fortune à un homme du caractère de Saint-Bertrand, surtout le jour où il se voit criblé de dettes, et qu'il n'a plus un sou vaillant. Il s'indigne d'abord, il refuse. Mais il se souvient. Et la pensée — qu'on ne violente pas, mais qui vous violente — amène tôt ou tard les hésitations. Le vicomte s'irritait de ses hésitations, et, pour n'y pas succomber, il projetait tantôt de brûler les papiers de Wanda, tantôt de se mettre lui-même dans une impossibilité absolue de les livrer dans une heure de défaillance. Il est peu de résolutions durables chez les hommes, et il est très-peu d'hommes complets, *tout d'une*

pièce, dans le mal comme dans le bien. A peine Saint-Bertrand avait-il échappé au mal. Il se sentait tout neuf encore dans son nouveau rôle d'honnêteté. Et il avait été obligé de vendre un de ses chevaux et tous ses bijoux, ne voulant plus emprunter, pour trouver une dizaine de mille francs dont il avait besoin pour vivre.

Mais comment se débarrasser de ces papiers? Il avait écrit à Wanda; mais il pensait que sa lettre serait lue par la police russe, et il avait été obligé de lui donner une forme dubitative, parlant d'un dépôt de tableaux qu'on *voulait lui voler*, disait-il, qu'il ne savait comment défendre, et qu'il avait bien de la peine à cacher *chez lui*. Cette lettre, nécessairement, n'expliquait rien ou presque rien à Wanda. Saint-Bertrand ne pouvait lui dire: „Délivrez-moi de ce dépôt à tout prix, car je suis horriblement tenté de le vendre.“ Il pouvait encore moins lui demander l'autorisation de le brûler. On propose de brûler des papiers compromettants; on ne propose pas de brûler des peintures. Cette lettre, au surplus, ne parvint pas à son adresse, non plus que les autres que le vicomte écrivit par la suite. On les retint toutes à la frontière. Et quant à celles que Wanda avait déjà écrites à son ancien amant, quoiqu'elles fussent en langage figuré, elles furent également confisquées. Une seule fois, un Polonais, arrivant du pays, vint trouver Saint-Bertrand et lui remit un billet de la comtesse, qui lui disait d'avoir con-

fiance dans le porteur. Saint-Bertrand, enchanté, mit l'émissaire de Wanda au courant des tentatives de la Mélédine, et lui demanda ce qu'il fallait faire. L'autre déconseilla formellement la destruction des papiers, ne voulut pas les prendre, et s'engagea à retourner immédiatement à Varsovie, à prévenir la comtesse et à revenir à Paris pour transmettre ses instructions au vicomte. Mais, comme on l'avait vu entrer chez Saint-Bertrand, qu'il avait été reconnu, il fut suivi, arrêté avant d'avoir pu gagner Varsovie, interrogé, accusé de conspirer. Et, comme il ne voulut rien dire, il ne revit jamais la comtesse ni le vicomte. On le fit périr sous le fouet.

Cependant ces embarras et ces tourments n'étaient pas les seuls que Saint-Bertrand eût à supporter. Décidé à vivre honnêtement, il ne savait comment s'y prendre. Quel état chercher? Quelle carrière poursuivre? Il ne suffit pas de beaucoup de bonne volonté, et même de belles relations, pour trouver une place à Paris. Saint-Bertrand ayant à son service de bonnes manières, une certaine instruction, du courage, de l'esprit, de l'intelligence, mais pas une aptitude ni de connaissances spéciales, se croyait propre *à tout*; il n'était, en réalité, propre *à rien*. D'abord il ne voulut confier son secret à personne, et il fit bien. Qui l'eût trouvé digne d'intérêt, cet aventurier éclairé par de poignantes humiliations, et qui voulait rentrer dans la bonne voie? Le monde n'a

pas de pardon pour les fautes avouées, constatées. L'expiation, toute dure qu'elle est, le repentir, même sincère, ne lui suffisent pas. A Saint-Bertrand avouant ses méfaits, il eût à jamais tourné les talons, et pourtant il les avait à peu près devinés ou pressentis, ces méfaits. Mais le vicomte pouvait les nier; il n'y avait pas eu d'éclat, de retentissement; personne ne s'était plaint. Donc, le vicomte *appartenait encore au monde.* Mais quoi! que voulait-il? Une place? Et pourquoi? Il n'avait pas commis la faute de dire qu'il était ruiné, pensant qu'on l'eût trouvé alors beaucoup trop intéressant, et que chacun se serait empressé de le fuir. Il disait qu'il s'ennuyait, qu'il était las du désœuvrement, qu'il voulait s'occuper; et les uns, devinant la vérité, le raillaient méchamment, en cherchant à le dissuader de son *dessein ridicule;* d'autres, le croyant riche, lui offraient des emplois aussi honorables que peu rétribués. Et il était fort embarrassé pour les refuser avec des prétextes plausibles.

Il faut s'être trouvé, une fois au moins, dans cette atroce position qui fait dépendre un homme de *tout le monde*, pour connaître les suprêmes dégoûts dont Saint-Bertrand fut abreuvé. C'était à qui, de tous ses amis, se montrerait le plus froidement hideux, le plus sèchement dur, le plus *convenablement* indifférent pour des maux devinés, sentis; car, en très-peu de temps, le vicomte fut criblé à jour, et personne ne douta bientôt

plus de sa ruine. Cela les ravissait, les vaniteux! d'humilier de leur pitié celui qui, si longtemps, les avait écrasés de ses succès, celui que, jusqu'alors, ils avaient considéré comme un maître. L'humanité n'est jamais belle pour l'œil qui la regarde de près. Elle est horrible pour le malheureux qui a besoin d'elle. Sur cent hommes à qui l'on demande un service *facile*, à peine en est-il un qui vous le rende; et il n'en est pas deux sur mille qui se sentent heureux de vous obliger. Et combien en est-il qui tirent un lâche plaisir du spectacle des maux d'autrui! sans compter ceux qui viennent ajouter à ces maux le supplice de leurs conseils! Au bout de quatre mois de démarches, les seuls emplois, à peu près acceptables, que trouva Saint-Bertrand, se réduisirent à ceci:

La Gruelle, qui avait un intérêt dans une entreprise de bateaux à vapeur faisant le trajet de Marseille aux échelles du Levant, lui offrit la direction de l'agence de Constantinople. La place était de quatre mille francs. Elle exigeait un travail minutieux et assidu, et ne présentait que peu de chances probables d'avancement.

Le comte de Perche, qui avait de belles relations dans le monde des ambassades, lui proposa un poste de consul au Mexique, avec des appointements de cinq mille francs.

Enfin, un abonné de la loge infernale dont le frère venait de fonder une maison de banque, s'engagea à lui faire obtenir une place de con-

fiance dans cette maison. Les appointements ne seraient que de mille écus, pour commencer, car le vicomte n'était pas au courant des affaires; mais il dépendrait de lui seul d'améliorer sa position.

Ce fut tout. Et, poussé à bout par la misère qui l'enserrait déjà de toutes parts, Saint-Bertrand hésita longtemps avant de refuser ces propositions. Ce qu'il voulait, en effet, ce n'était pas s'en aller, disparaître, et végéter dans un coin éloigné du monde; c'était trouver une chance de parvenir honorablement et rapidement à la fortune; et cette chance, il ne l'avait pas en *s'enterrant*, comme il disait, au Mexique ou à Constantinople. Et, quant au métier de commis de banque, outre qu'il répugnait étrangement à ses habitudes d'indépendance, le vicomte ne croyait pas pouvoir atteindre dix ans, vingt ans peut-être, le temps nécessaire enfin pour se créer une position. Cependant, il y avait, dans les affaires, une chance probable pour lui de faire fortune. Et, en dehors des affaires et de l'exil, il ne lui restait guère d'autre ressource que de s'engager comme soldat. Mais, soldat! à vingt-six ans! c'était un état bien dur. Et pour parvenir à quoi, au surplus?

Il avait aussi la ressource d'épouser Barberine. Et il y songea. Mais il craignit le ridicule qui s'attache au mari d'une femme — même sage — donnant sa personne en spectacle. Puis une certaine pitié le retenait, car, encore une fois, il se

connaissait. Il aimait toujours Barberine, ou, du moins, il éprouvait alors pour elle un reste de désir et d'affection. Mais, quand l'habitude aurait amorti ce désir, l'affection demeurerait-elle? Et quelle triste récompense pour le dévouement de cette charmante femme, que de la lier à lui, irrévocablement! Saint-Bertrand se savait d'humeur changeante. Il y eut une certaine honnêteté, une honnêteté relative, dans sa résolution de briser le plus tôt possible les liens que l'attachaient à Barberine. L'épouser, d'ailleurs, n'était-ce pas simplement légaliser un fait qui, maintenant, lui faisait horreur? Le monde ne dirait-il pas, avec raison, qu'il vivait de sa femme, du travail de sa femme? ne supposerait-il pas, comme l'avait fait déjà la Mélédine, qu'il finirait, grâce à sa femme, par vivre de *quelque chose de pis?* Loin d'exhausser son désir honorable, ce mariage le replongerait plus avant que jamais dans les souillures de son passé, ces souillures dont il voulait se laver à tout prix, qu'il voulait effacer, oublier; qu'il voulait fuir.

Malheureusement pour Saint-Bertrand, il ne possédait que très-imparfaitement la qualité la plus indispensable à tout homme placé dans sa situation: je parle du courage moral. Quand il eût dû attaquer résolûment le fond des choses, il se débattait à la surface. Sa nature féminine se préoccupait des détails. Il ignorait ou il oubliait que, pour parvenir aux premiers degrés de l'é-

chelle sociale, il faut commencer par poser le pied sur les premiers, et que, qui veut s'élancer de plein bond sur ceux du milieu, ne saisit dans ses mains que le vide. Il oubliait aussi qu'en toutes choses, il y a un apprentissage à faire, que tout s'achète, et que le meilleur moyen de conquérir l'estime publique est et sera toujours de la mériter. Agissant plutôt par calcul que par suite d'un sentiment profond de l'amour du bien, au lieu de prendre une attitude nette vis-à-vis du monde, il rusait; et le monde, qui n'était pas dupe de ses ruses, les décourageait. A sa place, un homme véritablement énergique et loyal — l'homme qu'il essayait de paraître — eût fait précisément ce qu'il ne voulait pas faire. Sans avouer ses antécédents, il aurait accepté hardiment le premier emploi proposé. Il faut le dire et le répéter à satiété pour fortifier le cœur des gens de bon vouloir: il n'est pas de situation si désastreuse dont on ne se tire, à la longue, avec de la patience et du courage. Rien n'est perdu pour nous quand nous reste le désir de bien faire, et la ligne droite sera toujours le plus court chemin pour aller à tout. Ce que ne sentait pas Saint-Bertrand, en ce moment suprême de sa vie, ce que personne ne lui dit, pour son malheur, c'est que le but qu'il poursuivait était au bout des voies ouvertes devant lui. Il aurait accepté la proposition de La Gruelle qu'en peu d'années, s'il l'eût voulu, à force de services rendus, il se

fût imposé à ses directeurs; il leur eût démontré que leur intérêt les obligeait à lui faire une part dans leur exploitation. Consul, Saint-Bertrand eût récherché les occasions de se distinguer. Il en eût trouvé au moins une. Ce ne sont pas les occasions qui manquent aux hommes, mais les hommes aux occasions. On ne l'eût pas laissé au Mexique. Et enfin, passant par-dessus ce qu'il y a réellement de répugnant dans le métier de commis, s'il eût été assez fort pour attendre, il fût parvenu comme tant d'autres à la fortune, il eût été au moins dix fois à même de payer ses dettes, il eût eu dans les mains un état, enfin, un état qu'il dépendait de lui seul de faire honorable. Et que pouvait souhaiter de plus en aventurier aux abois comme l'était alors Saint-Bertrand?

Mais il aurait fallu commencer par travailler, souffrir, endurer des fatigues et des privations de toute sorte: *abdiquer* aux yeux du monde; supporter les remarques des niais et des sots; cesser d'être un homme à la mode, un élégant, un *lion;* changer de place, de milieu; se priver de mille choses inutiles; *mettre bas* — comme on dit — sa voiture et ses chevaux; quitter l'appartement de la rue Saint-Georges; désapprendre le chemin de la loge infernale et de l'Opéra; ne plus se faire friser, bichonner le matin pendant une heure; se lever tôt, se coucher tard; consentir — chose mortifiante! — à ne plus décider du succès des danseuses et de la forme des cravates; et paraî-

tre inférieur au sieur La Gruelle! et supporter le regard étonné du comte de Perche, le regard ahuri de Cocodès, le regard méprisant de la Mélédine, et le regard de pitié d'un Rogatchef! Et encore, il eût fallu, consul, se préoccuper sérieusement des intérêts futiles d'autrui; représentant d'une grande compagnie, s'ingénier à toute heure à l'enrichir; et, enfin, commis de banque, se mettre au niveau de gens souvent ennuyeux, parfois assez mal élevés, — violents, tourmentés et jetés hors des gonds, comme ils sont, par l'irritation des affaires; — et complaire à son patron! et se faire bien venir de ses clients! que sais-je! Souffrir enfin, patienter, travailler, vivre de la vie de luttes concentrées des gens dépendants. Tout cela était douloureux, pénible, humiliant, sans doute. Mais cela valait-il pas mieux que d'être... ce qu'il était, ce que son orgueil et sa faiblesse le condamnaient à toujours être?

Après avoir hésité, réfléchi, lutté contre lui-même; ne trouvant rien de ce qu'il voulait, ne pouvant se décider à rien d'énergique, le désespoir le reprit. Il redevint amer, se laissa entraîner par le flot de débauche qui l'avait longtemps charrié dans son écume. Puis il se rit de lui, se moqua de ses remords, de ses scrupules, s'étourdit; se dit que nul, à sa place, n'hésiterait autant qu'il l'avait fait; et cependant, ne voulant pas se salir davantage, essayant de concilier sa résolution de vivre droitement avec ses désirs de

fortune facile, retourna au jeu, joua petit jeu, gagna, perdit, regagna; vécut d'une vie cachée, souterraine; se lassa de Barberine, la trompa sans savoir pourquoi, par désœuvrement, pour la tromper, mais ne la quitta pas; opposa de vagues dénégations à son chagrin, et je ne sais quelle froideur polie à son amour de plus en plus profond et désintéressé; la négligea, revint à elle, ne lui dit rien de sa résolution, de ses luttes; se moqua spirituellement, mais cruellement, de sa jalousie. Et, cherchant vaguement une occasion, observant minutieusement toutes choses autour de lui, épiant, écoutant, aux aguets, en arrêt devant le hasard; décidé toujours à se débarrasser des papiers de Wanda, mais n'osant les brûler; les gardant aussi bien par devoir que — peut-être, à son insu — comme une suprême ressource!... attendant tout du temps et de sa volonté, il usa une année ainsi, résolu, patient, et parfaitement décidé à saisir aux cheveux la première circonstance qui se présenterait, et à lutter, cette fois, jusqu'à la mort, pour en finir avec cette vie d'expédients dont le résultat le plus clair avait été pour lui un suprême dégoût de la vie et de lui-même.

XI

Utilité des loges de spectacle à cloisons mal jointes.

Vers la fin du mois de juillet 1841, l'occasion qu'attendait Saint-Bertrand se présenta, mais d'une façon assez singulière. Ne voulant pas quitter Paris, il avait fait racheter les quatre mois de congé de Barberine par le directeur de l'Opéra, et Barberine, docile comme toujours, avait consenti à danser pendant tout l'été devant une salle à peu près déserte. Le public parisien, son public à elle, était aux eaux. Souvent, elle dansait pendant un mois sans apercevoir une seule figure de connaissance à l'orchestre et dans les loges d'avant-scène. La loge infernale demeurait vide, comme si les *lions* qui étaient restés à Paris pendant la canicule eussent trouvé indigne d'eux d'y faire alors la moindre apparition. Saint-Bertrand seul y venait, de temps à autre, quand il n'avait rien de mieux à faire et qu'il voulait tuer de temps.

Un soir, il y était venu, et de fort bonne heure. Il s'ennuyait, la chaleur était suffocante, il ne savait *que faire de lui* ce soir-là. Il arriva comme le rideau se déroulait, pendant que réson-

naient les dernières notes de la petite pièce. L'entr'acte devait durer près de trois quarts d'heure. Il s'avança vers la rampe de la loge, promena des regards fatigués sur la salle mal éclairée, où l'on voyait au moins autant de places occupées — et bourgeoisement occupées — que de vides; puis, hésitant quelques secondes, il se demanda s'il n'irait pas tenir compagnie à Barberine, qui s'habillait; et enfin, se déterminant avec ennui, il se jeta dans un fauteuil placé au fond de la loge, avec l'intention de dormir en attendant le ballet.

Il venait à peine de fermer les yeux, quand un murmure de voix partant de la loge de baignoire, séparée de la sienne par une cloison de planches assez mal jointes, attira son attention. La porte de cette loge s'était ouverte, puis refermée; un homme était rentré, et il échangeait quelques compliments avec un autre homme et deux femmes dont l'accent méridional trahissait l'origine bordelaise.

Tout d'abord, Saint-Bertrand trouva de peu d'intérêt la conversation qu'il entendait. Appliquant l'œil à l'une des fentes de la cloison, il avait aperçu un vieux monsieur à l'air insignifiant, puis deux femmes entre deux âges, et enfin un jeune homme d'apparence modeste, timide et craintive — *un bon jeune homme* — comme on eût dit quelques années plus tard; c'était lui qui venait d'entrer dans la loge. Le vicomte n'avait jamais

vu aucune de ces quatre personnes. Il se rencogna donc dans son fauteuil; mais il lui fut impossible de dormir, car ses voisins parlaient à haute voix, ne sachant pas qu'on les écoutait.

La plupart des *affaires* les plus graves n'ont pas d'origine moins vulgaire et moins imprévue que celle-ci. Le hasard qui gouverne le monde se plaît à faire sortir les événements d'une rencontre fortuite, souvent d'un mot prononcé en l'air.

— Eh! bonjour, monsieur d'Aigreville! s'étaient écriées les deux femmes en voyant entrer le jeune homme.

Celui que l'on venait d'accueillir ainsi salua, serra les mains, s'assit. On entendit le bruit des siéges dérangés pour lui faire place. Puis il dit:

— Je me suis présenté chez vous aujourd'hui pour vous faire mes adieux; mais vous étiez sortie, madame.

— Et où allez-vous donc? lui dit-on.

— Cela se demande-t-il? reprit une voix rieuse. M. d'Aigreville ne peut aller qu'à Vichy.

— C'est, en effet, à Vichy que je vais, madame.

— Est-ce que les Valmaseda sont à Vichy?

— Mais oui.

— Ah! vous m'en direz tant!

On riait; le jeune homme ne disait plus rien. L'une des voix de femme reprit:

— Vous êtes le plus édifiant modèle de constance que je connaisse, monsieur d'Aigreville.

— Mais..., madame..., balbutiait le jeune homme.

— Allons! reprit affectueusement la voix rieuse, allez-vous faire le discret avec nous!

— Je vous assure, madame...

— Eh! ne rougissez pas! On n'a parlé que de vos amours, à Bordeaux, pendant quatre ans. Tout le monde les connaît. C'est le secret de Polichinelle. Il n'y a que M. Valmaseda qui ne les ait jamais soupçonnées. Et nous n'irons pas lui apprendre que vous faites le bonheur de sa femme; soyez tranquille.

— Madame..., vous m'embarrassez beaucoup... vraiment! Je vous en prie, ne parlons plus de cela, balbutia le jeune homme.

Saint-Bertrand appliqua de nouveau l'œil à la cloison. Il ne pouvait s'y tromper: il avait devant lui deux bonnes commères qui s'amusaient à tourmenter un innocent. L'innocent était venu les trouver avec toute sorte d'aimables intentions, et, comme toujours, on abusait de son inoffensivité. Méchant, on eût respecté ses secrets: il est si naturel d'accabler celui qui ne peut se défendre!

— Comptez-vous rester longtemps à Vichy? lui dit-on.

— Deux mois, madame.

— Dites donc, ce sera peut-être bien dur de supporter *le Valmaseda* pendant deux mois.

Le bon jeune homme aurait dû *trouver un mot* et se retirer, voyant qu'on allait continuer

à le taquiner ; mais, conciliant par nature, il aima mieux faire des concessions.

— Le fait est que M. Valmaseda n'est pas amusant, répondit-il.

Les deux femmes saisirent aussitôt la balle au bond.

— N'est-ce pas? s'écria l'une.

— Toujours geignant, grondeur, soupçonneux, jaloux et avare! ajouta l'autre.

— On le mènerait au bout du monde pour gagner cent sous, reprit la première.

— On lui ferait voir des étoiles en plein midi quand son intérêt est en jeu, riposta la seconde.

— Il est cependant bien riche! dit le vieux monsieur, pour dire quelque chose.

— Oh! bien riche!

— Il a deux millions en rentes d'Espagne, interrompit d'Aigreville.

— Bah! croyez-vous?

— J'en suis certain.

— Au fait! vous devez le savoir, si sa femme vous l'a dit. Et *tout cela* doit-il donc revenir à sa charmante nièce?

— Oui, madame. M. Valmaseda n'a pas d'autre héritier que mademoiselle Éveline.

— Eh bien, monsieur d'Aigreville, moi qui ne suis qu'une femme de bon sens, si j'étais à votre place, j'aimerais mieux épouser la nièce que de continuer à faire le bonheur de la tante.

D'abord, ce serait plus lucratif! plus moral! Et puis Éveline est si bien élevée! si jolie!

Le jeune homme parut scandalisé.

— Oh! madame!... balbutia-t-il.

— Pourquoi vous récriez-vous? lui dit-on.

— Mademoiselle Éveline est promise au comte de Bugny.

— Ah! bon! promise! Un homme qui n'a rien à lui! qui est militaire! chef d'escadron! qui tient garnison en Afrique! Ce n'est pas un fiancé sérieux, cela! Valmaseda ne doit point tenir à M. de Bugny, j'en suis sûre. Si vous disiez un mot, il se dépêcherait de le remercier. Et d'ailleurs, vous le savez bien: en amour comme en affaires, les absents ont toujours tort.

Saint-Bertrand commençait à trouver la conversation intéressante. Il appliqua de nouveau l'œil à la cloison. Les deux femmes se renvoyaient des regards malicieux. Le vieux monsieur bâillait, et le bon jeune homme, aussi embarrassé que scandalisé, secouait la tête.

— Quoi qu'il en soit, dit-il comme s'il eût répondu à une objection secrète de sa conscience, je ne me marierai jamais.

— Et pourquoi?

— Parce que...

— Parce que vous craignez qu'on ne vous fasse ce que vous avez fait à tant d'autres, mauvais sujet! lui dit-on.

D'Aigreville, flatté, se mit à rire. Les femmes

riaient plus haut que lui. Elles auraient voulu le battre.

— Non, ce n'est pas cela, dit-il enfin. Mais je n'ai pas la vocation.

Nouveaux éclats de rire. Quelques personnes se retournèrent au parterre et à l'orchestre. Le vieux monsieur était choqué.

— Ma femme!... mesdames!... balbutiait-il.

— Allons! allez-vous faire le dragon de vertu? lui dit sa *joyeuse moitié*.

— Non, cela ne me siérait pas, fit le vieux monsieur en tourmentant le nœud de sa cravate; mais riez moins haut, je vous en prie.

D'Aigreville profita de la discussion matrimoniale pour s'esquiver. Mais la langue des commères était excitée. Aussitôt qu'il eut refermé la porte de la loge, elles s'en donnèrent à cœur joie.

— Quand on pense, dit l'une, qu'un jeune homme bien né, riche et de bonne tournure, comme ce d'Aigreville, compromet son avenir pour une folle telle que madame Valmaseda, cela vous donne mal aux nerfs!

— Une femme de quarante ans! fit l'autre.

— Quarante-deux, s'il vous plaît! Et pas jolie du tout!

— Oh! pas jolie! fit le vieux monsieur. Elle est encore très-agréable.

— Allons donc! Elle est haute comme une botte! Elle s'habille *en dépit du bon sens.*

Elle porte des talons de trois pouces, et des chapeaux *impossibles* pour se grandir. Et elle se met, au bal, un oiseau de paradis dans les cheveux.

— Et elle est extravagante et ridicule! Elle ne rêve que de chiffons! A Bordeaux, elle aurait mis le feu à la ville pour se procurer, la première, une mode nouvelle.

— N'habite-t-elle plus Bordeaux? demanda le vieux monsieur.

— Mais non. Vous savez bien: son mari a vendu son vignoble de Barsac pour acheter une maison à Versailles. Ils sont retirés à Versailles depuis six mois.

— Et que vont-ils faire à Vichy? dit le vieux monsieur.

— Je crois que Valmaseda a une maladie de foie, répondit sa femme. Du moins, depuis qu'il a quitté l'Espagne, son pays, pour venir s'installer à Bordeaux, je l'ai toujours entendu se plaindre du foie.

— Est-ce que sa femme est Espagnole? dit encore le vieux monsieur.

— Non. Elle est née à Paris.

En ce moment, le rideau se leva sur le premier acte du ballet. Les femmes se turent, et Saint-Bertrand sortit, sans bruit, de la loge.

Il alla se promener sur le boulevard.

— Une femme de quarante-deux ans, à peu près folle, se disait-il en marchant lentement, les

mains croisées derrière le dos, une femme qui n'est pas dominée par son amant, mais qui le domine ; car elle le domine, cet imbécile ! cela ne fait pas de doute pour moi. Un mari bête, crédule, malade, jaloux et avare !... Une jeune fille... charmante... elle doit l'être si les femmes en conviennent ; et elle doit être bien pressée de se soustraire, par le mariage, à la société de tels parents... Et elle doit détester ce d'Aigreville !... Que de leviers pour soulever cet héritage de deux millions ! Il n'y a guère que ce fiancé qui m'inquiéterait, reprit-il. Heureusement qu'il est en Afrique. On se bat en Afrique. Il peut se faire tuer d'un jour à l'autre. Et, ne se ferait-il pas tuer, d'ailleurs, on peut le faire... oublier. Fiancé !... à quoi cela engage-t-il, aujourd'hui ? A rien du tout. Mais que dire à Barberine pour motiver un voyage à Vichy ?

Il se promena pendant deux heures. Dans tout Paris, dans toute l'Europe peut-être, il n'y avait que lui qui fût assez aventureux pour former le dessein de tenter une semblable entreprise avec si peu de chances de succès. Épouser une fille riche, lui qui ne possédait que des dettes, cela lui avait toujours paru la chose la plus légitime. Il ne se dit même pas que, agir ainsi, c'était continuer son passé, le couronner honteusement, en quelque sorte. Le mariage, à ses yeux, comme à ceux de tant de gens, légitimait ce qu'il y a d'abject chez un homme à *de-*

voir tout à une femme. Quel autre moyen, d'ailleurs, avait-il pour en finir avec l'existence qui l'obsédait? N'était-ce pas là, enfin, cette occasion qu'il attendait, qui devait l'enrichir tout d'un coup, sans que le monde, cette fois, y pût trouver rien à redire? Et terminer ainsi sa liaison avec Barberine, n'était-ce pas ce que Barberine elle-même pouvait souhaiter de plus *convenable?* Tous les hommes se marient. Donc, il se mariait. Elle n'avait pas compté vraisemblablement que leur amour serait éternel. Il y avait bien entre eux certains services particuliers, — ce sacrifice de soixante mille francs fait à Bade par exemple; — mais, une fois marié, il comptait bien lui rendre *tout cela.* Au surplus, Barberine était bonne fille. Et ce n'était pas elle qui voudrait lui enlever l'unique chance qu'il eût de se tirer d'affaire. Il n'y avait donc pas à hésiter. Il ne réussirait peut-être pas; ce comte de Bugny, ce fiancé, ne se laisserait pas évincer sans lutter vigoureusement, sans doute. Mais enfin, il ne fallait laisser échapper aucune occasion. A quoi cela l'engageait-il, d'aller à Vichy? A rien. Donc, il fallait y aller. *Il fallait voir!*

Il rentrait à l'Opéra juste au moment où le ballet venait de finir. Barberine se rhabillait dans sa loge. Il alla l'y retrouver. Elle ne s'aperçut pas, d'abord, de son air soucieux.

Saint-Bertrand s'était assis sur le canapé pen-

dant qu'elle nouait les rubans de son chapeau devant un miroir.

— Je suis venu à l'Opéra, lui dit-il; mais je me suis senti mal à l'aise...

Elle se tourna tout à coup vers lui, s'approcha, le regarda, lui prit les mains. Elle le trouva un peu pâli, et il avait les mains brûlantes. Aussitôt elle changea de ton, s'excusa de l'avoir si mal accueilli, et dit à l'une de ses habilleuses d'aller chercher le médecin de service.

Saint-Bertrand ne demandait point autre chose. Cependant, en voyant entrer le docteur Berthaud, il se mit à sourire et leva les épaules.

Le bon docteur Tant-Mieux, que l'habilleuse avait rencontré à la porte du théâtre, — où il attendait une jeune personne qui avait accepté l'offre de son bras pour rentrer chez elle, — s'assit auprès de Saint-Bertrand. Barberine lui ayant appris que le vicomte se sentait malade, il l'interrogea, lui tâta le pouls, hocha la tête en homme entendu, et Saint-Bertrand se défendait, souriant toujours.

— Voyons, faites-moi connaître ce que vous éprouvez, monsieur le vicomte, disait le docteur.

Après s'être laissé gronder par Barberine, Saint-Bertrand consentit à dire que, depuis deux mois, il ressentait une grande lassitude, de fréquents maux de tête, un besoin de dormir presque continuel, et une douleur sourde au côté droit.

— C'est le foie! dit aussitôt le docteur Tant-Mieux. Vous avez eu sans doute de vives contrariétés, ou vous ne vous êtes pas suffisamment observé dans votre régime. Je suis certain que vous veillez, que vous buvez du vin de Champagne!

— Oui, tous les jours, dit Barberine.

— C'est très-mauvais pour la santé, fit le docteur.

— Eh! le champagne n'est pour rien dans cette indisposition! s'écria Saint-Bertrand. Depuis que je me connais, j'ai toujours ressenti des douleurs au côté droit.

Le bon Tant-Mieux le regarda avec inquiétude.

— Le fait est que vous avez le teint un peu jaune. Et ne vous a-t-on jamais conseillé d'aller à Vichy? lui demanda-t-il.

Saint-Bertrand se leva tout à coup.

— Oh! ne me parlez pas d'aller à Vichy! Je ne veux pas quitter Paris. Barberine ne pourrait m'accompagner, d'ailleurs. Je suivrai le régime qu'il vous plaira de m'indiquer, mais je n'irai pas m'enterrer là-bas, tout seul, car ce serait à y périr.

— Voyons, voyons, monsieur le vicomte, soyez donc un peu raisonnable, répondit le naïf docteur. Que diable! six semaines sont bien vite passées.

— Merci!

— Vous nous reviendrez guéri, je vous le promets, avec un teint de lis et de roses.

— Ce serait l'acheter trop cher que d'aller à Vichy.

Barberine n'avait certes pas envie de se séparer de Saint-Bertrand. Aussi, dès qu'elle entendit le docteur prononcer le nom de Vichy, se récria-t-elle avec autant d'énergie que le vicomte. Mais son impersonnalité la fit bientôt revenir sur ce premier mouvement. Ses soupçons ne pouvaient s'éveiller devant la répulsion que montrait son amant. Elle ne dit rien d'abord; puis, réfléchissant qu'il valait encore mieux se priver de le voir pendant six semaines que de laisser s'aggraver son indisposition, elle joignit ses prières aux instances du docteur Tant-Mieux.

Mais Saint-Bertrand était trop rusé pour se rendre ainsi tout de suite. Après s'être fait proposer le séjour de Vichy, il voulait qu'on le suppliât d'y aller. Il sortit de la loge avec Barberine, opposant aux observations du docteur les dénégations les plus formelles. Le lendemain, il était très-pâle; le surlendemain, encore davantage, et il avait les yeux cernés, s'étant volontairement privé de sommeil pendant deux nuits, et n'ayant pris que du thé vert, pour se donner la migraine. Barberine, effrayée, ne le quittait plus. Elle l'engageait vainement à manger. Lui, tout en lui parlant, s'endormait parfois auprès d'elle. Le troisième jour, il éprouvait des vertiges, des frissons. Il en fit tant enfin, que Barberine se

mit à pleurer, le suppliant de partir, ne fût-ce que pour un mois.

— Le voyage seul, le changement d'air vous fera déjà beaucoup de bien, lui répétait à satiété le bon docteur.

Mais Saint-Bertrand résista encore, et ce ne fut qu'après huit jours de larmes, de prières, de discussions, qu'il consentit à se laisser vaincre.

S'il lui fallait un si long temps pour se décider à faire ce qu'il voulait, c'est qu'une raison secrète l'obligeait à demeurer quelques jours de plus à Paris. Sa bourse était *à sec*, et il ne pouvait se mettre en route sans la remplir. On ne vit malheureusement nulle part sans argent, pas plus à Vichy qu'ailleurs. Mais comment trouver de l'argent? Il fallait une quinzaine de mille francs au vicomte pour couvrir ses frais de voyage, et solder, avant de partir, quelques dettes criardes. Après avoir longtemps réfléchi, et par un scrupule de conscience qui ne l'excusait en rien, ne voulant, à aucun prix, en cette occasion, s'adresser à Barberine, qui avait déjà fait — tant à Bade qu'à Paris, depuis un an, — assez de sacrifices pour lui, il se rendit un jour chez un *jeune escompteur* qu'il connaissait et qui l'avait obligé déjà, mais obligé un peu rudement, lui prêtant de l'argent à un taux usuraire.

Le vicomte trouva M. Cerveiro dans son salon, entouré de sa petite famille. Cet escompteur ressemblait peu aux Gobseck et aux Gigonnet

immortalisés par Balzac. J'entends qu'il leur ressemblait peu par les dehors; car, pour le fond, il était à peu près le même. M. Cerveiro avait alors environ trente ans. C'était un grand très-beau garçon, élégant, aux yeux châtains, dont la moustache noire faisait valoir le teint mat. Il s'était marié très-jeune à une demoiselle Mainz de Francfort, qui successivement lui donna cinq beaux enfants. M. Cerveiro adorait ses beaux enfants. Comme il était passablement riche, qu'il faisait de bonnes affaires, il vivait *décemment*. Son logis spacieux était bien meublé, c'est-à-dire qu'il y avait des meubles neufs, en bon état et couverts de housses dans toutes les chambres. Pendant l'hiver, il y faisait peut-être un peu froid, les feux étant petits et l'appartement se trouvant exposé au nord; — au midi, le loyer eût été de mille francs de plus par année; — mais on y pouvait vivre, et même assez bien vivre, à qu'il semblait, car les jeunes Cerveiro paraissaient forts et bien portants, comme il convient à des gaillards appelés à jouir quelque jour d'une *honnête* fortune. Et madame Cerveiro, quoique se montrant *très-regardante* avec sa cuisinière, n'économisait guère sur le menu des repas. Ces repas étaient suffisants pour des gens sobres qui ne se font pas *un dieu de leur ventre*. Somme toute, ces époux fidèles édifiaient leur quartier par une conduite exemplaire. Ils n'allaient point au spectacle, si ce n'est à l'occasion, quand, par exemple, on

leur donnait des billets d'auteur. Le mari se servait de commis à lui-même; la femme se faisait habiller par sa jeune sœur; et ils s'aimaient de tout leur cœur, ayant la conscience tranquille, et étant absolument faits l'un pour l'autre.

FIN DU TOME PREMIER.

Naumbourg, imprimerie de G. Paetz.

BSB Bayerische StaatsBibliothek

MDZ Münchener DigitalisierungsZentrum Digitale Bibliothek

Feydeau, Ernest,

Monsieur de St-Bertrand Etude , p.103 - 146 des 3. Bdchens enthält: Une assurance sur la vie par Charles Dickens. Traduit de l'anglais

Bd.: I

Paris 1863

P.o.gall. 826 d-1
urn:nbn:de:bvb:12-bsb10091422-8